Éditions MobileRead

TUTUR et TOTO

Richard O'Monroy

TUTUR et TOTO

Richard O'MONROY

Paris
Calmann et Lévy
1897

AVERTISSEMENT

Le document source de Gallica comporte des défauts : sur les trente-deux nouvelles originales du recueil, vingt-huit sont complètes, trois tronquées (*La corrida, Le dentiste, Le vase brisé*) et une manquante (*Sacrifice !*).

Compte tenu de la nature de l'ouvrage, j'ai cependant décidé de le publier tel quel.

LE PARI

TUTUR À TOTO

11 mars

Mon cher Toto,

PUISQUE tu persistes à rester à Monte-Carlo, en me persuadant qu'il y fait dix-huit degrés à l'ombre (je n'y crois pas du tout, à tes dix-huit degrés : ce sont des degrés du Midi), je veux bien te renseigner sur l'existence que l'on mène à Paris (huit degrés au soleil, mais de vrais degrés, des degrés du Nord).

Eh bien, les petites femmes reviennent, une à une ; mais elles reviennent, ce qui me fait supposer que tu ne vas pas tarder à les suivre. Mercredi dernier, il y avait Émilienne au banquet de centième des Nouveautés, et, vendredi, j'ai aperçu, déambulant à pied avec le *meneo* onduleux que tu connais, la belle Liane dans l'allée des Acacias, enfin dégelée, Rien que cela suffit à te prouver que la grande vie recommence et que l'on va de nouveau préférer les jeux de l'amour et du hasard à ceux de la roulette, sans sa-

voir au juste si notre boule s'arrêtera sur la rouge ou sur la noire.

Pour le moment, je joue à la noire ; Léa de Conmagne, une brune superbe, avec une tête étrange, un visage mince surmonté d'une forêt de cheveux qui mordent sur les joues et font comme un chaperon d'ondulantes ténèbres. Ah ! Toto, si tu voyais ces yeux cerclés de bistre, ce que le bon Nadaud appelait le « cercle du bonheur », cette bouche sensuelle, avec une lèvre inférieure qui s'avance un peu, « à l'autrichienne », goulûment comme pour ne rien perdre du baiser, et surtout ce buste de déesse, dont le corsage tendu révèle de merveilleuses choses et fait penser à un doux oreiller où Tutur, oublieux de tout, même de son vieux Toto, aimerait à reposer sa belle tête, déjà un peu chenue sur les sommets.

Entra ma tête et cet oreiller de satin, il y avait toute la distance qui sépare la coupe des lèvres. L'obstacle était représenté par un jeune éphèbe, frais émoulu du collège, à figure poupine et rose, encore imberbe, mais gentil comme un petit Saxe, et que Léa aimait éperdument. Je crois bien qu'il avait un vieux nom qui se retrouve aux croisades ; mais, au Palais de glace, on ne le connaissait que sous l'appellation de Zizi.

Donc Léa aimait Zizi comme Virginie aimait Paul, comme Laure aimait Pétrarque ou, si tu préfères des comparaisons plus modernes, comme Irma

de Fontigny aimait le Petit-Marcheur. Aussi, lorsque je déclarai, le soir, chez Maxim's, entre deux *cocktails*, que j'étais absolument décidé, coûte que coûte, à avoir les… comment dirais-je ?… les faveurs de Léa, Chavannes, qui était certainement un peu gris, me paria immédiatement deux cents louis que j'en serais pour mes frais. Il n'y avait pas à reculer, n'est-ce pas ? devant la galerie, composée de la fine fleur des pois ; il y avait là Pontades, Bezuchet, Noyon, Fortemart, Rhinvidey, et surtout Miguel y Gibraltar, qui ricanait avec un rictus d'anthropophage sous sa barbe noir-bleu. Caramba ! J'acceptai le défi demandant seulement huit jours pour réussir, délai qui fut généralement trouvé énorme ; mais Chavannes – je t'ai dit qu'il était un peu gris – voulut faire grandement les choses et m'accorda la semaine.

Tu sais que Léa demeure dans un petit hôtel boulevard Malesherbes, et il fut convenu qu'en cas de succès je me montrerais, à deux heures du matin, le lundi suivant, en simple maillot de soie à la fenêtre du boudoir, cette preuve devant être significative pour tous les témoins du pari, réunis sur le trottoir opposé à l'hôtel.

Dès le lendemain, je commençai une cour assidue : lettres, bouquets, longs regards jetés au croisement de nos voitures dans l'avenue du Bois. Excepté les longs regards, tout me fut renvoyé : écrins, bouquets et lettres. Le lundi approchait, et je n'étais

pas plus avancé que le premier jour. Francine, la femme de chambre, m'avait bien, grâce à un sérieux graissage de patte, introduit deux fois dans le salon ; mais, les deux fois, Léa était rentrée avec Zizi – son Zizi adoré – et avait absolument refusé de me recevoir. Que dirait Bezuchet ? Que penserait le rastaquouère ? Et, surtout, quel triomphe pour le gros Chavannes, empochant mes deux cents louis ! Mentalement, j'essayai de supputer combien ces deux cents louis représentaient de *cock-tails* ; mais ce calcul était trop difficile, et je dus y renoncer.

Et je me souvenais des trois moyens préconisés par Pâris pour avoir la belle Hélène : l'amour, la ruse, la violence. L'amour – en l'espèce, mes yeux en boules de loto – ayant échoué, il fallait passer au second moyen, puis, peut-être, au troisième en envoyant, au besoin, le petit Zizi par la fenêtre. Toutes ces idées tourbillonnaient dans ma tête : une tempête sous un crâne, Avant tout, même en cas d'échec, il me fallait masquer mon humiliation et gagner du temps, quitte à avouer honnêtement, lorsque sonnerait l'heure du règlement, qu'il n'y avait rien de fait. J'envoyai donc dimanche un petit bleu à Francine pour lui donner rendez-vous dans le square Saint-Augustin, et, là, devant une centaine de soldats émerillonnés, placés en voyeurs dans la caserne de la Pépinière, je glissai un beau billet de cent francs à la camériste, en lui demandant seulement de

m'introduire dans le boudoir de sa maîtresse celte nuit-là, à une heure du matin.

— Et si madame me renvoie ? m'objecta-t-elle.

— Je vous prends chez moi jusqu'à ce que vous ayez trouvé une autre place.

Les choses ainsi réglées, je trouvai à une heure Francine qui m'attendait.

— Tout va bien, me dit-elle à voix basse. M. Zizi n'est pas venu. Madame dort. Je vais vous faire entrer dans le boudoir, et puis, ma foi, après, le reste vous regarde. Seulement, si je suis renvoyée, monsieur se souviendra de sa promesse.

— C'est entendu, ma bonne Francine, c'est entendu.

Francine m'ouvrit mystérieusement la porte, puis, me prenant par la main, elle me conduisit, le long d'un corridor tout tendu en peluche mousse, jusqu'au boudoir, où, dans l'obscurité, je me blottis comme un voleur. Là, je réfléchis. Si je pénétrais immédiatement chez Léa, je courais grand risque d'être expulsé. Mieux valait faire le mort, me montrer aux camarades à deux heures, puis agir. À travers le rideau du vitrage, je les voyais se remuer, les braves amis : je distinguais la belle prestance de Bezuchet, le mac-farlane de Chavannes et le grand manteau espagnol de Gibraltar. Ils étaient là une vingtaine au moins, fumant des cigarettes et, parfois, tournant les yeux vers la fameuse fenêtre derrière laquelle je de-

vais apparaître en petite tenue… *Deus ! Ecce Deus !* À deux heures, je me dévêtis en hâte et je me montrai en maillot de soie à tons ces copurchies chargés de représenter la foule idolâtre. Je fus accueilli, je dois le dire, par une tumultueuse ovation, un véritable hourvari, au milieu duquel tranchait le cri de guerre de Miguel à travers les pampas.

« Maintenant, me dis-je, allons gagner notre pari. »

Mais j'avais à peine refermé la fenêtre que Léa, sans doute réveillée par le cri de guerre, apparut – belle, oh ! combien – dans son peignoir de crêpe de Chine, orné de bouclettes de satin, avec collerette de dentelle. Et, bon sans surprise, elle aperçut ton Tutur *in naturalibus*.

— Pardonnez-moi, madame, lui dis-je en me jetant à ses genoux ; mais, quand on désire ardemment une femme, on ne recule devant aucun moyen, aucun ! Tous les camarades viennent de m'apercevoir en maillot de soie à votre fenêtre, à deux heures du matin. Ils sont donc absolument persuadés que je suis votre amant. Dans ces conditions… puisque tout le monde le croit et le dira demain, autant vaudrait, dans notre intérêt mutuel, changer cette croyance fausse en une belle et bonne réalité. Votre réputation n'y perdrait rien, et moi… j'y gagnerais beaucoup.

En disant cela, je te jure, Toto, que je ne songeais pas aux cent louis de Chavannes. Non : je regardais

le peignoir entrouvert et je songeais à tout autre chose. Je croyais mon raisonnement irréfutable ; mais Léa se redressa, indignée.

— Être à vous, monsieur, après ce que vous venez de faire ? Jamais ! Tenez, j'aimerais mieux appartenir au balayeur de la rue !

» Madame, vos désirs sont des ordres, dis-je, en m'inclinant avec cérémonie.

— Où allez-vous ?

— Je vais chercher le balayeur. Parfaitement. Voyez-vous d'ici ce bonhomme qui évolue devant l'hôtel avec un geste rythmé et arrondi ? Je vous l'amène, et, ensuite, vous choisirez entre lui et moi.

Pour le coup, Léa éclata de rire. On prétend que, quand on rit, on est désarmé. Deux heures avaient sonné au beffroi de Saint-Augustin… J'étais en maillot de soie ; elle était en peignoir… Bref, j'ai gagné mon pari, haut la main. Au fait, je ne sais pas pourquoi on dit « haut la main ». Mais, vois-tu, Toto, sans le mal aux cheveux, la vie serait trop belle !

TUTUR.

NUIT DE MI-CARÊME

TUTUR À TOTO.

21 mars.

Mon bon Toto,

Mi-carême, cavalcades, déjeuner à la Maison d'or, bal de l'Opéra. Ohé ! ohé !! Moi aussi, si je voulais, je pourrais agiter les « grelots de la Folie » et te faire croire, à distance, que ton vieux Tutur s'est plongé dans les orgies les plus sardanapalesques. La vérité, la vérité toute nue, comme dit M. Bérenger, c'est que j'ai passé une journée désastreuse et une nuit plus désastreuse encore !…

Je n'insisterai pas sur l'après-midi : serpentins dans les jambes, confetti dans les yeux et petits balais dans le nez ; tu vois cela d'ici. Mais, le soir, au bal de l'Opéra, je comptais me rattraper, me refaire, si j'ose m'exprimer ainsi. Là, au moins, la sage prévoyance des directeurs, qu'on devrait bien nommer préfets de police, tous les deux – oui, Toto – a empêché qu'on ne nous aveuglât par des petits ronds remplis de boue ou par des brindilles de papier multicolores emmanchées au bout d'un mirliton. Dans

les couloirs des loges, on peut causer, et faire bien d'autres choses encore. Quant à moi, ce n'est jamais sans une espèce de sentiment religieux que je monte les gradins du grand escalier au milieu de la cohue des masques. Il me semble que je pénètre dans un temple ou les joyeux viveurs assistent à un déploiement de symboles qu'ils ne comprennent pas. Les lustres qui pendent en cercle me semblent une image des systèmes solaires, et la musique cuivrée qui joue des quadrilles chahuteurs chante un hymne mystique.

Ne ris pas, Toto. Vois-tu, j'ai toujours la conviction inébranlable, malgré d'éternels mécomptes, que je vais ce soir, la trouver enfin, l'âme sœur de la mienne, la femme magique rêvée : non pas un peu de chair sous un peu de satin, mais la créature divine des *Mille et une Nuits* cachée sous les dentelles et devant laquelle tombent à la renverse, quand ils lèvent le voile, les fils de prince et les jeunes marchands de Bagdad ou de Mossoul.

Voilà comme je suis. Je pose pour le vieux Parisien sceptique. Mais, au fond, j'ai conservé toutes mes candeurs, tous mes attendrissements et toutes mes illusions. À mon âge ! C'est dégoûtant !

Donc, hier soir, une fois de plus, je suis parti à la conquête de la femme magique, et je l'ai trouvée adossée contre la porte de la loge 33, dans une attitude hiératique de sphinx, laissant, du haut de la

marche qui lui faisait une estrade, errer sa vue sur le grouillement, le méli-mélo formidable des dominos, des costumes clinquants et des habits noirs. Elle était très grande, le torse moulé dans une robe de satin noir à longue traîne, et décolletée en cœur, permettant de deviner les premiers plans d'une gorge merveilleuse. Son visage était dissimulé à la turque sous une épaisse dentelle qui ne découvrait que les yeux, immenses, flamboyants, ironiques et gouailleurs sous la frange des longs cils, et aussi une perruque blonde, preuve à peu près certaine que la femme était brune, comme l'indiquaient, d'ailleurs, des sourcils d'Orientale très noirs, très fournis et très arqués.

Elle me connaissait, car elle m'appela par mon nom.

Je m'approchai d'elle et je sentis immédiatement un grisant parfum mêlé à une chaude odeur de femme. As-tu remarqué, Toto, comme toutes les brunes sentent l'ambre ? Je l'enlaçai dans mes bras, dominé par elle, et je me mis à causer gentiment, sans tripotage brutal et sans brusquerie, courtoisie inusitée et qui la surprit fort, car elle me dit :

— Enfin, voilà donc un homme auquel on peut parler sans avoir à entamer immédiatement avec lui un pugilat ! Tenez, je vous récompense : donnez-moi votre bras et faisons un tour.

Je l'emmenai dans la loge du cercle, et, sur un signe de moi, les camarades évacuèrent la place, me laissant en tête à tête. Enfin, seuls ! Je me jetai à ses pieds, lui récitant, dans mon lyrisme, les vers de Musset ;

Je ne lui dirais rien. J'irais tout simplement
Me mettre à deux genoux par terre devant elle,
Et, pour toute faveur, la prier simplement
De se laisser aimer d'une amour immortelle !

Ah ! Toto, le délicieux quart d'heure que je passai là, tandis qu'au loin la musique ronflait et que la fête faisait entendre son grondement de tempête ! J'aurais voulu pousser les choses plus loin ; mais mes déclarations étaient à chaque instant interrompues par Pontades, Noirmont ou La Briolle, passant leur tête à travers la porte pour me demander si… je n'avais pas bientôt fini.

Et je répondais avec fureur ; « Moi ?… je n'ai même pas commencé. »

Et alors mon inconnue me plaisantait avec une ironie délicieuse, ponctuant ses phrases d'éclats de rire fous, sonores, qui résonnaient comme des cascades de perles. Je crois bien cependant qu'elle allait se laisser embrasser sur le cou, et déjà je fourrageais à travers les petites mèches de la nuque, lorsqu'une nouvelle irruption des satanés camarades la décida définitivement à s'enfuir.

— Allons, adieu, me dit-elle, en se levant et en rajustant ses dentelles.

— Vous me quittez ? m'écriai-je, véritablement désespéré.

— Oui. Mais je vous promets de vous revoir un jour, à une condition toutefois : c'est que vous ne chercherez pas ce soir à savoir qui je suis ni à me suivre.

Je jurai lâchement. Elle disparut, légère, laissant derrière elle comme un sillage d'odeurs. Et moi, je m'efforçai de l'oublier par des distractions aussi bêtes que celles auxquelles se livraient mes contemporains. Je pêchai à la ligne, je bondis pour attraper des poupées et des polichinelles, je courus à la poursuite d'une grosse nourrice demi-nue, qui avait l'éloquence de la chair – comme Bossuet, Puis, quand j'eus constaté l'inanité de ces plaisirs, je me dis qu'il était quatre heures et qu'il était temps d'aller se coucher. Assez maussade au fond, je montais en fiacre sur la place de l'Opéra, lorsque – ô joie ! – j'aperçus mon inconnue qui, à dix mètres de moi, au coin de la rue Auber, grimpait dans une voiture du Cercle des Mirlitons.

Pour le coup, j'étais délié de mon serment. J'avais honnêtement perdu la piste ; mais, puisque le hasard remettait la femme magique sur ma route, c'est que ma destinée était de la connaître.

— Suivez cette voiture qui a U. A. sur les lanternes, dis-je à mon cocher : vous serez bien payé.

— Et nous voilà partis dans la direction du parc Monceau. Arrivé avenue de Messine, je vois une tâte qui se penche par la portière et j'entends une voie féminine crier ;

— Allez aux Champs-Élysées !

On m'avait vu ! Nous rebroussons chemin, nous prenons l'avenue Marigny, les Champs-Élysées, le pont de la Concorde, puis l'esplanade des Invalides. Où allions-nous, mon Dieu, où allions-nous ? Mon cocher de fiacre tenait bon, et, quoique moins bien attelé que son collègue de cercle, il ne perdait pas la piste. Rue de Grenelle-Saint-Germain, un crochet par la rue Clauzel, et nous redescendons par le Champ-de-Mars vers le pont d'Iéna. Les chevaux avaient ralenti leur allure, et les deux cochers qui s'ennuyaient, s'étaient mis, en se rapprochant, à causer comme une paire d'amis. Mon inconnue daigna baisser la glace de son coupé.

— C'est comme ça que vous tenez votre promesse ?

— Je vous ai loyalement perdue. Mais il était écrit que je devais vous retrouver. C'est la fatalité !

— Eh bien, plutôt que de vous céder, je vous promènerai toute la nuit. Je ne veux pas que vous sachiez où je demeure.

— Voilà précisément le point sur lequel nous ne saurions nous entendre.

Elle releva la glace, et la poursuite continua, ou plutôt la promenade côte à côte. Le jour se levait lentement, et il faisait assez froid. Quelle drôle de nuit d'amour ! Maintenant, nous redescendions l'avenue Kléber, puis l'avenue de la Grande-Armée. Allions-nous aller à Courbevoie, mon Dieu ? Et, avec cela, j'avais une faim ! Près de la grille de la porte Maillot, j'avise un marchand de vin ouvert.

— Madame ! madame ! Si nous mangions quelque chose ensemble ? Ça ne vous engage à rien. Une trêve.

— J'accepte la trêve ; mais vous vous engagerez à ne pas pousser plus loin votre poursuite.

— Entendu !

Et, tandis que le cocher de cercle s'arrêtait, je dis rapidement au mien :

— Causez avec votre camarade, prenez un verre avec lui et tâchez de savoir où il a pris sa maîtresse.

— Compris, bourgeois.

J'offre galamment la main à mon domino pour descendre de voiture, et nous nous installons dans un petit cabinet « de société » où le patron nous apporte du vin blanc, du pain, et des œufs durs. Un souper de routiers. Elle mangeait avec un grand appétit, tout en restant masquée, mais, sous la dentelle soulevée, j'apercevais des dents superbes et une

bouche rouge comme une grenade. Et elle me disait, en riant :

— Vrai, on peut dire que vous êtes obstiné, vous ! Et dire que cela ne vous servira à rien, car vous ne me suivrez plus, n'est-ce pas ?

— Hélas ! c'est juré, répondis-je hypocritement.

À sept heures, nous nous quittions, moi plus épris que jamais, et, fidèle à ma promesse je la laissai partir sans la suivre.

— Eh bien, dis-je à mon cocher quand le coupé fut hors de vue, où demeure la dame ?

— Monsieur, mon camarade la connaît très bien : il la prend tous les jours pour faire des courses. Elle s'appelle madame Dargence et demeure 8, rue Rembrandt.

… Le lendemain, à deux heures, je me présentai chez la dame, et j'ajoute, mon bon Toto, que le reste de l'histoire ne regarde que ton vieux

TUTUR.

PAVOISEMENT !

TUTUR À TOTO.

20 mai.

Mon cher Toto,

Te voilà encore parti pour la campagne, et en pleine saison ! Ah ! Je connais la réponse d'avance : Je n'aime pas les jours fériés. Comme Musset qui abhorrait le vide de la rue Vivienne, le dimanche, tu trouves, toi, que les boulevards avec leurs boutiques et leur procession de gens subitement arrachés à leurs habitudes journalières, dégagent une mélancolie noire. Mon Dieu, tu n'as pas tout à fait tort, mais cependant je t'assure que notre Paris, avec ses maisons pavoisées, ses drapeaux multicolores claquant aux vents à chaque fenêtre, le tout dans un cadre de marronniers en fleurs est vraiment joli.

Cette fois, ce ne sont pas seulement les hôtels, les cafés et les établissements publics qui, dans un but de réclame, ont manifesté en l'honneur de la nation amie ; tout le monde a donné et il n'y a plus eu les petites résistances et les bouderies du 14 juillet. Aussi, j'ai complètement partagé, lundi soir, la colère

du baron Pingret lorsque, m'abordant dans le grand salon du cercle, il me dit :

— Comprenez-vous Berthe ? Non, mais comprenez-vous Berthe ?

Berthe, c'était la baronne Pingret, si délicieuse avec sa tête frisottée de clownesse, ses grands yeux rieurs, son petit nez retroussé en manière de révolte, et sa taille souple, onduleuse, qu'on eût pu enserrer dans les dix doigts. Ah ! si je la comprenais ! Je la comprenais absolument ; mais comme sans doute ce n'était pas le sens de la question que me posait le baron, je pris le regard étonné de Valtesse, en indiquant par l'élévation de mes sourcils en accent circonflexe, que je réclamais quelques explications complémentaires.

Et Pingret continua, très animé :

— Oui, je suis d'avis, moi, qu'il y a des moments où toute une nation doit se réunir dans une même pensée de sympathie cordiale, et j'ai décidé de pavoiser mardi prochain.

— Eh bien, cher ami, qui vous empêche de mettre cette bonne pensée à exécution ?

— Hé, vous connaissez la disposition de l'hôtel. Il n'y a que la chambre de Berthe, la plus belle, qui ait ses fenêtres sur la rue Murillo ; les autres sont en retraite sur une cour intérieure, et sur le parc Monceau. Avec les arbres qui sont maintenant en pleine

frondaison, on ne voit absolument rien. Je ne puis donc manifester qu'aux fenêtres de Berthe.

— Et madame Pingret refuse les drapeaux ?

— Elle ne veut pas en entendre parler ; elle dit que c'est commun, que cela donne à l'hôtel un aspect de marchand de vins et d'auberge, et surtout que cela lui enlève du jour pour faire sa toilette. Bref, autant de raisons aussi véhémentes que saugrenues. Pavoisez où vous voudrez, ajoute-t-elle, mais je vous défends de toucher aux fenêtres de ma chambre.

— J'avoue que, cette fois, il m'est impossible de donner raison à madame Pingret.

— N'est-ce pas, s'écrie le baron triomphant, vous m'approuvez ? vous avez un esprit droit, sensé, vous voyez les choses comme elles sont, en bon Français, qui ne cherche pas à discuter, ni à ergoter devant l'élan national… Tenez, vous devriez aller voir Berthe.

— Moi ! En voilà une idée !

— Parfaitement. Je ne sais pas pourquoi, mais je me suis aperçu à plusieurs reprises que vous aviez une certaine influence sur elle. Expliquez-lui le cas ; faites-lui comprendre qu'il n'y a que ses fenêtres de disponibles. Faites-lui entendre la saine voix de la raison ; adressez-vous à ses sentiments monarchiques, à son cœur. Faites vibrer en elle la corde du patriotisme. Je vous en prie.

— Je veux bien essayer de m'adresser à son cœur et de le faire vibrer, ce rôle me semble très enviable, mais quand ?

— Tout de suite, mon ami, tout de suite. Il n'y a pas de temps à perdre. Ma femme est à la maison. Sautez dans une voiture, et plaidez chaleureusement ma cause en trouvant de ces paroles qui décident et qui entraînent. J'attends ici le résultat de votre ambassade. Allez ! Ma foi, je pris une victoria du cercle, et, dix minutes après, j'étais introduit rue Murillo chez la baronne. Ah ! Toto, si tu l'avais vue, en déshabillé de crépon vert Nil, avec entre-deux d'Irlande posé sur plissé crème, et sa taille damnée par un simple ruban de satin ! Cela tenait le milieu entre la robe de chambre et la robe de bal, et c'était vaporeux, froufroutant.

Elle me reçut dans le petit boudoir du rez-de-chaussée, et là, j'exposais de mon mieux le désir du baron. Mais, au premier mot, je me heurtai à un refus très décidé et très net :

— Non, non, c'est impossible. Tenez, quand vous aurez vu la disposition de ma chambre, vous me comprendrez. Montons. Je vais vous expliquer…

Je ne demandais pas mieux que de monter. J'entre dans le sanctuaire, très troublé par un parfum âcre, capiteux, pénétrant, mélange de Chypre et d'odeur de femme. Et voilà la baronne qui me montre un balcon de pierre qui cachait la moitié de la fe-

nêtre, déjà obscurcie par des petits carreaux Louis XV et par une décoration de croisée en soie bleu pâle à rayures cannetillées.

— Alors, continua-t-elle très animée, si l'on m'accroche encore des drapeaux en faisceaux, au-dehors, je ne verrai plus rien du tout, et il me sera impossible de faire ma toilette. Est-ce vrai ? Mais regardez donc la fenêtre !

J'avoue que, malgré moi, je louchais dans la direction d'un superbe lit en bois sculpté et doré, avec baldaquin en forme de dais garnis de draperies également bleu pâle, gracieusement relevées par des cordelières avec glands et doublées à l'intérieur par des volants de valenciennes. Ce lit m'hypnotisait, m'attirait comme un temple devant lequel on aurait voulu faire ses dévotions, à genoux sur l'estrade.

— Enfin, reconnaissez qu'il fait très obscur.

Le jour tombait, et la chambre commençait en effet à être plongée dans une demi-obscurité pleine de mystérieuse poésie. Je m'assis auprès de la belle Berthe, et, très doucement, je cherchai, ainsi que l'avait conseillé mon ami, à m'adresser à son cœur et à le faire vibrer. Je parlai, je parlai, donnant moins des raisons de logique que des motifs de sentiment, soulignant ma pensée par des gestes frôleurs, et ponctuant la sympathie due à la Russie par des étreintes de main passionnées. Les mots Union,

Concorde, Amour, revenaient dans mes phrases, comme des caresses tendres.

— Ah ! si mon mari m'avait parlé comme vous ! soupira-t-elle, très émue. Avec de la douceur, on fait de moi tout ce qu'on veut.

— Vrai ?…

— Mais oui… Le tout c'est de savoir me prendre, gentiment, sans brusquerie.

Ma foi, je lui collai sur les lèvres un baiser – oh ! gentiment, et sans brusquerie – mais je le prolongeai si bien qu'elle ferma les yeux, s'abandonnant.

Une demi-heure après, je partais, grisé d'amour, ayant obtenu tout ce que je demandais pour le pavoisement des fenêtres sur la rue.

Bien vite, je retournai au cercle où je retrouvai le baron qui venait de gagner à l'écarté et qui était tout guilleret, le cher homme !

— Eh bien, me dit-il, avez-vous eu gain de cause avec ma femme ?

— Absolument. L'affaire est arrangée. Votre hôtel sera admirablement pavoisé. Ne vous occupez de rien. Je passerai au *Nain-bleu* et je tiens à vous envoyer moi-même les drapeaux.

— Vous êtes un ami, un véritable ami. Soignez surtout le drapeau russe.

— Comptez sur moi.

Et ce matin, Toto, un immense drapeau – d'un jaune éclatant – flottait fièrement aux fenêtres de

l'hôtel Pingret. C'était certainement le plus beau drapeau de la rue, un drapeau dont la couleur allégorique était comme un symbole d'effusion, de sympathie, de bien d'autres choses encore, et sur lequel l'aigle noir à deux têtes donnait à l'écusson comme un vague aspect de tête à cornes.

Et pendant ce temps-là, Toto, tu écoutais, à la campagne, chanter les oiseaux dans les branches. Tu fais ton petit Jean Rameau, et tu oublies tes devoirs envers la Russie. Tiens, tu me fais de la peine.

Ton vieux,

TUTUR

LA CLEF

TUTUR À TOTO.

15 mai.

Mon bon Toto,

Me voilà brouillé avec Adrienne. C'est stupide, mais c'est comme ça. Tu vas d'autant moins comprendre ma lettre qu'hier, en t'emmenant avec moi en phaéton aux Acacias, je me suis répandu pendant une heure en dithyrambes sur l'amour profond, sérieux, idyllique – les épithètes me manquent – que j'avais su enfin inspirer à ma maîtresse. Tu te rappelles, quand elle est passée, à demi cachée dans son mylord tête-de-nègre, avec sa jolie frimousse blonde, qui émergeait d'une ruche de gaze papillon comme une tête de clownesse au-dessus d'une fraise, j'ai ressenti un tel toc-toc que j'ai failli accrocher le coupé du baron Beyens. Il n'en faut pas plus parfois pour créer un incident diplomatique, et, si tu n'avais pas brusquement tiré la guide gauche, ça y était.

Ah ! Toto, c'est qu'avec sa menotte finement gantée de suède crème, Adrienne m'avait fait en passant un petit signe mystérieux avec une harmo-

nieuse rotation du poignet de gauche à droite. Et moi, je t'avais dit : « Cela signifie que j'ai la clef pour ce soir, tout simplement. »

La clef ! Sens-tu tout ce qu'il y a de confiance, de tendresse, d'abandon chez une femme qui consent à vous donner sa clef ? C'est comme si elle disait : « Désormais, je suis tienne ; je n'ai plus de secrets pour toi ; tu peux entrer chez moi quand tu veux, comme tu veux, aux heures que tu veux, passer au milieu de mes affaires, de mes plaisirs, de mes scènes de famille, en disant, comme don César de Bazan : « Ne vous dérangez pas : c'est moi, Tutur !... »

À vrai dire, le langage d'Adrienne avait été beaucoup moins lyrique. Elle m'avait dit : « Je n'aime pas beaucoup mettre mes femmes de chambre au courant de mes fantaisies. D'un autre côté, tu rentres toujours très tard, avec tes fêtes mondaines, et moi, ça m'ennuie de veiller pour t'attendre. Donc, à l'avenir, pour ma nuit, pour la nuit seulement, tu auras la clef de l'hôtel ; je ferai laisser une veilleuse sous la voûte, et tu te débrouilleras. »

C'est tout cela que signifiait le mouvement rotatoire de la chère créature. Moi, j'avais bien compris et, en la croisant, le cœur envahi par une joie profonde, j'avais cligné de l'œil avec un air excessivement fin, comme un homme qui comptait se débrouiller admirablement avec la clef et la veilleuse. Précisément, le soir, j'avais un grand dîner chez la

baronne de Bigoudi. Milieu sérieux, un peu académique, mais table excellente et une vieille cave qui lui vient de son mari, l'ancien ministre. Il est nécessaire, du reste, qu'un jeune homme se fasse voir de temps en temps dans des maisons ennuyeuses : cela pose bien. Et quand une vieille douairière revêche insinue avec mépris : « Le petit Tutur ? Ah oui, un jeune homme qui ne songe qu'à faire la fête ! » il est bon qu'il puisse y avoir une autre vénérable dame pour riposter :

— Lui ? allons donc ! Un jeune homme des plus sérieux. C'est un des habitués du salon Bigoudi.

Donc, j'avais promis à Adrienne de ne pas rentrer trop tard et j'étais allé chez la baronne.

En partant, j'avais fourré dans la poche de mon mac-farlane la petite clef bénie, sans compter la cravate de foulard à pois destinée à remplacer la cravate blanche pour la rentrée du lendemain. Rappelle-toi ce précepte, Toto : Un homme, à dix heures du matin, peut avoir un chapeau claque, un habit, un pantalon de soirée, des bottines vernies, etc. ; si, par-dessus le revers de son paletot, on voit flotter négligemment une cravate de foulard à pois, la situation est sauvée. Ce n'est plus un monsieur en tenue de soirée, ce n'est plus un homme qui a découché. La cravate à pois, vois-tu, c'est presque de la morale.

Le dîner Bigoudi avait été délicieux et avalé par moi dans des conditions particulièrement agréables.

Je m'étais trouvé à un bout de table, assis entre deux messieurs que je ne connaissais pas du tout et avec lesquels je n'avais aucune raison plausible de faire connaissance ; alors, je ne m'étais pas occupé de mes voisins et, sans être dérangé par les frais à faire, j'avais dégusté en égoïste le menu exquis de la baronne, mangeant de tout en silence et faisant largement honneur aux vieux vins de feu monsieur le ministre.

Au dessert, je me trouvais dans un état d'âme voisin de la béatitude, résultant de la bonne digestion, de la chaleur généreuse des bons vins, et je me sentais très satisfait en prenant mon café à petits coups et en songeant qu'Adrienne, dans quelques heures, allait bénéficier de ces bonnes dispositions. Sans fatuité, j'étais sûr que j'allais pouvoir la rendre excessivement heureuse. J'étais en forme. Je sentais cela.

Ce fut donc avec une courtoisie pleine de déférence que j'accueillis le vieux sénateur Bodin-Brouta, membre de l'institut et numismate des plus érudits, qui était venu s'asseoir sur le canapé, à côté de moi. Je regardais ce magnifique octogénaire à la longue chevelure blanche rejetée en arrière, au regard doux abrité par des lunettes, au visage plein, reposant sur un vaste col rehaussé par le ruban rouge de la croix de commandeur. Belle tête de savant, de philosophe et de sage revenu des vanités de ce

monde. Il me vanta les joies austères du travail, la sérénité du voyageur qui, arrivé au sommet de la montagne, regarde les petites passions, les agitations stériles d'en bas.

— Voyez-vous, me dit-il avec une voix pleine de vibrations graves, vous êtes encore tout jeune, monsieur. Eh bien, pardonnez à ma vieille expérience de vous donner un conseil. À votre âge, la femme, voilà le grand ennemi.

Entendons-nous. Je ne vous interdis pas l'attachement sérieux, durable, que vient sanctifier un jour le mariage, lorsqu'on est bien sûr qu'on a enfin trouvé une épouse digne de soi. Cette femme-là, au contraire, tient la maison, empêche le savant d'être absorbé par les soucis vulgaires de l'existence ; c'est la compagne qui s'intéresse aux travaux et encourage les efforts. Mais ce que je redoute, c'est la maîtresse vulgaire, c'est la fille de plaisir qui vide le cerveau, gâche le temps, pousse au découchage et fait rentrer chez lui le lendemain matin le viveur éreinté. Rappelez-vous le mot d'Émile de Girardin : « L'avenir est à l'homme qui se lève de bonne heure. » Or, pour se lever de bonne heure, il faut avoir passé une nuit chaste et surtout, surtout avoir couché chez soi.

Au fait, pourquoi ce vieux monsieur me racontait-il tout cela ?

Connaissait-il, par hasard, ma liaison avec Adrienne ? Il tombait bien avec ses conseils précisément le jour où ma douce amie m'avait donné sa clef et où, par conséquent, les nuits passées en dehors de chez moi m'apparaissaient pleines de promesses. Je t'ai déjà dit, Toto, que j'étais en forme. Il paraît que ce sentiment se lisait sur ma physionomie sceptique, car il s'interrompit tout à coup en me disant :

— Je n'ai pas l'air de vous convaincre.

— Oh ! pas du tout. J'aime mieux vous l'avouer tout de suite.

— À votre aise, jeune homme, à votre aise. Mais, un jour, désabusé de ces plaisirs faciles, vous vous direz : « Il avait raison, le vieux Bodin-Brouta, la vieille bête, le vieux sénateur, il avait raison. » Seulement, quand vous vous direz cela, mon jeune ami, vous aurez perdu l'habitude du travail, et il sera trop tard. Là-dessus, je vous laisse, car j'ai à terminer cette nuit mon travail, dont je vais donner lecture à l'Académie, sur la loi agraire de Tiberius Gracchus, et je tiens à rentrer de bonne heure.

Le sénateur s'esquiva discrètement après m'avoir serré la main, et moi, j'allai échanger quelques fins aperçus avec la baronne de Bigoudi. À onze heures, rasé au moins pour huit jours, je pris congé de la maîtresse de maison, en poussant un gros soupir de délivrance et en me disant : « Maintenant, tout à la joie… et à Adrienne ! »

Dans l'antichambre, je cherchai mon mac-farlane, mais en vain : il avait disparu ! Enfin, après de longues recherches, le domestique arriva, m'apportant un immense carrick à pèlerine qui ne m'avait jamais appartenu. Je cherchai à tout hasard dans les poches et j'y trouvai une carte : « Bodin-Brouta, sénateur, 48, rue de la Baume. » Plus de doute : le vieil académicien, très myope, s'était trompé de pardessus et avait emporté mon mac-farlane avec la clef d'Adrienne. Bah ! la rue de la Baume était voisine, il n'était pas encore bien tard, et j'en serais quitte pour déranger le savant au milieu de son travail sur Tiberius Gracchus.

J'endossai donc le carrick (Ah ! Toto, si tu m'avais vu ! Je ressemblais à Paulin Ménier dans le *Courrier de Lyon*) et, d'assez mauvaise humeur, je me rendis 48, rue de la Baume. Je sonnai à la porte de l'hôtel majestueux, et, au bout d'un temps assez long, un domestique apparut.

— Je désirerais parler immédiatement à M. Bodin-Brouta.

— Monsieur n'est pas encore rentré.

— Tiens ! tiens ! fis-je, étonné. Alors, je vais l'attendre, car il faut absolument que je lui parle ce soir. Vous voyez, il m'a laissé son carrick à la place de mon mac-farlane, et dans la poche se trouve une clef qui m'est indispensable, vous entendez, indispensable pour rentrer.

Le valet prit un air de commisération profonde :

— Alors, je plains monsieur, car monsieur n'aura certainement pas sa clef ce soir. M. Bodin-Brouta ne couche jamais chez lui et ne rentre que pour déjeuner.

Sapristi de sapristi ! Mais où couche-t-il alors, ce vieux Céladon ?

— Ça dépend, monsieur : il a une demi-douzaine de maîtresses, et lui-même m'a dit souvent qu'il ne savait jamais à huit heures où il dormirait le soir.

… J'ai eu mon mac-farlane le lendemain à onze heures. Il empestait le patchouli…

Et voilà, Toto, pourquoi je n'ai pu me rendre chez Adrienne, qui m'a, parait-il, attendu toute la nuit et qui est momentanément brouillée.

Oh ! les vieux messieurs !…

TUTUR.

LE VERNISSAGE

TOTO À TUTUR.

20 mai.

Mon cher Tutur,

TU ME DEMANDES de t'écrire si je me suis amusé au vernissage. Cela dépend de ce que tu entends par le mot « amuser ». Se promener au milieu d'une foule cosmopolite et bigarrée, subir le remous, les coups de coude et les chocs, renverser la tête dans une tension anormale et, par conséquent, propice au fâcheux torticolis pour apercevoir, entre les plumes des gainsboroughs, des Fédora et des Polichinelle, un pantalon de pompier par Détaille, un sein magistral par Collin, une queue de cheval par Jean-Paul Laurens ou un nez en trompette par Jean Gigoux, c'est un plaisir très relatif pour un sybarite qui a l'âme et même les pieds un peu sensibles.

Mais, me diras-tu, il y a le déjeuner, le traditionnel déjeuner chez Ledoyen, au milieu des fleurs, avec le va-et-vient des petites femmes arborant les toilettes les plus audacieuses (oh ! la dame costumée en Henriette d'Angleterre, avec le feutre empanaché et

la canne à pomme d'or !), avec les promenades nonchalantes des peintres célèbres, coiffés de chapeaux à bords plats (pourquoi tous les peintres ont-ils des chapeaux à bords plats ?), avec les processions familiales marchant à la conquête d'une table au milieu des garçons affairés, et perdant en route leur temps en poignées de main, salamalecs variés, fricassées de museaux et félicitations cordiales ; tout cela vit, remue, froufroute, papillote à plaisir et est amusant à regarder comme une lanterne magique.

J'étais venu avec Raphaël Cobalt et Blanche d'Opale ; Raphaël parce qu'il s'y connaît en peinture – du moins il l'affirme – (c'est lui qui, le premier, a inventé l'art de regarder les Manet en fermant la main en forme de lorgnette), et Blanche d'Opale parce qu'elle est très décorative et jouit d'un bon estomac. Personne n'apprécie mieux qu'elle la truite saumonée sauce verte, et c'est certainement une femme qui a la digestion la plus agréable que je connaisse, ce que j'appellerais volontiers l'« après-déjeuner voluptueux ». À nos âges, Tutur, cela n'a pas encore d'inconvénient ; cependant il ne faut pas oublier qu'avec des compagnes dans ce genre-là sont morts Attila et Skobeleff, qui étaient pourtant deux gaillards.

Donc, un peu alourdi par la digestion et par la douce torpeur qui régnait dans la serre, grâce aux âcres parfums du sandringham et du white-rose mê-

lés à l'odeur des fraises éclatantes et des camemberts bons enfants, je me laissais minutieusement et délicieusement vivre en détaillant Blanche, très gentille, décidément avec son grand chapeau « merveilleux », en paille d'Italie, liséré de velours noir, et sa tête spirituelle de blonde émergeant au-dessus d'une collerette Rosa Bruck, toute en dentelle, avec chou à longs pans en satin vert d'eau… un de ces verts d'eau doux et discrets qui vous plument l'âme. Tout en épluchant ses fraises avec de jolis mouvements de doigts fuselés et chargés de bagues, elle causait, très animée, montrant ses dents, riant aux anges et se renversant en arrière pour faire saillir sa poitrine altière, petit manège qui avait l'air d'intéresser prodigieusement Raphaël Cobalt.

Peut-être aurais-je dû m'apercevoir que cela l'intéressait trop, beaucoup trop ; mais j'étais dans un de ces moments de béatitude indéfinissable où l'on se sent envahi par une indulgence infinie pour tout ce qui se passe en ce bas monde, et je me disais, en tirant de grosses bouffées de mon cigare et en suivant les spirales bleuâtres qui montaient dans un rayon de soleil :

— Tout va bien. Il fait beau, l'air est tiède ; le clos-vougeot est bon ; Cobalt est un brave ami, très intelligent, et Blanche d'Opale est une jolie fille qui m'a donné, hier encore, beaucoup de satisfaction.

À ce moment, mon imagination évoqua précisément le souvenir de la petite fête de la veille, et, par un phénomène que les psychologues appelleraient sans doute association d'idées – et quelles idées ! – je m'écriai :

— Dis donc, Blanche, si nous renoncions au vernissage et si nous allions simplement tous les deux rêver dans ton petit nid de l'avenue des Champs-Élysées ? Hein ?

Mais Raphaël s'insurgea contre ma proposition égoïste. On n'était pas lâcheur comme ça ! Avait-on dit, oui ou non, qu'on irait ensemble au vernissage ? Eh bien, on devait aller ensemble au vernissage, coûte que coûte !

— Mes enfants, intervint ma douce amie, en levant sur nous un regard chargé de langueurs (je t'ai expliqué, n'est-ce pas, Tutur, qu'elle avait l'après-déjeuner voluptueux), mes enfants, faites comme vous voudrez, mais moi, je vais sauter dans le coupé et rentrer me mettre à mon aise. Je ne sais pas ce qui a été convenu, mais mon corset me gêne.

Là-dessus, elle nous serra la main, à tous les deux, jeta sur ses épaules son petit camail fanfreluché et disparut.

Cela changeait considérablement la situation. La majorité était dissoute. Il n'y avait plus en présence que deux hommes, l'un, pour des motifs élevés et nobles, désirant aller au vernissage, et l'autre pré-

férant ne pas y aller pour des raisons… humaines.., — oh ! bien humaines ! – mais fort peu artistiques. Et, comme nous continuions à discuter sans nous convaincre le moins du monde, ainsi qu'il arrive toujours entre deux amis qui suivent leur idée :

— Écoute, me dit Raphaël. Il n'y a qu'une manière de trancher la question : nous allons jouer le vernissage au chien.

— Qu'est-ce que c'est que ce jeu-là ? fis-je, très étonné.

— C'est un jeu de hasard, mais très simple et qui n'admet aucune supercherie.

— Explique toi.

— Eh bien, nous allons prendre un fiacre découvert, au rond point, et monter ensemble l'avenue des Champs-Élysées, Veux-tu choisir le côté droit de l'avenue ?

— Ça m'est égal… Va pour le côté droit.

— Bon ; alors, moi, j'ai le côté gauche. Nous regarderons chacun notre trottoir. Celui qui aura rencontré le plus de chiens d'ici l'Arc de triomphe aura le droit de faire prévaloir sa volonté. En un mot, si ton nombre de chiens est supérieur au mien, tu es libre de ne pas aller au vernissage ; mais si j'ai plus de chiens que toi, alors, tu es absolument obligé de te rendre au palais de l'industrie.

L'idée était saugrenue, mais, précisément à cause de cela, elle me parut séduisante. Et puis je ne

sais pourquoi le côté droit me semblait un bon côté pour l'espèce canine, et j'espérais bien gagner.

Devant le café du Cirque, nous montons en voiture, et nous voilà partis, explorant chacun notre trottoir et commençant notre partie de chien.

— Un ! m'écriai-je en montrant à Raphaël un gros caniche noir qui flânait devant l'hôtel Flauberger.

Cela commençait bien.

— Un ! riposta mon ami, en m'indiquant un terrier qui sortait du bureau de poste au coin de la rue de Marignan.

— Trois ! annonçai-je à mon tour, ayant aperçu un énorme terre-neuve qui faisait la cour à une levrette, devant la rue du Colisée.

Décidément, j'avais la veine.

— Deux ! marqua seulement Raphaël, voyant un épagneul tout crotté qui suivait l'omnibus du Trocadéro, rue Pierre-Charron.

Mais, un peu plus loin, il eut un coup de chance : il annonça « cinq ! » grâce à un petit meeting d'affreux bâtards qui jouaient ensemble près de la rue Lincoln.

Et cela continua ainsi avec des chances diverses, nous, annonçant nos points à pleine voix, et le cocher nous croyant un peu fous. À hauteur de la rue du Bel-Respiro, je croyais bien avoir gagné. J'avais marqué *huit* chiens, contre sept à mon camarade, et,

aussi loin que la vue pouvait s'étendre sur le côté gauche, aucun toutou n'apparaissait à l'horizon.

— Allons, lui dis-je, mon pauvre vieux, je crois que tu as perdu.

Mais, tout à coup, Raphaël Cobalt, au moment où le fiacre approchait de l'Arc de triomphe, me cria triomphalement :

— Neuf !

Et il me montra Blanche, en peignoir, qui venait d'apparaître, souriante, à la fenêtre de son entresol, ayant sous le bras ses deux chiens havanais, Jim et Snip. Les sales bêtes ! En vain je voulus arguer que les chiens aux fenêtres ne comptaient pas. Cobalt me dit froidement :

— Tu as perdu. Les dettes de jeu ne se discutent pas. Si tu es un homme d'honneur, dans dix minutes tu seras au palais de l'industrie.

Il n'y avait qu'à s'exécuter. Je me rendis donc tristement au vernissage, tandis que mon ami, ayant gagné et, par conséquent libre de tout engagement, montait chez mon amie pour caresser ses chiens et la remercier de sa miraculeuse intervention.

Crois-tu, vraiment, Tutur, qu'il n'ait caressé que les chiens ?… Quant à moi, j'ai contemplé avec mélancolie le tableau de Roybet, les *Joueurs,* et, songeant à ce malheureux chiffre *neuf,* qui m'avait fait perdre, je me suis dit, pour me consoler, que neuf, c'était un abatage, mais que ce n'était pas un tirage.

… C’est égal : j’aurais bien préféré voir avec moi ma dame au Salon.

Ton vieux

TOTO

MISS HERCULEA

TUTUR À TOTO.

1er juin.

Mon bon Toto,

Est-ce que tu es partisan du progrès ? Est-ce que tu aimes la musique de Wagner, l'électricité, la mélinite, le téléphone, la bicyclette et la méthode de chant nasal prônée par la diva fin-de-siècle ? Moi, je suis un tardigrade. Tu ne sais peut-être pas ce que c'est qu'un tardigrade : ton éducation première – je ne parle pas de la seconde – a été si négligée ! Enfin, un tardigrade, c'est un monsieur qui a l'horreur instinctive de toutes ces belles choses nouvelles chargées de jeter la perturbation dans nos habitudes et nos existences paisibles.

Oh ! le beau temps où l'on dansait, comme mademoiselle de Mérode, des danses calmes et nobles au son de la musique de Lulli, où l'on voyageait en chaise de poste avec des postillons poudrés, où les soldats mettaient cinq minutes à tirer un coup de fusil, où l'on s'éclairait avec des bougies roses, où l'on n'était pas dérangé à chaque minute dans ses tra-

vaux ou ses amours par le cri strident : « Allo ! allo ! », où l'on allumait sa pipe arec l'amadou et le silex !

Oui Toto, j'en suis arrivé à maudire les allumettes ! voilà où j'en suis.

Tu sais comme j'admire la force, la force qui impose et qui s'impose. Cela tient peut-être à ce que je suis un peu… svelte. Dame ! de notre temps, au collège, on nous apprenait le grec et le latin au lieu de nous enseigner, comme on le fait aujourd'hui, la boxe, le chausson et la lutte à main plate. Les lendits et le championnat de France n'étaient pas encore inventés. Enfin, c'est ce qui t'expliquera la passion folle dont je me sentis mordu an cœur lorsque, cette année, j'aperçus au Cirque d'Été miss Herculea. Figure-toi une gaillarde merveilleusement découplée, grande comme un capitaine de cuirassiers, avec des bras d'athlète et des jambes d'Émilienne… en plus râblé. Le dos, tout bestial, à courbes puissantes, découvert très bas, a des creux et des saillies de tigre accroupi ; la poitrine, solide, en parade, bien serrée dans le maillot noir, a des aspects marmoréens ; enfin, la croupe callipyge rappelle ces blocs sous lesquels la pauvre Demay proposait – t'en souviens-tu, Toto ? – de casser poétiquement des noisettes.

Et, malgré cela, même dans ses exercices les plus violents, elle sait rester femme, avec je ne sais quelle grâce serpentine. Un poids à soulever, un haltère à

ramasser, motive chez ce grand corps libre et quasi nu des mouvements de Diane au bain. Muses de Raphaël, Aurores du Guide, Grâces de Jean Goujon, Nymphes de Carrache, je comprends tout, le grand art, la mythologie, Louis XIV et les dieux lorsque je vois miss Herculea porter triomphalement à bras tendus, par le fond de leur culotte, cinq écuyers, qui pendent dans des attitudes lamentables comme des pantins dont on aurait cassé les ficelles !

Cariatide vivante, campée solidement à terre elle supporte sans faiblir sur son ventre deux chevaux qui font basculer une planche dans des oscillations isochrones. Un soir, je n'y tins plus : lorsqu'elle rentra dans les écuries, toute ruisselante de la noble sueur du travail et dégageant des relents fauves qui me grisaient, je saisis le moment où elle venait de retomber à terre, après avoir battu un entrechat, selon la coutume du Cirque, un entrechat six, et je lui embrassai la main avec frénésie, une main admirable, qui devait ganter du neuf trois quarts et dans laquelle un enfant de six ans aurait pu confortablement s'asseoir.

Elle me regarda avec un étonnement mêlé d'un certain dédain. Sans doute, dans mon frac étriqué, avec mou col cassé et mon chapeau à petits bords, je lui paraissais un peu gringalet ; mais je me berçais de la douce illusion que les fortes femmes aiment les petits hommes, d'une maigreur intéressante. Il

me semblait que je devais être intéressant. Je la suivis jusqu'à l'extrémité de l'écurie, où une camériste l'attendait avec un grand manteau. Là, se drapant avec une dignité de reine outragée, elle me dit (à la troisième position) :

— Que me voulez-vous, monsieur ?

Ma foi, j'étais lancé, et je répondis crûment :

— Madame, tout simplement vous aimer.

Elle esquissa un sourire de dédain :

— Jeune présomptueux ! Vous n'êtes pas de taille.

— Ah ! vous croyez ça ? répondis-je un peu vexé. Eh bien, essayez-en, et vous m'en direz des nouvelles. De gré ou de force, je vous veux !

Pour le coup, elle éclata de rire :

— Écoutez : si, quelque jour, vous parvenez simplement à me prendre un baiser, un seul baiser, je me donne à vous.

Je ne sais pourquoi, je revis tout à coup dans une situation semblable Dupuis-Pâris luttant avec Granier-Belle Hélène, et je répondis ;

— Eh bien, madame, j'aurai le baiser.

Et je saluai avec une dignité pleine de noblesse. J'avais mon plan.

Ah ! Toto, on ne sait quel enivrement étrange remplit le cirque à certains soirs. L'encens des désirs y flotte de tous côtés. L'athlète ou la déesse emportent avec eux, en passant au galop, celle-ci les

hommes, celui-là les femmes. Les lustres qui pendent, système solaire, figurent les astres, et ces gradins en cercle représentent les éternités successives, telles que les conçurent nos pères naïfs quand ils commencèrent à adorer la beauté et la force. Il me semble que nous sommes là dans une espèce de temple des âges primitifs et que nous assistons à de grands symboles.

Tout ce lyrisme, c'est pour t'expliquer que le baiser de miss Herculea était devenu pour moi une véritable obsession. Dans mon idée, ce baiser devait être imprimé sur la nuque, à la naissance des cheveux noirs et drus, où j'avais constaté un fouillis de petites mèches en révolte, un baiser comme une morsure, un baiser grâce auquel j'entrerais mes dents dans cette chair admirable, pour en aspirer toute la saveur ambrée… Je ne sais pas si je me fais bien comprendre. Je sentais que j'éprouverais à ce moment un plaisir fou, sans pareil, doublé par l'idée des voluptés futures qui devaient en résulter. Mais… voilà !… ce baiser, il fallait pouvoir le donner, et ce n'était pas commode. Je ne pouvais compter, hélas, ni sur l'amour ni sur la force… Mais il me restait la ruse.

J'allai donc trouver l'électricien du cirque, un employé très grave, assis devant son clavier comme un musicien devant son piano. Il y avait là toute espèce de clefs, de fils et de ressorts, avec des indications variées… *Grand lustre central ! lustres circu-*

laires, écurie, promenoir. L'électricien était en train d'essayer des effets de lumière pour la prochaine pantomime, tel un compositeur travaillant sa partition. Je m'avançai timidement :

— Monsieur, lui dis-je, ne peut-il pas arriver que, par suite d'une fausse manœuvre, ou simplement d'une cessation fortuite du courant, la nuit se fasse dans la salle en pleine représentation ?

— Le cas, en effet, s'est déjà présenté, me répondit remployé.

— Eh bien, j'aurais un intérêt capital à ce que la lumière cessât complètement, vous entendez ? complètement, ce soir, pendant le travail de miss Herculea.

— Monsieur, ce que vous me demandez est grave. Si M. Franconi apprenait… Je suis père de famille…

— Vous m'avez dit vous-même que l'accident pouvait se produire en dehors de toute prévision et sans qu'il y eût de votre faute. Je ne vous demande que soixante secondes, et je vous offre trente louis – dix francs par seconde.

Pour le coup, mon homme n'hésita plus.

— Monsieur, s'écria-t-il, vous pouvez compter sur deux minutes de nuit absolue. Je mettrai l'interruption sur le compte du réseau central… Mais gardez-moi le secret.

— C'est entendu, mon brave.

Le soir, j'étais à mon poste, au premier rang, tout prêt à me ruer sur miss Herculea. Celle-ci avait fait son entrée et jonglait agréablement à un mètre de moi, avec des poids de cent kilos, qu'elle rattrapait par un anneau à la volée. C'était charmant. Oh ! mon baiser, mon baiser sur la nuque moite ! Tout à coup, comme je m'y attendais la lumière cessa. C'était le moment. Le cœur battant à tout rompre, je bondis par-dessus la barrière et je m'approchai à tâtons de la belle créature. Déjà, de mes mains errantes, j'avais rencontré la croupe callipyge, et je montais, je montais, lorsque, tout à coup, un petit bruit sec retentit : un loustic avait eu l'idée d'enflammer une allumette-bougie. Comme c'était idiot, il fut, à l'instant même, imité par toute la salle. Plus de cinq cents allumettes-bougies jaillirent dans tous les coins : aux fauteuils, dans les loges, au promenoir, partout. C'était une véritable illumination *a giorno*. On y voyait comme en plein jour !

Miss Herculea m'aperçut, et, d'une pichenette, elle m'envoya rouler à vingt pas, dans les écuries. Je tombai dans les bras du municipal de service, qui se mit à jurer avec la brutalité de la soldatesque en délire et me conduisit à la porte avec tous les égards dus à mon incartade.

… C'est égal : réflexion faite, je crois que je ferai bien de renoncer aux femmes athlètes. En somme, une petite femme, une toute petite femme, c'est bien

gentil. Dis donc, Totor, tu ne connaîtrais pas quelque mignonne poupée, dans le genre de Marguerite Deval, à l'usage de ton vieux

TUTUR.

ANGLAISE ET PARISIENNE

TUTUR À TOTO.

10 juin.

Mon vieux Toto,

PUISQUE tu as jugé intelligent de partir en pleine Grande-Semaine, sans avoir vu ni la victoire d'Andrée, ni la daumont présidentielle, ni le peuple faisant la haie sur le passage de Caroline Otero, en crépon rose broché de volubilis – spectacle plein d'enseignement pour le philosophe – me voici obligé de t'écrire pour te mettre un peu au courant de mes faits et gestes.

Mes gestes, tu les connais ; toujours les mêmes, arrondis et gracieux. Mais mes faits ? Eh bien, mon ami, ils ont failli être nouveaux. Oui, j'étais saturé de Parisiennes et de Françaises : j'avais trop rencontré dans les salons la belle princesse de X… et la troublante madame Y… ; j'avais trop croisé aux Acacias Marion Delorme, Castera, Fanny Robert, Adèle Richers et Coco Marmier, il y avait des jours où je m'écriais lamentablement ; « Qu'on me les change, mon Dieu ? qu'on me les change ! » Et il me prenait

comme une vague idée – oh ! très vague ! – d'aller contempler les appas des petites négresses de Tombouctou.

Pourtant, à l'heure actuelle, Paris est bondé d'étrangères, et il n'y a pas besoin de voyager pour rencontrer aux abords de nos grands hôtels de véritables caravanes – si j'ose m'exprimer ainsi, grâce à un vague souvenir de la loterie des trente-six bêtes.

Un de ces derniers matins, je me promenais à petits pas dans cet adorable sentier qui longe l'allée des Poteaux. Je vois arriver au petit galop de chasse, sur un grand cheval noir à robe luisante, une amazone dont la vue me causa un éblouissement. Il était vraiment impossible d'être plus gracieuse et plus jolie, et je crus revoir une de ces poétiques apparitions qui m'avaient tant charmé sous les grands arbres d'Hyde Park Terrace ou de Park Lane. Son corsage en cheviotte bleu-roi dessinait une taille exquise et s'ouvrait sur la poitrine pour laisser voir une cravate blanche avec l'épingle en fer à cheval. Ses cheveux étaient non pas nattés, mais seulement ondés et cachaient à moitié une petite oreille rose. Le teint, animé par la course, était d'une transparence laiteuse. À ce moment, elle poussa un cri et arrêta net son cheval : son stick venait de lui échapper des mains. Je n'avais pas une minute à perdre : c'était une occasion unique, et il y avait à l'horizon un diable de groom qui arrivait au galop de charge. D'un bond, je

franchis le fil de fer qui sépare le sentier de l'allée des cavaliers, j'arrivai deux secondes avant le groom et, chapeau bas, je rendis le stick à l'amazone.

— *Much obliged, sir*, me dit-elle, en se penchant vers moi avec un sourire charmant.

Ces trois mots me parurent une musique délicieuse. Puis, de pied ferme, elle enleva son cheval sur le pied gauche et repartit au galop. Je restai là médusé, mon chapeau à la main, tandis qu'elle disparaissait dans la poussière, et, elle était déjà loin, bien loin, comme dans la chanson de Judic, que je regardais encore, rêveur, cette croupe callipyge, et, vraiment, je dus reconnaître la fausseté de l'adage « Elles n'en ont pas en Angleterre ! »

Or, voilà qu'en rentrant chez moi ma vue fut attirée par une carte fixée comme un *remember* dans le cadre de ma glace :

La marquise de Dufferin et Ava sera chez elle
le samedi 8 juin,
Garden-party de 4 à 7 heures.

Ma foi, qui sait ? c'était une chance peut-être de revoir mon inconnue. Aussi, vers les cinq heures, le torse moulé dans la longue redingote grise fleurie au revers, je faisais une entrée assez peu sensationnelle dans le magnifique hôtel du faubourg Saint-Honoré qui fut la résidence de la princesse Pauline Borghèse. Sur le perron, deux rangées de laquais pou-

drés, en livrée bleu de ciel avec des aiguillettes d'or, formaient la haie, et, en bas du perron donnant sur le jardin, on trouvait l'ambassadrice, qui vous tendait la main avec la courtoisie la plus exquise, tandis que lord Dufferin, ex-vice roi des Indes et gardien des Cinq-Ports, très simple et très affable, échangeait avec chaque nouvel arrivant quelques mots de bienvenue.

Après avoir salué mes hôtes, je me mêlai à la foule diaprée qui se répandait dans ce parc merveilleux, véritable décor d'opéra comique. Il faisait un temps superbe : le soleil filtrait à travers les vieux arbres, découpant sur le sable des losanges mi-partie ombre et lumière. Là-bas, près de l'avenue Gabriel, des tsiganes en dolman soutaché et en culotte écarlate faisaient entendre leurs czardas scandées par le marteau du cymbalum. Les couples se promenaient lentement, gravement, avec des attitudes nobles, sur la pelouse. J'admirais les chapeaux audacieux, garnis de fleurs ; la mousseline de soie, et le crépon, et le taffetas glacé abricot, et la dentelle avec application Louis XVI se mêlaient dans un chatoiement harmonieux tout en se détachant en tons clairs sur le fond de verdure.

J'étais tombé en extase devant certain costume « bleu-bleuet » avec tour de cou orné de chaque côté de nœuds faisant oreilles de lapin – oh ! Tutur, si tu avais vu ces oreilles de lapin ! – et certaine jupe

de taffetas glacé très collante sur les hanches, avec d'énormes godets dans le bas, lorsque, tout à coup, je ressentis au cœur la petite secousse. Au bras d'un vieux gentleman, je venais de reconnaître mon inconnue du matin, la belle amazone qui m'avait tant séduit. Mais, hélas ! ou était-elle, la séduisante apparition de l'allée des Poteaux ? Plus de cheveux ondés, plus de chapeau d'homme bien campé sur les yeux, mais un horrible gainsborough placé trop en arrière, couvert de fleurs et de fruits de toutes les saisons, le tout surmonté d'un panache blanc à la Henri IV, La blouse était gorge-pigeon avec des reflets moirés à agacer les nerfs de l'être le plus calme, et à cette blouse une couturière fantaisiste avait eu l'idée de coudre d'immenses manches safran formant ballon.

Que te dirai-je, Tutur ? La malheureuse avait encore un col ruché qui l'engonçait, des bracelets à médaillon en camée, et, par-dessous la jupe gorge-pigeon, dépassait et se profilait bien sur le vert de la pelouse un pied impossible, long, plat, mal chaussé, bête !… Hélas ! certaines créatures ne seraient-elles donc destinées qu'à être vues à cheval ? Ceci compliquerait diantrement les rapports !…

Pourtant il m'était pénible de renoncer à mon rêve. En somme, on peut, par hasard, être mal habillée : le costume tombe, la femme reste. Je la suivis donc, essayant de retrouver dans sa voix, dans sa démarche, dans ses gestes quelques-unes des séduc-

tions du matin. Elle était rentrée dans l'hôtel et, au bras de son cavalier, elle s'était dirigée vers le buffet.

Alors, là, j'assistai à un spectacle véritablement épouvantable. Elle mangeait ! Elle mangeait !… Les sandwiches succédaient aux pains de foie gras, les marquises au vin de champagne – elle prononçait « tchampaigne ! » très haut en s'adressant au maître d'hôtel – et, à chaque coupe nouvelle, le chapeau s'en allait de plus en plus à la dérive, et le teint se marbrait de petites fibrilles rouges. Immédiatement, je compris que ces ladies sculpturales, à plantureux appétit et à soif inextinguible sont les compagnes tout indiquées des mâles à stature de horse-guard, carrés d'épaules et hauts en couleur, prototypes des fils de la perfide Albion, mais qu'elles ne sauraient convenir à nos goûts névrosés pour les femmes sveltes, frêles, diaphanes, qui semblent descendre de quelque fresque de Botticelli ou de Carpaccio.

Je laissai ma belle Anglaise en train d'ingurgiter son huitième verre de « tchampaigne » avec une satisfaction profonde et, sortant de l'ambassade, je redescendis le faubourg Saint-Honoré. Tout à coup, à hauteur de la rue d'Aguesseau, j'aperçus une petite modiste, admirablement coiffée et chaussée, qui s'en allait, le nez au vent, carton sous le bras, avec son visage mince de préraphaélite encadré de beaux bandeaux noirs. C'était bien là la vraie Parisienne, ins-

tinctivement coquette et jolie avec une méchante robe de trente francs, l'enfant du faubourg Poissonnière ou de la Villette, nourrie de pommes vertes, mais ayant poussé quand même, exquise dans sa joliesse un peu frêle.

Et, ma foi, renonçant à l'exotisme et revenant à mes premières amours, je me mis, sans vergogne, à la suivre, me rappelant la chanson du Vieux-Marcheur que lance, chaque soir, Maurel à l'Alcazar :

Quand je suis une modiste,
Rien ne me résiste,
Et tu verras, mon petit chat,
Que tu ne t'embêteras pas.

Moi, non plus, Toto, je ne me suis pas embêté. Hip ! hip ! hip ! hurrah ! La France a encore gagné le Grand-Prix – les mains basses.

À toi.

TUTUR.

TUTUR À TOTO.

17 juillet.

Mon cher Toto,

Est-ce que tu te souviens encore de Lormont, qui était si gai, qui avait toujours des histoires si drôles et qui imitait si bien Dupuis ? Te rappelles-tu ces toasts extraordinaires portés en anglais, en allemand, en espagnol, même en arabe, sans que, d'ailleurs, notre ami connût un traître mot de ces langues ? Mais les intonations étaient si justes, les désinences si bien trouvées que L'illusion était complète.

À un banquet de bibliophiles, j'ai vu des membres de l'université d'Oxford prêter l'oreille à un discours semblable et sans s'étonner le moins du monde, croire que la distance qui les séparait de l'orateur était la seule cause qui les empêchait de comprendre.

Et la quatrième page des journaux mise en musique sur des airs que Lormont improvisait au piano ?

Oh ! cette annonce d'un marchand de meubles mise en romance :

Armoires à cinquante-cinq francs
En thuya !…

Et sur ce thuya, le compositeur trouvait une phrase d'une mélodie intense. Tout cela était si fantaisiste, si fou ! Trop fou, hélas !

Plutôt laid, mais d'une laideur spirituelle et amusante, Lormont affirmait une fois de plus la supériorité incontestable du comique auprès des femmes et prouvait que le meilleur moyen de trouver le chemin de leur petit cœur, c'est non pas de les convaincre, mais de les faire rire.

Où un joli garçon eût échoué avec une déclaration sincère et passionnée, notre ami réussissait avec une plaisanterie, une blague, son air de ne jamais rien prendre au sérieux, rien, pas même l'amour. Il avait des bonnes fortunes par centaines, n'en refusant aucune et, comme il le disait, sans aucune fatuité, toujours prêt, quelles que fussent la nuance des cheveux, la forme du nez ou la position sociale.

En tête de son petit carnet, très soigneusement tenu à jour et où les cabotines et les demi-mondaines coudoyaient les comtesses et les marquises – car il avait un pied un peu dans tous les mondes – il avait inscrit triomphalement cette phrase de suprême dédain envoyée à la mémoire de don Juan :

« *Mille e tre !* Peuh !… »

Et le pauvre garçon dépensait ainsi son phosphore sans compter, confiant dans sa vigueur, dans ses facultés physiques véritablement extraordinaires, quittant une brune avec laquelle il avait pris l'apéritif à cinq heures, pour aller retrouver une blonde avec laquelle il allait dîner à sept heures, ce qui ne l'empêchait pas de finir la nuit dans les bras d'une rousse, oubliant cet axiome de médecine pratique qui devrait être inscrit en lettres d'or chez tous les joyeux viveurs : *L'abus, c'est le changement.*

Et, dans les intervalles de ces phases amoureuses, une tension continuelle de l'esprit, une excitation fébrile, une nervosité toujours mise en mouvement. On ne saurait ainsi taquiner impunément son cervelet et sa moelle épinière. Rappelle-toi cela, ô libidineux Toto ! Aussi, un beau jour, chez la petite baronne de Missyfond, où on l'attendait pour répéter le rôle du compère dans une revue, on apprit tout à coup avec stupeur que Lormont ne viendrait pas jouer… parce qu'à la suite de toutes sortes d'excentricités on avait été obligé de l'enfermer, le matin, dans une maison de santé à Saint-James.

La veille encore, il avait été plus drôle que jamais en transformant l'air du « Veau d'or » en bourrée auvergnate :

Le veau d'or est encore debout-te
On enchanche cha puichanche…

Et Chatan, le bougre, il conduit le bal,
You !!!

Où allait-il chercher tout cela ? On le sut alors, et plus d'un d'entre nous se fit tout à coup de graves réflexions en philosophant sur la différence imperceptible qui sépare le monsieur qu'on applaudit comme un original de celui qu'on enferme comme aliéné.

La petite baronne de Missyfond surtout fut très affectée. D'abord Lormont était un vieil ami… et puis elle perdait un excellent compère ce qui compromettait le succès de sa revue. Il fallut, au pied levé, remplacer notre pauvre ami par un professionnel – par Gobin – et la soirée eut lieu quand même, tant bien que mal.

Or, hier, je ne sais pourquoi, il me vint tout à coup l'idée d'aller revoir le pauvre camarade de jadis. Me reconnaîtrait-il seulement ? Je me rendis avenue de Saint-James et je fis passer ma carte au docteur. Guidé par un gardien, je traversai le parc magnifique, et, là, sous les grands arbres, j'aperçus tout à coup Lormont qui lisait. Ah ! Totor, quel changement ! Tu te souviens comme notre ami était toujours correct, élégant, tiré à quatre épingles. C'est à peine si je pus retrouver vaguement l'homme d'autrefois dans ce vieillard à longue barbe grisonnante tombant sur un veston bleu tout maculé de taches, avec un large chapeau de paille tout défoncé et son pantalon retenu par une simple courroie.

J'avançai vers lui, la main tendue :

— Bonjour, Lormont. Tu me reconnais, n'est-ce pas ?

Il passa sa main sur son visage, puis tout à coup :

— Oui, oui, je te reconnais très bien. Et tu viens me délivrer ?

— Mais… certainement. Seulement, auparavant, je voudrais bien visiter ta belle propriété.

— Eh bien, viens : je vais tout te montrer. C'est très profond. On ne se doute pas comme c'est profond. Il y a des petits coins connus de moi seul… Viens ! Viens !

Il ferma son livre, me prit familièrement par le bras, et, suivis du gardien, nous nous enfonçâmes dans les allées. J'écoutais avec attention tout ce que me racontait le pauvre garçon, mélange confus de choses exactes et d'absurdités. Tantôt, il me disait une phrase absolument sensée, puis, soudain, la pensée déraillait et s'en allait à la dérive dans des pays chimériques, tout pleins d'ombre et qui, malgré moi, me donnaient le frisson.

Pour faire diversion, je lui demandai, à l'improviste :

— Quel est donc le livre que tu lisais quand je suis arrivé ?

Il sourit d'un air de triomphe et, ouvrant la première page, il me montra la fameuse inscription : « *Mille e tre !*. Peuh ! » Puis, comme s'il récitait une

leçon, et sans que je pusse l'arrêter, il se mit à me dire une série de noms de tendresses, d'artistes, de belles mondaines très connues, et après chaque, énumération, il criait, avec un éclat de rire sarcastique :

— *Mille e tre !* Peuh ! Peuh !

La seule manière de mettre fin à ses confidences, c'était de prendre congé :

— Je vais aller chercher ma voiture, lui dis-je. Je l'ai laissée à Madrid, de manière à ne pas donner l'éveil au docteur.

— Et tu vas venir me rechercher ?

— C'est entendu. Dans dix minutes, pas plus. Dans dix minutes !

Je serrai sa main amaigrie et je m'esquivai, le cœur navré. Comme j'avais besoin de me remettre un peu, je songeais tout à coup que c'était le jour de réception de la baronne de Missyfond et que cela l'intéresserait peut-être d'avoir des nouvelles du pauvre fou. J'arrivai à l'hôtel de l'avenue du bois de Boulogne et je tombai en plein *five o'clock*, au milieu d'un tas de belles madames. Il y avait là la marquise de Palangridaine, la duchesse d'Arcole, la comtesse Aqua-Sacerty, madame de Folangin, la princesse Palatoff. On était dans la salle à manger et l'on mangeait des fraises avec de la crème, tout en dégustant des verres de sherry.

Au milieu d'une attention profonde et d'une émotion attendrie, je racontai mon triste pèlerinage.

— Mais, enfin, me dit la baronne, en quoi consiste au juste sa folie ?

— Mon Dieu, répondis-je, elle est d'une espèce assez particulière. Vous savez que notre pauvre ami a eu pas mal de bonnes fortunes dans sa vie. Eh bien, il a dressé avec soin une espèce de petit tableau statistique, très bien tenu à jour, avec noms, dates, observations sur les signes particuliers, le tempérament, etc., etc. Il l'a appris par cœur et il passe des heures entières à réciter imperturbablement la liste des femmes qui…

— Ah ! s'écria tout à coup la princesse Palatoff, très rouge, j'espère bien que l'on n'attache aucune importance aux paroles d'un insensé.

Et de toutes ces femmes, subitement terrifiées, s'éleva comme un concert de protestations, un flux de paroles rageuses dans lesquelles je distinguais que ce pauvre Lormont était décidément un fou très dangereux, très dangereux, qu'on ne devrait laisser voir à personne et qui devrait au plus vite être mis au secret.

Qu'en penses-tu mon vieux Toto ?

TUTUR.

LA CEINTURE

TUTUR À TOTO,

1er août.

Mon bon Toto,

Non, Fred mon jeune frère n'ira pas te rejoindre à Dieppe pendant les vacances ; il ne pourra pas, comme l'an dernier, éblouir en ton élégante compagnie les momentanées de cette jolie plage par l'exhibition de ses *suits* rayés, et de ses cravates triomphantes, car, à cette époque-là, Fred sera le prisonnier de ces excellents dominicains d'Arcueil qui ont juré à maman que, de gré ou de force, il serait reçu bachelier à la session de novembre.

Mais aussi, mon pauvre vieux, que d'événements, que de drames, que de péripéties ! Et tout cela pour une ceinture !… Mais n'anticipons pas.

Tu sais qu'après plusieurs échecs successifs au bachot, motivés tantôt par l'absurdité de l'examen, tantôt par celle des examinateurs – il n'est pas question une minute de l'insuffisance de Fred, n'est-ce pas ? – j'avais persuadé à maman qu'on réussissait bien mieux dans une petite boîte particulière ; et

j'avais fait retirer Fred de la rue des Postes, pour l'installer chez M. Bigourdan, homme du monde s'il en fût, possédant un délicieux petit hôtel rue de Lisbonne, où il daigne, moyennant une forte somme, donner à déjeuner à une dizaine de fils de famille bien rentés ; en outre, il les conduit de huit à dix et de deux à quatre au lycée Condorcet.

À quatre heures, on redevenait libre – libre de rentrer dans la famille ou de ne pas y rentrer sous prétexte de cours ou de répétitions particulières – l'âge d'or.

Je t'assure que les élèves avaient tout à fait bonne façon pendant le parcours du trajet qui va de la rue de Lisbonne à la rue du Havre. Tous gantés de peau de chien, avec le plastron irréprochable, le stick à la main et les cahiers dissimulés sous le gilet. M. Bigourdan lui-même, pour ne pas froisser notre amour-propre, nous accompagnait sans nous accompagner. Il fumait un cigare de l'autre côté de la rue, et personne, en le voyant, le lorgnon dans l'œil et la boutonnière fleurie, n'aurait cru voir, en lui, un marchand de soupe conduisant au lycée ses pensionnaires.

De deux heures moins cinq à deux heures quatre minutes, il laissait son troupeau flâner dans le passage du Havre, où l'on avait établi une espèce de club ; on restait là à causer politique, théâtre, femmes

– femmes surtout ! – jusqu'à l'extrême limite où le fidèle Louis ferme les portes de la rue Caumartin.

Avec de semblables camarades, tu comprends bien que la tenue a une importance capitale ; il s'agissait d'avoir, non pas la mode du jour, mais celle de demain, et je puis bien dire que la boite Bigourdan donnait le ton à tout Condorcet. Les élèves avaient inauguré, les premiers, le chapeau gris à poils longs, les chemises de couleur à col blanc et la ceinture.

Ah ! cette ceinture ! Je parie, mon pauvre Toto, que tu en es encore à la ceinture de l'an dernier, la ceinture de tennis en soie rayée bicolore avec agrafe d'argent sur le ventre, un serpent formant caducée. Fini le caducée ; nous laissons cette ceinture-là aux maîtres-baigneurs et aux moniteurs de gymnastique. Aujourd'hui nous avons arboré la ceinture de soie, la large écharpe de poult, de gros grain, ou de foulard qu'on enroule plusieurs fois autour de ses reins sur le plastron de la chemise de manière à supprimer le gilet. Mais là encore, il y a ceinture, et ceinture. *Au carnaval de Rome*, ou *À la petite Fadette*, on vend des ceintures toutes faites qu'on agrafe par-derrière ; mais ce n'est pas cela ; les plis sont trop réguliers, trop symétriques, Ça n'a ni flou ni moelleux ; il y a aussi l'écharpe *riquette* qu'on se plaque sur le ventre en nouant soi-même l'extrémité des deux bouts sur les reins. Ça c'est la ceinture du pauvre.

La véritable ceinture – écoute bien cela Toto, – c'est une écharpe d'au moins deux mètres de long, qu'on ne serre pas soi-même autour de la taille. On la fait tenir par quelqu'un à l'une de ses extrémités, puis on s'éloigne en tenant l'autre bout bien tendu, et l'on se rapproche graduellement de la personne en tournant sur soi-même comme un tonton, tandis que le fin tissu s'enroule autour des reins en vous faisant une taille de guêpe.

M. Bigourdan avait beaucoup approuvé cette mode, qui lui rappelait celle des jeunes Romains se ceignant pour le combat. À son avis on n'était jamais trop *cinctus*, *cinctus* étant le contraire de *dissolutus*. Caton devait être *cinctus,* tandis qu'Antoine portait la ceinture lâche, *dissolutus*. Il avait expliqué tout cela à ma mère qui avait été ravie et qui s'était empressée d'acheter à Fred une ceinture en pékin bleu marine d'un tissu merveilleux, Puis elle manda sa femme de chambre Félicie, et lui expliqua comment il fallait chaque matin nouer cette ceinture avant le départ pour la boîte Bigourdan. Félicie était une grande fille brune, avec des bandeaux tout plats, des yeux superbes, et un profil sévère qui l'intimidait un peu. Le sérieux du visage était d'ailleurs souligné par un petit col droit et une robe invariablement noire qui, bien que moulant des formes impeccables et une taille svelte, donnait à cette fille un aspect quasi mo-

nastique. Aussi, jusque-là, Fred l'avait-il infiniment peu regardée.

Il venait d'avaler son chocolat, et était encore en bras de chemise, lorsqu'elle entra dans sa chambre.

— Monsieur, dit-elle, d'après les ordres de madame la marquise, je viens vous mettre votre ceinture. Elle m'a recommandé de bien serrer.

Elle tenait le tissu souple entre ses doigts fuselés, des doigts adroits, experts, faits pour chiffonner les tissus, et draper artistement les étoffes. Elle déroula le pékin, en donna à Fred une extrémité à tenir, puis lui dit :

— Éloignez-vous, et rapprochez-vous de moi, graduellement, en tournant.

Elle avait dit cette phrase : « Rapprochez-vous de moi » avec un certain embarras, et avec la voix un peu altérée. Étonné, Fred la regarda, et il vit qu'elle ne pouvait s'empêcher de rougir. Alors son trouble le gagna à son tour, et ce fut très gauchement qu'il se plaça à distance de deux mètres en serrant contre son ventre l'extrémité de la ceinture.

Puis il fit ce qu'elle avait dit. Il se rapprocha graduellement. Ah ! Toto, Toto !… Connais-tu une certaine figure de danse très usitée en Bretagne ? Le cavalier a un fil dans la bouche, l'autre extrémité de ce fil étant dans la bouche de la danseuse. Or, il s'agit d'avaler le fil le plus vite possible, afin de savoir quel est celui qui atteindra ainsi le premier les

lèvres de l'autre. Eh bien ! Fred aussi, était dans la situation du danseur qui avale le fil. À chaque rotation opérée sur lui-même la ceinture s'enroulait autour de ses reins, et il se rapprochait de plus en plus de Félicie qui le dardait avec ses grands yeux noirs, si bien qu'au dernier tour il arriva à être tout près, tout près d'elle, aspirant la bonne odeur ambrée qui s'exhalait de son beau corps de brune. Elle rentra vivement l'extrémité de l'écharpe, en lui causant avec ses doigts un chatouillement délicieux ; un frisson qui lui courut tout le long de l'épine dorsale ; et elle s'enfuit.

Bien entendu, toute la journée à Condorcet, Fred ne pensa qu'à Félicie, attendant avec fièvre le lendemain matin ; et lorsque l'opération recommença, ma foi, il n'y tint plus, et l'enroulement commencé à deux mètres se termina au demi-tour sur les lèvres de Félicie qui se pâma sans résistance, en disant seulement :

— Monsieur Fred, que dira madame la marquise !

… Ah ! comme il avait des idées fausses, ce pauvre M. Bigourdan, avec sa ceinture ! C'est précisément parce que Fred était *cinctus,* qu'il est devenu *dissolutus,* et si sa taille est restée fine, je n'en dirai pas autant de celle de Félicie qui, à ce petit jeu-là, a pris bien vite un développement assez considérable pour être aperçu des yeux perspicaces de maman.

Ceinture dénouée vaut mieux que bonne renommée ; aussi, au milieu de ces émotions diverses, Fred a une fois de plus été retoqué à son bachot.

Et voilà pourquoi, mon pauvre Toto, Fred ne pourra pas, cette année à Dieppe, en ton élégante compagnie, éblouir les momentanées de ses *suits* rayés et de ses cravates triomphantes. À quand la réforme du bachot ?

TUTUR

LA VENGEANCE

TOTO À TUTUR.

15 août.

Mon cher Tutur,

J'AI REÇU TA LETTRE où tu me racontes l'histoire de la ceinture de soie. Je plains Fred de toute mon âme, mais cela lui apprendra à se laisser aller à ses passions. Ce serait trop commode, vois-tu, si on pouvait se laisser aller à ses passions, et depuis le pion de notre première enfance, jusqu'au docteur de notre extrême vieillesse, en passant par le colonel du régiment, la belle-mère, le tuteur, le notaire, le concierge, le gardien de la paix et le professeur de morale en chambre, le monde est plein d'empêcheurs de danser en rond.

Moi, j'ai à me plaindre d'un pharmacien, M. Pilon. Rassure-toi, je ne suis pas malade, mais, en l'espèce comme on dit au Palais, M. Pilon est propriétaire à Trouville. Il possède, rue des Sablons, juste au-dessus de sa boutique, un appartement qu'il loue pour la bagatelle de cinquante francs par jour. Cet appartement se compose de deux pièces si pe-

tites que, pour passer les manches de mon smoking, je suis obligé d'ouvrir la porte et la fenêtre ; quant à l'antichambre, on n'a même pas pu y faire entrer un porte-parapluie. Enfin, pour gagner le premier étage, il faut traverser la boutique et se heurter aux malades en quête de médicaments. C'est délicieux.

Et si tu me demandes, ô naïf, pourquoi j'ai choisi cette *turne,* je te dirai que tous les hôtels sont bondés, que toutes les maisons particulières sont prises d'assaut, et qu'à l'*Hôtel de Paris*, une place pour dormir en troisième sur un billard se loue communément de huit à dix francs par nuit. Voilà où nous en sommes, et la semaine des courses n'est pas commencée. Juge un peu !

J'étais donc relativement heureux d'avoir trouvé mon premier. Il y avait bien dans ma chambre quelques vagues parfums d'éther et de phénol, mais ça n'est pas absolument malsain, et puis la brise de la mer immense était là pour tout balayer et tout purifier.

Je parle de la mer pour faire comme tout le monde, mais si tu veux ma confession franche, je t'avouerai que depuis huit jours que je suis à Trouville, je n'ai pas encore pu découvrir la mer. Entre nous, je crois que c'est un simple bruit qu'on fait courir. Il y a bien devant les planches une succession d'armoires masquant l'horizon ; dans ces armoires, à certaines heures du jour, on fait entrer des gens

payés par l'administration qui se déshabillent pour revêtir des costumes bariolés et des caleçons de couleur éclatante. Puis au bout de quelque temps ils reparaissent et se rhabillent en disant qu'ils ont pris un bain excellent et que l'eau était délicieuse ; mais entre nous je crois que ce sont des farceurs.

L'autre jour, j'ai voulu en avoir le cœur net ; je suis descendu le long de l'estacade et j'ai marché devant moi dans le sable toute une journée. Le soir, je suis revenu éreinté, mes souliers jaunes n'étaient même pas humides. J'avais bien aperçu vaguement à l'horizon quelque chose qui ressemblait à la mer, mais je ne pourrais rien affirmer.

Revenons à mon pharmacien. J'avais invité Louise Marcheff, à laquelle je voulais offrir, dans mon fastueux appartement, une écossaise hospitalité. Je comptais même, à son intention, m'habiller en Écossais. Aussi, le matin, je dis d'un air dégagé au père Pilon :

— Monsieur, j'attends quelqu'un (j'aimais mieux ne pas préciser) par le train de onze heures, ce soir.

— Très bien, vous savez qu'il y a un lit-cage dans le salon, riposta le bonhomme, en me dardant sous ses lunettes à branches d'or.

— Ah ! il y a un lit-cage ? Comme ça se trouve, non, mais comme ça se trouve, hein ! ripostai-je pour dire quelque chose.

Il m'amusait, avec son lit-cage ! Non, vois-tu, Tutur, moi dans le grand lit, tout seul, et Loulou également toute seule dans son lit-cage ! Après cela, ce digne propriétaire croyait peut-être que j'avais invité le capitaine de gendarmerie ou le préfet du Calvados ?

Enfin, à onze heures un quart, je cueille ma compagne à la gare – elle avait précisément une satanée robe en foulard rouge, mais d'un rouge à hurler – nous sautons dans un de ces petits paniers à tringles de fer dont Trouville a le monopole, et nous débarquons rue des Sablons. Bras dessus, bras dessous, nous entrons dans la boutique dont la sonnette retentit, drelin ! drelin ! et voilà mon Pilon qui lève la tête, et me foudroie d'un regard inquisiteur :

— Qui est madame ?

— Madame ?… C'est… mon invitée.

— Eh bien, monsieur, je regrette de ne pouvoir recevoir votre invitée chez moi ! Mon appartement est un domicile bourgeois qui demande à être habité en bon père de famille. Du reste, je ne saurais effaroucher ma clientèle par des toilettes aussi tapageuses.

J'essayai de parlementer, mais la critique de la robe rouge avait déjà produit son effet sur Loulou qui me hérissait, comme un crin :

— Hé, vas donc, marchand de clystères ! On t'en donnera des robes de chez Poucet pour que tu les mécanises. Hou ! Hou ! Hou ! La sale bobine !

— Sale bobine ! J'ai une sale bobine ! Mademoiselle, sortez, cria à son tour le père Pilou.

Et Louise Marcheff sortit. Je lui trouvai à l'*Hôtel du Bras-d'Or* une place sur un billard, à côté d'un capitaine de dragons très bien, si bien que Loulou ne voulut jamais le quitter le lendemain matin. Ce billard avait été le tréteau de mon déshonneur. C'est ça la vie.

Bien entendu, rentré dans mon appartement, je fis sur ma couche déserte toutes sortes de projets de vengeance, de *vingince* comme disait ce pauvre MacNab. Qui sait, j'avais comme le vague pressentiment de la désastreuse partie de billard qui se livrait là-bas sur le tapis vert. *Lasciate ogni speranza*, ô Dantes qui confiez vos Béatrix à des capitaines de dragons, forts sur le billard comme tous les capitaines de dragons.

Je racontai ma mésaventure à d'Arcole, ce roi des fumistes. Après avoir beaucoup ri, – il y a toujours dans le malheur d'un ami quelque chose qui vous fait plaisir – il me promit de soutenir le vice contre la vertu et de turlupiner M. Pilon de la belle manière.

En effet, la nuit suivante, à deux heures, la sonnette de nuit placée à la porte du pharmacien se mit à tinter. Je me précipitai à la fenêtre. C'était d'Arcole.

Dès que le pharmacien, dont les yeux étaient lourds de sommeil, eut ouvert la petite demi-porte située en bas de la devanture de fer, lorsqu'il eut passé en hâte un pantalon et allumé son gaz, j'eus l'ineffable plaisir d'entendre d'Arcole lui demander… pour deux sous de cold-cream.

— Mais, monsieur, tonna le père Pilon exaspéré, on ne réveille pas un pharmacien à deux heures pour lui acheter deux sous de cold-cream.

— Ah ! c'est ainsi ! riposta d'Arcole ; du moment que je vous dérange, je n'insiste pas ; j'irai ailleurs.

Et il sortit laissant mon Pilon ahuri, et tenant encore son pot de graisse à la main.

Le lendemain, nouvelle comédie. Cette fois d'Arcole avait amené avec lui un homard vivant qu'il traînait en laisse au bout d'une ficelle.

Il se glissa par l'ouverture entre-bâillée, et, imperturbable, dit à mon propriétaire qui le regardait, hagard ;

— Monsieur, pardonnez-moi de vous réveiller encore en pleine nuit, mais mon petit homard est bien malade. Regardez-le. C'est à peine si maintenant il peut remuer les pattes ; il est tout pâle. Et pourtant il n'est venu à pied que du Casino. Je voudrais pour lui une potion tonique.

— Très bien, répondit froidement M. Pilon.

D'Arcole, étonné, s'assit sur une chaise et le pharmacien se mit à triturer je ne sais quoi dans une

bouteille qu'il remit soigneusement ficelée et cachetée à mon ami.

— C'est quarante francs, dit-il, ça lui fera beaucoup de bien.

D'Arcole fit la grimace, mais il n'y avait qu'à s'exécuter et à payer. Il prit la bouteille d'une main, la ficelle tenant le homard de l'autre, et se mit en devoir, en se baissant, de repasser par la chatière ; mais à ce moment, il reçut de M. Pilon un formidable coup de pied dans le derrière qui l'envoya rouler à dix pas, lui, son homard, et sa bouteille de quarante francs, tandis que la chatière en fer retombait bruyamment, mettant l'agresseur à l'abri de toute représaille.

D'Arcole en a assez, et se refuse à tenter autre chose.

Quel dommage que Ravachol soit mort. Je lui aurais offert le lit-cage. Et toi ? ne viendras-tu pas à la rescousse pendant la grande semaine ? Ah ! Tutur, n'auras-tu pas à cœur de venger ton vieux Toto.

LES MANŒUVRES DU HAVRE

LETTRE DE TOTO À TUTUR.

Août.

Tutur, mon bon Tutur, veux-tu connaître un homme absolument malheureux ? Tu as bien quelque part une photographie de moi ? Eh bien, regarde-la, contemple ton pauvre Toto, et tu pourras dire que tu as devant toi le portrait de la désolation, le *fac-similé* au collodion d'un petit Jérémie.

Tu connais Andrée, la belle Andrée ? Je n'ai pas de secret pour toi. Tu m'as dit, quand je t'ai chuchoté dans l'oreille ce dernier succès : « Ah ! mon vieux, pour celle-là, bravo ! Je te félicite. Mazette ! C'est le plus beau fleuron de ta couronne ! »

J'ai accepté ton compliment en soupirant avec une fatuité un peu bébête. Dame ! ces choses-là – ah ! ah ! – ça fait toujours plaisir, comme chantait Simon-Girard à Hugonnet ; mais, au fin fond de moi, je n'étais pas si satisfait que je voulais le paraître. Évidemment, Andrée est bien, elle est même très bien avec son profil de camée, son nez droit, ses cheveux noir-bleu, et surtout son air si adorablement hautain et dédaigneux. Dans le regard, quelque chose

d'inassouvi, et aux lèvres le pli douloureux d'une princesse de féerie qui, condamnée par suite de quelque maléfice à vivre parmi les mortels, aurait l'air de s'ennuyer prodigieusement en ce bas monde.

Seulement, que veux-tu ? Andrée était aussi froide qu'elle était belle. Elle ne vibrait pas. Le manque de conviction ne venait pas de moi, car, auprès d'elle, je me sentais d'une éloquence très persuasive… mais je ne persuadais pas. Je ressemblais à un mandarin qui taperait à tour de bras sur un gong fêlé. Aucun son ne sortait. Ma maîtresse murmurait avec amertume :

— Mon pauvre Toto, vous avez dans les bras une Galathée qui n'a pas encore trouvé son Pygmalion.

Un beau matin, après une nuit plus désespérante que jamais – mon Dieu que j'avais donc mal aux cheveux ! – Andrée me dit tout à coup :

— Voyez-vous, ce qui me tue, c'est la banalité du cadre, c'est cet horizon trop restreint, avec des maisons à six étages ; c'est ce panorama toujours le même. Il me semble que, si j'avais devant moi l'immensité, la vue des vagues, le vent du large, j'éprouverais des sensations tout autres que dans votre petit nid capitonné de la rue du Cirque.

— Eh bien, m'écriai-je, réfugions-nous sur une côte quelconque. J'ai lu dernièrement que la mer était très houleuse au Havre. Voulez-vous que nous

allions au Havre ? De Frascati, nous pourrions jouir de ta tempête dans toute sa fureur.

— Essayons de la tempête, me dit Andréa.

Et nous voilà partis par le rapide du soir. Nous arrivons au Havre. Nous montons en voiture, nous descendons au grand trot le boulevard Maritime, la rue de Paris, Sur le ciel, de gros nuages noies couraient, poussés par la rafale, et c'est à peine si la lumière électrique pouvait percer les ténèbres amoncelées. Les steamers, les trois mâts, les barques de pêche sortaient ou rentraient dans un mouvement de tumulte, avec un grand bruit de sifflets, de vapeur grondante de sirène hurlant désespérément dans la nuit, tandis que la mer, déchaînée, venait se briser sur les galets avec un fracas étourdissant à chaque lame.

Une foule anxieuse, grouillante était massée sur la jetée, comme dans l'attente de quelque formidable événement, tandis que, là-haut, sur la côte de Sainte-Adresse, le phare tournant envoyait son rayon circulaire dans un tournoiement fou.

— Quelle intensité de vie, me dit Andrée, émerveillée. C'est magique !

Nous arrivons à Frascati, et je choisis une chambre ouvrant sur la mer, en ce moment si proche que l'écume venait déferler jusque sur notre balcon.

— Vous aurez d'ici une perspective superbe, nous dit le maître d'hôtel. Devant vous, la jetée, avec

les batteries hautes : la Hève et Sainte-Adresse, qui pourraient croiser leurs feux avec Villerville. Un peu au-delà, les batteries basses : l'Épi-à-Pin, la Floride, l'Eure. Vous voyez que, si nous avions la guerre avec l'Angleterre, nous serions bien défendus. Et, là-bas, là-bas, cette illumination *a giorno* dans la nuit, c'est Trouville en pleine fête.

Andrée paraissait ravie. Appuyée contre moi, elle regardait dans l'espace, en laissant baigner son front dans les embruns, tandis que la brise faisait voltiger sur ses tempes quelques mèches en révolte. Jamais ma maîtresse ne m'avait paru si belle.

— Monsieur désire-t-il souper avant de s'endormir ? demanda encore le domestique.

— Oui, oui, soupons, s'écria Andrée : ce sera très amusant. Il me semblera que je suis sur un navire bercé par les vagues.

Le souper fut délicieux. Était-ce le vin de Champagne, la nouveauté du lieu, la beauté grandiose du tableau ? Je ne sais ; mais, véritablement, la statue paraissait s'animer. Allais-je enfin trouver dans mes bras une vraie femme et faire palpiter la petite bête qu'elle devait avoir sous le sein gauche ? Je commençais à avoir un véritable espoir ! L'œil paraissait plus brillant, la lèvre plus humide, et certains baisers ardents déposés par moi sur la nuque avaient produit un tressaillement inaccoutumé. Je prolongeais ainsi le plus possible cette griserie graduelle des sens,

de manière à ne rien livrer au hasard, et le jour commençait à filtrer à travers les rideaux bien tirés lorsque je décidai Andrée à se lever de table. Elle me suivit, un peu étourdie, dans la chambre. Ici, Tutur, il me faudrait la musique d'Ambroise Thomas, le *Songe d'une nuit d'été*, ou celle de Massenet, dans Esclarmonde, lorsque le buisson de roses surgit pour laisser aux amours toute leur mystérieuse poésie. Si tu savais avec quelle délicatesse, avec quelles précautions infinies je gravissais les marches du temple d'Éros ! Au cœur je ressentais les palpitations que devait avoir Christophe Colomb avant de découvrir le Nouveau Monde, et, déjà, pressentant l'apparition de ce Chanaan dans des radiations d'apothéose, je m'apprêtais à crier : « Terre ! Terre ! » lorsque, tout à coup, une effroyable détonation retentit, ébranlant l'hôtel jusqu'à sa base. Il y eut des cris d'effarement, un grand bruit de vitres brisées…

— Une bombe, c'est une bombe ! me dit Andrée, en se mettant, toute pâle, sur son séant.

J'avoue que j'étais un peu démonté. Je prêtais l'oreille, ne comprenant rien à ce qui se passait, lorsqu'une nouvelle détonation, plus formidable que la première, éclata presque sous le balcon. Pour le coup, je sautai à bas du lit, j'ouvris la fenêtre toute grande, et dans l'aube naissante, j'aperçus, embossés dans la grande rade, deux croiseurs et deux gros cuirassés, et sur cette flotte tonnaient toutes les pièces

de la Floride, de la jetée du Nord, de l'Épi et de Sainte-Adresse. Les officiers d'artillerie, l'œil braqué à la lunette, donnaient la distance, tandis que des petits lignards armés de leviers faisaient tourner la pièce sur son rail.

— Bouche à droite ! Bouche à gauche ! Halte !

Puis le canonnier tirait. Bâoum ! Et, de nouveau, l'on avait la sensation d'un tremblement de terre. Dans le sémaphore de la chambre de commerce, des officiers s'agitaient, faisant des signaux.

Glacé par le froid du matin, je revins me glisser auprès d'Andrée, en lui disant :

— Ce n'est rien, ma chérie, rassure-toi : de simples manœuvres de côte.

— Mais il est trois heures du matin !

— Ah dame !… il est évident que c'est un peu tôt. Ces artilleurs manquent de tact…

Là-dessus, je voulus reprendre la conversation où je l'avais laissée ; mais… va te faire fiche ! Ma maîtresse, encore toute tremblante, n'était plus du tout à la réplique, et le moyen, d'ailleurs, de causer d'amour lorsque le duo de *Roméo et de Juliette* est ponctué toutes les deux minutes par un coup de canon ? On a beau ne pas être nerveux : je t'assure que c'est démoralisant en diable. À la huitième salve, Andrée, exaspérée, me déclara qu'elle se levait, qu'elle s'habillait et qu'elle s'enfuyait d'un hôtel où l'on réveillait les gens par un combat naval.

J'eus beau implorer, supplier… Tu sais, Tutur, quand une femme a une idée en tête… Moins d'une demi-heure après, nous descendîmes précipitamment, et, en bas, nous nous heurtions à un véritable exode de voyageurs affolés, qui, les yeux gros de sommeil, suivaient notre exemple et s'enfuyaient de l'hôtel maudit.

Voyons, franchement, crois-tu que les contribuables français payent une chambre vingt-cinq francs par nuit pour être réveillés, en pleine paix, par des batteries d'artillerie à trois heures du matin ? Je vais adresser une réclamation ; mais à qui ? Au ministre de la marine ou au ministre de la guerre ? Je ne sais pas ; mais ce que je sais, c'est que j'ai encore perdu l'occasion de faire mon Pygmalion en chambre, d'autant plus que Galathée a repris plus quo jamais sa froideur marmoréenne. Tout cela est bien fatigant. Comme disait Hyacinthe, en parlant des orages dans les Diables roses :

J'ai vu ceux de la femme et j'ai vu ceux des flots,
Et j'ai plaint les amants plus que les matelots.

Ton pauvre

TOTO.

LE CHALET

TOTO À TUTUR

X…-sur-Mer, août.

Je pense, Tutur, que tu dois connaître les Normands. Tu as été, comme tout le monde, à Trouville pendant la semaine des courses, tu as peut-être poussé jusqu'à Dieppe, tu as lu l'amusant livre de Gyp : *Nos bons Normands*, et tu te crois documenté ! Ah ! pauvre de toi ! Pour connaître bien les Normands, il faut aller en plein pays de Caux, à X…-sur-Mer.

C'est gentil ; mais il y a un casino où l'on joue aux petits chevaux ; il y a Floubert, l'aimable notaire honoraire ; il y a Lagabrand, qui révolutionne la plage par ses tenues bicyclisto-écossaises ; il y a le docteur Blaireau, radical à tout crin, et Donval, le directeur du Nouveau-Cirque, qui habite un petit cartel moyenâgeux avec créneaux et mâchicoulis. J'allais oublier un capitaine de port, très gros, et un lieutenant de gendarmerie très mince. Tout cela n'est pas banal.

Bref, je m'étais entiché de cette petite localité, à laquelle je ne reproche qu'une chose, c'est de ne pas

avoir assez de maisons donnant sur la plage. Chose bizarre : j'ai remarqué que les indigènes d'un port s'arrangent toujours pour construire leur maison le plus loin possible de la mer. Nandette m'avait dit :

— Ça m'est égal d'habiter avec toi un petit trou, pourvu que de mes fenêtres, le matin, en me levant, j'aie la vue de la mer immense.

Or déjà, à Boulogne, l'année dernière, j'avais été pincé. J'avais loué, en toute confiance dans la grande rue, une maison « avec vue sur la mer ». Or, comme au bout de plusieurs jours d'habitation, après avoir ouvert toutes les fenêtres, je n'étais pas parvenu à distinguer le moindre petit flot verdâtre, un moment je craignis d'avoir commis une erreur et d'être simplement à Boulogne… sur-Seine, mais mon propriétaire m'expliqua qu'en montant sur le couvercle de certain petit réduit, on pouvait apercevoir la mer par la lucarne des water-closet. Et il avait ajouté, goguenard, que les jours de tempête, c'était très intéressant.

— Alors, s'était écriée rageuse Nandette – elle a un sale caractère, tu sais, Nandette – alors, les jours de tempête, je passerai ma journée enfermée dans les cabinets ! Ce sera gai pour moi.

Bref, nous avons préféré perdre la location. Aussi, cette année, instruits par l'expérience, je m'étais bien promis de ne pas me laisser pincer à nouveau et de prendre mes informations au préalable. Après

avoir erré dans un dédale de petites ruelles passablement boueuses avec des baquets d'eau grasse et des relents de saumure tout à fait « couleur locale », je finis par apercevoir sur la place, en face de l'hôtel Verdier, un petit chalet assez gentil. Un écriteau se balançait au balcon, et il y avait écrit :

CHALET À LOUER
avec
vue sur la Mère

Si j'avais été un puriste, comme M. Perrichon j'aurais pu faire observer que la Manche n'ayant pas d'enfants, le propriétaire du chalet, en écrivant mer avec un e, faisait preuve d'un dévergondage grammatical que rien ne justifiait. Mais je ne suis ni pur, ni puriste – demande à Nandette — et cet e supplémentaire ne me troubla pas outre mesure. J'entrai donc, et trouvai une jeune fille criblée de taches de rousseur et à laquelle la pratique de la vertu devait certainement être facile.

Elle me fit visiter le chalet de la cave au grenier. C'était propre et gai, avec des planchers en bois blanc, des rideaux en cretonne à gros bouquets et une superbe cuisine dans laquelle trônait une grosse femme à l'air réjoui, coiffée jusqu'aux yeux d'un énorme bonnet de coton. Je regardai avec étonnement, croyant qu'il n'y avait plus de bonnes femmes

comme ça que dans les *Cloches de Corneville*, mais la jeune fille me dit :

— C'est m'man.

— Ah ! c'est madame votre maman ?

— Oui, m'sieu, une cuisinière de première ; un vrai cordon bleu, à preuve qu'elle a servi à Passy chez le duc de Precy-Bussac.

— Oh ! oh ! pensai-je, voilà qui fera joliment l'affaire de Nandette qui est si gourmande.

Et la jeune fille continuait :

— Elle a surtout une certaine sole normande… et puis les tripes, et puis le canard au sang, et puis tout, quoi !

La vieille opina :

— Et puis tout.

— Et, demandai-je, qu'est-ce que vous me prendriez pour me faire la cuisine pendant la saison.

— Je vous louerai le chalet huit cents francs et vous donnerez cent francs à m'man pour sa cuisine. Ça va-t-il ?

— Ça va.

— Alors, nous allons signer un petit papier.

Et elle plaça sur la table un engagement de location tout imprimé. Mais, soudain, je me rappelai de la recommandation de Nandette, et je dis :

— Hé ! n'allons pas si vite. A-t-on chez vous la vue de la mer ?

— Vous n'avez donc pas lu l'écriteau du balcon ?

— Si, si, j'ai lu, mais je voudrais savoir si on la voit bien.

— Vous n'aurez qu'à regarder. Vous croirez l'avoir devant vous, et vous pourrez en jouir à votre contentement.

— Tout près ?

— Vous l'aurez sous la main, que je vous dis, sans vous déranger. De nulle part, à X...- sur-Mer, vous ne pouvez la voir aussi ben que cheux nous.

Maintenant, me dit la fille, vous avez vu que, suivant l'usage des locations meublées vous devez un mois d'avance.

— C'est juste, répondis-je.

Et j'alignai quarante louis qui disparurent prestement dans un bas de laine à mesure que je les sortais.

— Ça va bien, mais vous devez également le mois de gages pour la cuisinière. Ça se règle aussi d'avance. C'est l'usage du pays.

— Soit. Les bons comptes font les bons amis.

Je sortis un billet de cent francs qui prit le chemin des quarante louis.

— Ça y est. – Topez là. – Nous v'là d'accord.

— Eh bien, puisque nous sommes d'accord, ajoutai-je, un peu énervé par tous ces préliminaires et par cette rapacité rurale, vous allez me montrer la mer.

— Comment ! Voua ne l'avez pas encore vue ; vous n'avez donc pas regardé !

— Où ça ?

— Mais, là, devant vous.

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? Je ne vois rien du tout.

— Je ne suis pourtant pas dans un sac, me dit la veuve Godebout en étalant devant moi ses formes débordantes de graisse.

Et comme j'écarquillais les yeux, la fille rousse continua :

— On vous a pas trompé. L'écriteau annonçait que vous auriez la vue de la mère. Eh bien, vous verrez m'man tant que vous voudrez, puisqu'elle va être votre cuisinière.

Et les deux horribles femelles éclatèrent de rire. J'ai réclamé auprès du maire – encore un autre maire, – mais celui-ci m'a répondu que les Godebout étaient de très braves gens et que je ne ferais croire à personne que je ne savais pas l'orthographe (!!). J'étais roulé, Tutur, et bien roulé.

Nandette arrive ce soir dans le chalet. Qu'est-ce qu'elle va dire ? Crois-tu qu'elle se contentera de la vue de la mère… Godebout. Je compte sur la sole, et puis sur les tripes, et puis sur le canard au sang… et puis sur tout le reste. Mais, c'est égal, je ne suis pas tranquille, et je crois bien que ça va encore être comme à Boulogne.

Ton vieux,

TOTO.

CHAÎNE DES DAMES

TOTO À TUTUR.

Saint-Valery-en-Caux, août.

Mon bon Tutur,

Moi aussi, le mois d'août aidant, j'ai été pris du désir de voir la mer immense, et je suis parti pour Saint-Valery-en-Caux, un gentil petit coin où l'on trouve encore, aussitôt qu'on s'éloigne un peu des falaises, la vraie Normandie classique, avec ses cours plantées de pommiers et bordées de grands chênes, et ses fermes couvertes de chaume.

Je ne te dirai pas que la grande vie bat son plein sur cette plage. Les hôteliers affirment que l'on m'attendait pour se mettre en branle. Moi, je ne veux bien ; mais pour le moment, c'est un peu morne, en dépit d'affiches gigantesques annonçant l'arrivée du grand Romain – caractères immenses – qui doit venir jouer *Monsieur Alphonse* en compagnie de madame Tessandier – caractères moyens – et M. Rameau – caractères minuscules.

Si je n'avais pas eu la chance de rencontrer Noirmont et Giverny, venus pour se reposer, je crois

que je m'ennuierais plutôt, et les soirées paraîtraient longuettes. Dernièrement, nous avons voulu « allumer » le jeu des petits chevaux, mais nous n'étions que trois, et il y a sept coureurs. La partie manquait d'intérêt.

Donc, l'autre soir, nous étions, mes amis et moi, en train de dîner dans la grande salle de l'hôtel du Grand-Cerf, très intéressés par la présence d'une Américaine, mistress Arabella Perkins, dont l'arrivée nous avait été signalée par le notaire en retraite Floubert. Il sait tout, ce Floubert ! Tout en épluchant nos crevettes – ici, ils appellent cela des « salicoques… » En voulez-vous, des salicoques ? – je lorgnais la belle blonde, qui s'était installée à une petite table près de la fenêtre. Distraite par le mouvement du port, elle ne paraissait pas s'apercevoir de l'attention flatteuse dont elle était l'objet, si bien que je pouvais détailler en toute liberté son costume de bengaline maïs, qui dessinait sa taille souple, et les audaces de son chapeau paillasson, avec touffe de bleuets et de rubans déployés en ailes, sous lequel apparaissait un visage décidé, au menton plein, au nez autoritaire, le tout éclairé par des yeux « outremer » dont la nuance est, hélas ! inconnue en France.

Mon Dieu, que cette Américaine me plaisait ! En vain, le patron de l'hôtel, qui servait lui-même, m'offrait les plats de son menu avec des phrases en-

gageantes et des gestes arrondis. Moi, je ne mangeais plus… que des yeux.

Tout à coup, sur le pont qui traverse la retenue, nous voyons passer au pas de course un tambour de pompiers, qui, arrivé sur la place, se met à battre la générale à tour de bras. On se lève, on s'informe, et sur la place un cri retentit :

— Le feu est chez le cochonnier !

— Quel cochonnier ?

— Vauthier, parbleu ! le cochonnier de la rue du Port.

Pour ton édification, Tutur, ô Parisien ignare, le cochonnier, c'est le charcutier.

Et voilà que des divers coins de la ville arrivent, en boutonnant leur tunique et en se coiffant en hâte de leur casque à la Minerve, tous les braves pompiers. Heureusement, on n'avait pas encore remisé les uniformes depuis la fête nationale, ce qui facilita l'habillage. De toutes les rues dévalent au grand trot les pompes, tirées à bras par des bandes de gamins, tandis que le sacristain, monté au clocher de l'église, sonne un tocsin dont les vibrations lugubres se mêlent à la générale du tambour.

— Il faut nous rendre utiles ! s'écrie Noirmont dans un bel élan.

Giverny a un mot d'un égoïsme féroce :

— Allons-y ! Cela va nous fera passer une soirée.

Quant à mistress Perkins, très calme, elle plie sa serviette, jette sur ses épaules un petit collet en home-spun beige et se dirige vers le théâtre de l'incendie. Nous suivons la foule qui se presse vers la rue du Port, au milieu des « oh ! » et des « ah ! » d'épouvante. À vrai dire, cela flambe déjà ferme chez le cochonnier Vauthier. Tout le toit est léché par les flammes qui jaillissent, au milieu de tourbillons de fumée, à travers les fenêtres des mansardes. On déroule les dévidoirs, on met les pompes en batterie, des pompes à bras, comme au bon vieux temps. Mais il n'y a pas d'eau. Heureusement, le lieutenant de pompiers, un vieux sec à figure de casse-noisette, qui en a vu bien d'autres, fait vider devant nous de grands sacs dans lesquels sont empilés des seaux de toile aplatis comme des galettes. Et nous voilà, pris d'un noble zèle, nous munissant de ces seaux vides et courant vers les pompes. On nous signale un pécheur de harengs qui a de grandes cuves dans sa cour. Et nous puisons avec nos seaux dans cette eau grasse, véritable saumure, tachant nos habits et courant des baquets aux pompes et des pompes aux baquets, dans le tohu-bohu de la foule au milieu des gendarmes et des douaniers, ahuris, qui invectivent à droite et à gauche, n'organisent rien et augmentent encore un désordre indescriptible. On se cogne au hasard des rencontres, les seaux arrivent lentement et à moitié vides dans les réservoirs, et la maison

flambe de plus en plus. Aux deux premiers étages, on aperçoit de pauvres gens, en bonnet et tricot de laine, qui envoient, à la volée, leur mobilier par la fenêtre : des chaises, des tables vermoulues, des ustensiles de ménage, qui viennent se briser sur les galets pointus dont la rue est pavée. C'est lamentable, et il est bien évident que rien ne subsistera de l'immeuble du cochonnier.

Mais, tout à coup, une voix féminine retentit, claire, sonore, au milieu du désarroi général :

— Tout à fait *inpratique,* votre effort individuel. Il le faut collectif. Formez donc une chaîne. Monsieur, voulez-vous m'aider ?

C'est mistress Arabella qui a parlé. Et la voilà qui prend par la main tout ce petit monde de pêcheurs, de marins, de garçons d'hôtel, de curieux, qui se laissait faire avec de grands yeux ébahis, et qui les place côte à côte, les forts, les vigoureux à la chaîne ascendante, pour les seaux pleins ; les chétifs, les femmes, les enfants à la chaîne descendante, pour les seaux vides. J'aide de mon mieux l'Américaine ; j'installe Noirmont et Giverny à deux pompes où leurs biceps doivent faire merveille ; un va-et-vient s'établit, rapide, et, bientôt, des jets d'eau envoyés à la lance commencent enfin à inonder le toit enflammé.

Ce service organisé, je me replace du côté des seaux pleins, et, à ma grande joie, je vois mistress Perkins qui vient me rejoindre.

— Vous ne vous mettez pas à la chaîne descendante, madame ? Vous allez vous fatiguer.

— Oh ! je suis robuste ! me répond-elle avec un joli accent.

Elle a retroussé sa jupe de côté avec une épingle, déposé son collet beige et son chapeau à fleurs je ne sais où, et, bien campée, en taille, la poitrine pointant en parade sous la chemisette de bengaline, elle prend les seaux qui arrivent à droite et me les passe sans effort à gauche. À chaque passage, nos mains se rencontrent, je sens le frôlement de ses doigts fuselés et nerveux, et le contact de cette peau humide et tiède me cause une impression exquise.

Ah ! Tutur, la bonne soirée !… Le sentiment du devoir accompli en commun, du service rendu a établi entre nous deux une espèce de confraternité cordiale, comme si nous étions depuis longtemps de vieux amis. Je la regarde tandis que, le teint animé par l'exercice, l'œil brillant, très à son aise, elle porte chaque charge d'eau dans un balancement gracieux et rythmé. Je m'oublie à la contempler, je songe à Rebecca se rendant à la fontaine… et, distrait, je ne prends pas le seau qu'elle me tend :

— Eh bien, me crie-t-elle en riant, où êtes-vous ?… Quand vous voudrez.

Je m'excuse, très troublé, et la chaîne continue, et les frôlements de doigts succèdent aux frôlements. Parfois, je profite de ces rencontres pour risquer une petite pression imperceptible, pression que la chère créature, toute à sa tâche de sauvetage, ne parait pas sentir. Maintenant la maison ne flambe plus : il n'y a que des nuages de fumée, qui vont en diminuant et s'envolent vers le large, en dessinant des spirales noirâtres sur le ciel étoilé.

— Halte ! s'écrie tout à coup la voix du lieutenant.

— Bravo ! s'écrie mistress Perkins triomphante. Nous avons remporté la victoire : le feu est éteint.

Et, tandis qu'elle rabattait sa robe beige et rajustait ses boucles blondes sur son front mouillé de sueur, j'ai tout à coup senti, en la voyant si désirable et si jolie, que le feu n'était pas éteint du tout et qu'au contraire, l'incendie, un incendie terrible venait de s'allumer.

Vois-tu, Tutur, le boston n'est rien auprès de la chaîne des dames.

À toi

TOTO

EN VOYAGE

TOTO À TUTUR.

Biarritz, 20 août.

Mon bon Tutur,

Je sais bien qu'à ton avis de moraliste et profond philosophe – où diable la philosophie va-t-elle se nicher ? – j'ai commis une lourde faute en emmenant Lucienne en voyage.

— Vois-tu, Toto, m'as-tu dit avec ce sérieux que te donnent les onze mois que tu as de plus que moi – oui, mon pauvre vieux, onze mois – Lucienne est une femme charmante de minuit à deux heures du matin, et je suis sûr que, pendant ce laps de temps, elle a tout l'esprit nécessaire à une conversation horizontale ; mais ce n'est pas une ressource verticale, et quand tu l'auras promenée huit jours sur une plage à la mode, tu crieras avec conviction ; « Ah ! comme Tutur avait raison ! Comme il avait raison, ce bon Tutur ! »

Mais il sera trop tard.

Et comme je protestai, t'assurant que ma Lucienne avait tout ce qu'il faut pour rendre un voya-

geur très heureux, bonne santé, affable, gaîté… et le reste, tu me fis un tableau très sombre des occasions perdues ; tu me dépeignis les belles hétaïres rencontrées au hasard des hôtels, les nobles étrangères russes ou marquises espagnoles, heureuses de trouver sur leur route fleurie un caprice sans veille, ni lendemain. Bref, selon toi, dans

Tout ce monde enchanté de la saison des bains

comme a dit Musset, le voyageur n'avait qu'à choisir, à condition bien entendu qu'il ne se fût pas muni d'une compagne au départ.

Eh bien, Tutur, n'en déplaise à ta vieille expérience, tout ça c'est des phrases, ou c'est des histoires comme on en raconte l'été dans les journaux folâtres pour exciter les Parisiens à lâcher le Jardin de Paris et les Ambassadeurs, mais ça n'arrive jamais. Le voyageur qui s'embarque ainsi, les mains dans les poches, et libre de toute entrave, ne rencontre les trois quarts du temps que le menu fretin, la pêche à quinze sous offerte à toutes les bourses. Évidemment, les trains de chemins de fer ne refusent jamais les voyageurs, surtout les trains de plaisir, mais il n'y a aucun mérite à y grimper. Que dirais-tu d'un étranger qui croirait connaître les Parisiennes après quelques succès à l'Olympia ou aux Folies-Bergère ? C'est pourtant ce qui leur arrive journellement, ou plutôt nocturnement. – Est-ce qu'on dit nocturne-

ment ? – Non, mais ça m'est égal. – Ces pauvres retournent chez eux persuadés qu'ils ont bu à la grande coupe des plaisirs, et ils ignorent absolument qu'il existe des grandes demi-mondaines sachant mêler l'esprit de madame de Sévigné aux raffinements voluptueux d'une Ninon de Lenclos ; qu'il y a, de par le monde, des petites bourgeoises délicieuses avec du vague à l'âme, ou simplement des notes de couturière en souffrance, et qu'on rencontre, dans certains vieux hôtels du faubourg Saint-Germain, des descendantes de preux qui trouvent insuffisant le service fait par leur noble mari.

Mais tout ce bon nanan, ce n'est pas fait pour leur vilain bec. Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont ni les tenants, ni les aboutissants, ni surtout le temps nécessaire au siège de ces places mal fortifiées, sans doute, mais exigeant cependant un semblant de siège.

Eh bien, je les ai vus cent fois à l'œuvre, pendant la saison dernière, ces commis-voyageurs en amour, ces Jason naïfs persuadés qu'ils allaient trouver sur la plage ou sur la montagne la Toison d'or rêvée. Seuls, toujours lamentablement seuls, ou accompagnés d'un ami également abandonné de Dieu et des femmes, ils erraient à travers les casinos, les restaurants, les salons de jeu, chassant un gibier introuvable, suivant des pistes impossibles, navrés de voir que toutes celles qu'ils désiraient étaient en main, et que toutes celles qui étaient libres n'étaient pas dési-

rables. Après une huitaine de cet exercice, déplorable pour le cervelet, un beau soir, lorsque la Bête parlait trop fort, on les voyait emmener, piteusement, une malheureuse créature ; et nous, pendant ce temps-là, nous rentrions à notre hôtel, dans le bon appartement confortable, avec notre maîtresse à nous, élégante, sentant bon, avec ses jolis dessous fanfreluchés, et ses peignoirs en étoffes diaphanes tissées par la main des fées. Elle connaissait nos petites habitudes, nos manies, nos faiblesses, et je t'assure que ce *tiens* là valait mieux que tous les *tu l'auras* de l'imprévu et du caprice, toutes les princesses russes et les marquises espagnoles qui consentent à la rigueur à flirter, mais se gardaient bien de se donner aussi vite au monsieur qui passe et qui reste tout bonnement sur sa faim.

Donc, malgré tes prévisions, ô Tutur ! je n'ai pas du tout à me repentir d'avoir emmené Lucienne, et d'avoir voyagé avec mon pain sous le bras… et même mon dessert. Je n'irai pas jusqu'à te dire que ma compagne apprécie la belle nature, les paysages imposants, et qu'elle reste rêveuse avec des larmes dans les yeux devant la mélancolie d'un coucher de soleil. Non, Entre nous, comme elle me l'a avoué un jour que, du haut des Pyrénées – quinze cents mètres au-dessus du niveau de la mer – je voulais lui faire contempler un panorama splendide, elle n'aime que les pays *où il y a des boutiques* ; mais ça se trouve en-

core les pays à boutiques, il n'y a qu'à chercher un peu ; et quand nous avons ainsi exploré les *grandes rues* des petits endroits, eh bien, c'est toujours avec un nouveau plaisir que nous reprenons le chemin de l'hôtel. Vois-tu, mon doux ami, la meilleure façon de comprendre la belle nature et de vénérer le Créateur, c'est encore d'idolâtrer la créature, une jolie tête posée sur l'oreiller, les cheveux épars et les yeux miclos, pleins d'aveux reconnaissants, valant, à mon humble avis, tous les paysages du monde et tous les sites prônés par le Guide Conty.

Mon Dieu, je ne dis pas qu'il n'y ait pas dans la pensée des moments où la conversation est un peu languissante. Mais l'on songe à la ranimer, tu sais, comme cette rengaine où il est dit que, quand *on est trop bien d'accord*, on n'a plus rien à se dire du tout.

Je ne lui disais rien, mais je pensais comme elle.

Et Lucienne pensait comme moi ; du moins, j'avais le droit absolu de le supposer.

À Biarritz, enfin, nous avons comme suprême ressource la *Mascotte* et le *Trou-du-Diable*. Il n'y a aucune corrélation entre ces deux distractions. La « Mascotte » est une espèce de roulette où l'on perd tout ce qu'on veut. Malheureux au jeu, heureux en amour. Le « Trou-du-Diable » est un point de la côte, une espèce d'encaissement dans les rochers où la mer est toujours en furie, et où il fait vraiment bon,

en cette fin de septembre, d'aller s'asseoir, côte à côte, joue contre joue, et la main dans la main.

Dans ces moments-là, j'aime beaucoup à rappeler le passé, à évoquer le souvenir de mes premiers jours de liaison avec Lucienne. Nous recherchons dans notre tête les plus petits détails, les bêtises que nous avons pu dire ou faire ; bref, tous ces enfantillages qui précèdent le complet abandon, Hier, la nuit était venue, et la lune se levait radieuse sur l'Océan, versant sur toute la nature une poésie intense. Au loin, la musique du Casino arrivait par bouffées, nous apportant quelques mesures de la *Gitana*, cette valse qu'aimait tant le pauvre Gibert. Je me sentais ému, attendri. Je plaçais sur mon épaule la tête de Lucienne qui, « à la pâle clarté de l'astre de la nuit », me parut encore plus belle, et je lui dis avec une voix qui tremblait un peu :

— Te rappelles-tu de notre première nuit dans ton entresol de la rue Chambige ? Te rappelles-tu… ?

— Je me rappelle très bien. C'était le 14 janvier, la veille du terme.

— Eh bien, voyons, pendant ces heures folles, quel a été le moment précis où tu as été la plus heureuse ?

— Tu veux le savoir, mon chéri ?

— Oui, cherche bien et dis-moi.

Lucienne se serra contre moi avec une tendresse passionnée et me murmura :

— Ça a été le matin, quand tu es parti, en me glissant un gros billet bleu. Tu comprends j'étais si ennuyée pour le terme du lendemain. Ah ! je t'ai bien aimé à ce moment-là !

Et tu veux que je regrette d'avoir emmené avec moi une femme pareille ! Une femme à laquelle je vais devoir une des plus douces joies de mon existence, rien que dans le fait, bien simple, de la lâcher en rentrant à Paris. Ah ! Tutur, Tutur, songe comme il va être heureux dans quelques jours, ton vieux

TOTO.

VENU POUR SE REPOSER

TUTUR À TOTO.

Château de Cœur-Volant, par Grégy
(Maine-et-Loire).
2 septembre.

Mon bon Toto,

Après le mois d'août, voué aux joies passablement éreintantes de Trouville, de Dieppe et d'Aix-les-Bains, j'avais été pris d'un vertueux besoin de me reposer. La crainte du mal aux cheveux est le commencement de la sagesse, et je m'étais dit que le mois de septembre serait inexorablement consacré à la vie de château, dans un milieu patriarcal, avec la bonne chasse vivifiante, le lever matinal, le coucher à onze heures et la grande messe paroissiale, avec chantres, orgue et serpent, écoutée pieusement, le dimanche, dans l'église du village.

Il y a eu de cela… mais il y a eu autre chose aussi qui n'était pas dans mon programme.

Ah ! Toto, que les projets sont vains ! que le cœur est faible ! et que les reins sont délicats ! Je pourrais

philosopher ainsi d'une manière profonde ; mais n'anticipons pas.

Donc, j'arrive à Cœur-Volant, chez les Gueuldebuys — tu sais qu'il y avait un Gueuldebuys au combat des Trente – et je tombe au milieu de six ménages, avec des maris qui, fatigués par la chasse, dorment toujours et des femmes qui ne chassent pas et qui, par conséquent, étaient éveillées, déplorablement éveillées. La venue d'un célibataire alerte et dispos – on a bien tort de se fier aux apparences – fut accueillie avec ivresse comme une diversion salutaire, et, toute modestie à part, je fus reçu en libérateur.

Voilà ce cher monsieur Tutur, cet excellent monsieur Tutur ! On va donc pouvoir s'amuser !

La blonde châtelaine, comtesse de Gueuldebuys, me montra une bienveillance toute particulière et me dévoila toutes les tristesses de son âme, avec serrements de main, confidences sur l'abandon, longs regards noyés ; bref, une pantomime fort inquiétante. Gueuldebuys est un vieil ami, un camarade de collège, cancre s'il en fut, mais bon garçon. Je ne pose pas pour le moraliste : tu me connais, Toto ; mais, vois-tu, être l'hôte de quelqu'un, manger ses dîners, boire son vin, tuer ses lièvres et, par-dessus le marché, lui prendre sa femme, il me semble qu'il y a là quelque chose qui n'est pas tout à fait correct.

L'acte peut se discuter, évidemment : nous vivons à une époque si relâchée, et je sais bien qu'il y a des pays primitifs où le mari vous offre non seulement la soupe, le gîte, mais encore son épouse. Au Moyen Âge, la malheureuse faisait encore pis ; elle était obligée de laver les pieds du voyageur. Mais tout cela, c'était à une époque de barbarie. Aujourd'hui, tout bien pesé, tout bien réfléchi – ne ris pas, Toto – je pense qu'il est plus délicat de respecter le texte de l'Écriture qui dit, en parlant des lois de l'invité vis-à-vis de son hôte qu'on ne doit prendre « ni son veau, ni sa femme, ni rien qui soit à lui ». On a mis le veau avant la femme parce qu'en Orient le veau a beaucoup plus de valeur.

Je m'étais donc cuirassé d'une triple cuirasse contre les coquetteries agressives de la comtesse. En vain, elle s'appuyait tendrement sur mon bras pour aller à la salle à manger, en vain elle piquait des roses à la boutonnière de mon smoking, en se frôlant contre moi et en me grisant de son haleine à la fraise (c'est vrai qu'elle sentait rudement bon !) : je ne voyais rien, je ne devinais rien, je ne voulais rien savoir.

Pour être tout à fait franc, je dois avouer que j'avais d'autant moins de mérite à conserver cette attitude de sage qu'au bout de quelques jours de chasse j'étais devenu tout aussi dormeur que les maris et, après m'être battu les flancs après dîner pour

faire des frais et maintenir mes yeux écarquillés tant bien que mal, je voyais arriver avec une vive satisfaction le moment béni où l'on distribuait les bougeoirs pour aller se coucher.

Évidemment, l'amour est une belle chose, – les poètes l'affirment, et mademoiselle Otero le confirme, – mais, quand on s'est levé à cinq heures du matin, lorsqu'on a fait, chaussé de gros souliers, une trentaine de kilomètres, avec un fusil sur l'épaule, dans les terres labourées, les chaumes, et surtout les sacrés trèfles, qui s'enlacent dans vos jambes et vous obligent à stepper comme si l'on était atteint d'ataxie locomotrice, eh bien, le soir venu, il n'y a pas d'excitation qui tienne ; on n'a plus qu'une idée : dormir, rêver peut-être… Hamlet devait être un chasseur.

Aussi, Toto, juge de mon effroi lorsqu'après une partie de bridge pendant laquelle le genou de ma voisine avait rencontré le mien sous la table de jeu un peu plus qu'il n'eût été nécessaire – Gueuldebuys avait gagné tout ce qu'il avait voulu, le pauvre cher – j'entendis la comtesse me dire tout bas, au moment où l'on nous donnait les flambeaux ;

— Je viendrai chez vous dans une heure.

Saperlipopette de saperlipopette ! Je tombais de sommeil ! Et puis ce vieux camarade de collège qui m'hébergeait, m'offrait son vin, me faisait tuer ses perdreaux… Je t'ai déjà expliqué mon état d'âme…

Bref, je pris une résolution héroïque et, rentré dans ma chambre je donnai un tour de clef à ma porte. Et allez donc ! Cela fait, je me déshabillai avec la satisfaction du devoir accompli, et je gagnai ma couche solitaire, un lit Empire superbe, avec des têtes de sphinx et des incrustations de cuivre, un lit dans lequel quelque héros de l'épopée napoléonienne avait peut-être, entre deux batailles, sacrifié momentanément Bellone à Vénus, un lit fait pour les caresses brutales, mais aussi pour les repos réparateurs. Et, malgré cela, je ne dormais pas. Je me rappelais les vers de la Grande-Duchesse :

Oui, ce soir, dès qu'il se fera tard,
Écoute, dans la folle ivresse,
Si tu n'entends pas, par hasard,
Le pas léger de ta maîtresse…

Comme Baron était drôle quand il disait, en dansant : « Ce pas, ce pas, tu ne l'entendras pas ! » Le refrain sautillant me revenait à l'esprit tandis que, l'oreille au guet, j'écoutais dans la nuit si aucun pas féminin ne retentissait sur le tapis du couloir. Fâcheuse insomnie ! Je commençais cependant à m'assoupir lorsque je tressautai sur ma chaste couche entre mes deux sphinx. Deux petits coups discrets venaient de retentir à ma porte ; puis j'entendis que l'on essayait d'ouvrir et que la serrure résistait. C'est absurde, mais je t'assure que j'avais un véritable battement de cœur, partagé que j'étais

entre des sentiments très divers. Comme l'a dit le brave maréchal Canrobert lors du procès Bazaine : « Le difficile n'est pas toujours de faire son devoir, mais de le connaître ». Ouvrir ou ne pas ouvrir ?… Moi, je commençais à avoir des doutes sur la légitimité de mon abstention. Pauvre petite femme ! La laisser ainsi retourner toute seule, dans la nuit, sans un mot de regret ou de tendresse, sans un baiser, sans la moindre petite mamichade de rien du tout. Ma parole, si elle avait frappé une fois de plus, j'allais peut-être me décider à tourner la clef ; mais, heureusement, lorsqu'elle eut constaté que la porte était bien et dûment close, elle n'osa pas insister et s'éloigna.

« Ouf ! m'écriai-je, en me retournant dans la ruelle, honneur à Joseph Tutur ! »

Le lendemain, par bonheur, on allait chasser dans une ferme à quatre lieues de Cœur-Volant, et je n'aperçus pas la comtesse de toute la matinée ; mais, le soir à dîner, je vis qu'elle me regardait par en dessous avec une petite moue ironique, tandis que Gueuldebuys me battait un peu froid. Qu'avait-elle pu lui raconter ? Se doutait-il de quelque chose ? Je ne sais ; mais, à tout hasard, je préférai encore m'enfermer, comme la veille, et, comme la veille encore, j'entendis vers les minuit, frapper à ma porte. Je fis le mort ; on frappa à nouveau, sans mystère,

avec autorité ; puis j'entendis la voix mâle de Gueuldebuys qui me criait :

— Ouvrez, ouvrez, mon cher ami : j'aurais à vous parler.

J'allumai ma lumière, je sautai à bas du lit et je vins ouvrir à mon hôte. Il entra, le sourcil froncé, promena un regard soupçonneux dans toute la chambre, comme s'il croyait y trouver quelqu'un caché. Puis, un peu rasséréné, il se mit à me parler d'un projet de battue pour le lendemain. Évidemment, ce n'était pas pour cela qu'il était venu. Je me posais la question lorsque, tout à coup, en s'en allant, il me lança, comme trait du Parthe :

— À propos, mon cher, pourquoi vous enfermez-vous la nuit ?

— Mon Dieu ! une vieille habitude d'enfance, balbutiai-je.

— Eh bien, permettez-moi de vous le dire, vous avez tort. Personne ne s'enferme au château. L'existence y est honnête, simple ; la vie y est de verre, et ce mystère, nullement justifié, pourrait être mal interprété et donner lieu à de mauvais soupçons… Vous comprenez, on se figurerait que vous avez quelque raison pour vous cacher, vous enfermer la nuit, hein ? mon gaillard !… Donc, pas de verrou, c'est entendu, pas de verrou.

— Comme vous voudrez, lui dis-je, en riant malgré moi. Du moment que cela vous déplaît…

Il se retira très satisfait de ma promesse ; je laissai ma porte ouverte… et, moins d'une heure après, je fus réveillé, dans l'obscurité, par deux lèvres qui se collaient sur les miennes, tandis qu'une voix me murmurait :

— Ah ! le méchant ! le méchant ! qui ne voulait pas de moi !

Rudement bon, le lit Empire ! Mais moi, Toto, qui étais venu à Cœur-Volant pour me reposer !

Ton vieux,

TUTUR,

CHEZ LES BELGES

TUTUR À TOTO.

Ostende, le 10 septembre.

Mon cher Toto,

Il faisait si sombre sur notre belle France que j'ai eu idée de grimper vers le nord – ce nord d'où nous vient la lumière – et je suis parti pour Ostende. Pour une idée saugrenue, sais-tu, pour une fois, Toto, c'est une idée saugrenue, car je suis tombé en pleine tempête, avec des bourrasques qui enlèvent les chapeaux, retournent les parapluies en forme de cornet et retroussent les jupes des femmes à hauteur du menton. Ça n'est même pas une compensation, car il n'y a guère ici que des Allemandes et des Anglaises, qui, ainsi que le chante notre amie Duderc.

… sont plates comme des punaises
All right ! All right !

Ce qui est, par exemple, tout à fait charmant ici, c'est que la vie est de verre. Les rideaux de vitrage sont complètement inconnus. Le soir, on dirait

que chaque maison est une lanterne magique, et on peut suivre l'existence de ses voisins et de ses voisines dans leurs actes les plus intimes. Tout le long de la digue – cette digue merveilleuse dont les Ostendais sont si fiers que leur air national doit certainement être la *Digue, diguedon* – oui, Toto, il y a une suite d'hôtels et de splendides villas particulières, toutes munies au rez-de-chaussée de *bow windows* et de *loggias* formant de véritables petits salons ornés de lustres, de plantes, de tableaux, de bibelots rares, et rien n'est curieux comme de voir, malgré la tempête, les belles dames en peignoir fanfreluché prendre leur thé et recevoir leurs amis *coram populo*.

Si l'on n'était pas prévenu, on serait tenté de croire que toutes ces exhibitions sont des enseignes chargées de faire « psst ! psst ! » au pauvre voyageur. Cette interprétation serait d'autant plus excusable que les numéros des maisons sont gigantesques et que le petit commerce a élevé la galanterie de l'arrière-boutique à hauteur d'une institution. Vous regardez des cigares dans une vitrine, des bijoux, de la parfumerie, des fleurs, même des livres, et, tout à coup vous apercevez, au-dessus des objets étalés dans la devanture, une tête blonde très frisée et maquillée, qui cligne de l'œil d'un air engageant.

Étant entré innocemment acheter un excellent havane, *veni-vidi-vici*, pour la modeste somme de quarante centimes, la marchande m'a dit, avec cet

accent spécial et chantant popularisé à Paris par notre excellente amie Van Eschen :

— Alors, monsieur, comme ça, c'est tout ce que tu achètes ?

— Mais oui.

— Tu ne veux pas profiter avec ?… Ah ! si tu crois que c'est avec ton cigare que tu fais marcher le commerce, pour une fois !

Je me suis contenté de mon *veni-vidi-vici*, trouvant que la phrase de César était vraiment trop facile à suivre… même en voyage.

Il y a aussi un autre cigare qui porte écrit sur une bague : *Pour la noblesse.* Eh bien, Toto, sais-tu ce qu'il coûte, ce cigare réservé à la noblesse ? Il coûte trois sous ! Et on blague les gens du Midi !

Ici, l'on est très matinal. Dès dix heures, il est de mode de se rendre aux bains de mer, à droite du kursaal. La plage est splendide. C'est là qu'on cause, qu'on flirte, qu'on lorgne, et, pendant que les enfants font des travaux dans le sable, on affirme que les gens du monde, amoureux et amoureuses, se donnent force rendez-vous dans les cabines. Simples potins, sans doute. J'ai visité pour me rendre compte.

Cela manque absolument de confortable. Un banc de bois ; c'est très dur, mais, paraît-il, ça n'en est que meilleur. Ces boudoirs primitifs doivent être également *pour la noblesse.*

Après, il est de mode de faire les cent pas sur la digue, s'étendant parallèlement à la mer, un peu comme la rue Aguado, à Dieppe, depuis le chalet royal jusqu'au port, mais deux fois plus large, bordée de maisons magnifiques et pavée en mosaïque. « Sans contredit, le plus beau trottoir du monde, me disait une Bruxelloise qui s'y connaissait pour l'avoir beaucoup arpenté. C'est autrement commode, sais-tu, que la rue Montagne-de-la-Cour, qui grimpe tout le temps. Alors, on est déjà fatiguée avant. » (?)

Ici, la casquette est de rigueur. Les femmes ont les chapeaux retenus par de solides voilettes. Quant aux costumes de flanelle blanche, que l'on n'a pas voulu abandonner, ils sont dissimulés sous d'immenses imperméables. Et l'on marche ainsi, le nez rouge, les yeux en pleurs, vent debout, jusqu'à l'estacade, où l'on peut se livrer à l'agréable plaisir de la pêche, moyennant un franc l'heure. Tout le long de la balustrade sont installées de petites poulies avec manivelle. Autour de la poulie il y a une corde supportant un vaste filet. On tourne la manivelle, le filet trempe dans les flots, et, quelques secondes après, on le remonte, et, en général… il ne contient rien. Une fois, tout le monde est venu admirer : une petite dame avait ramené dans son filet un diable de mer, et, en voyant ce pauvre diable, la petite dame était autrement étonnée que si elle avait vu le loup.

À midi, la digue devient déserte, et chacun se rabat sur son hôtel pour le déjeuner. On mange bien, mais on a le tort de vous servir de la compote de poire avec des perdreaux rôtis, et de la marmelade de pommes avec des côtelettes. Enfin, il y a des gens qui aiment ça. D'ailleurs, les maîtres d'hôtel sont stylés et très corrects.

Après avoir bataillé pour avoir son café noir – ce n'est pas l'habitude, monsieur, sais-tu : on prend du lait avec – on se rend au kursaal, immense rotonde vitrée tellement battue par le vent qu'à chaque entrée on a été obligé de mettre deux petits grooms pour refermer les portes. Un seul n'y suffisait pas. Rien n'est comique comme de voir, de temps à autre, un monsieur, poussé par une force irrésistible, entrer comme une bombe et saluer malgré lui avec un chapeau qui le précède en s'envolant. Dans la rotonde, qui, avec son orgue et son orchestre aérien, ressemble vaguement à la salle des fêtes du Trocadéro, il y a tous les jours concert militaire. La musique du régiment d'infanterie est excellente et est conduite avec maestria par un officier chauve, bedonnant, barbu, qui s'agite en tenant son bâton de la main droite et son sabre de la main gauche. Quand le morceau est fini, il s'éponge, le public applaudit, et tous les soldats se lèvent militairement pour saluer : une ! deux !

Devant la musique, un public très élégant assis devant des tables, mais consommant peu, en dépit des invites réitérées des garçons. Comme l'un d'eux insistait, j'ai entendu un bon Belge répondre d'un ton goguenard :

— Merci, garçon ; je prendrai quelque chose plus tard… et ailleurs.

Tête du garçon. On me montre au passage le nouveau bourgmestre, puis Henri Rochefort, coiffé sur l'oreille d'un petit feutre marron, et paraissant plus jeune, plus gai et plus en train que jamais.

Vers les sept heures, on va s'habiller pour dinar – ici on dit souper – et, au coin de la « Longue-Rue », *Longe straat*, nous sommes assourdis par un duo de trompes de chasse. Quand la fanfare est finie, un des joueurs de trompe déplie une grande affiche illustrée et raconte en flamand l'assassinat du président Carnot par Caserio. Il vend beaucoup d'exemplaires, et, sa vente terminée, il reprend son air de chasse et s'éloigne. Quels drôles de cors !

Après le dîner, on retourne au kursaal, où la musique continue à sévir ; mais, cette fois, le chef d'orchestre militaire est remplacé par M. Périer, le propre frère de notre grand Kam-Hill. Dans le salon, les familles dansent sérieusement le quadrille des lanciers, et séparées par une mince cloison, ces demoiselles font à côté leur petit commerce dans la salle de billard (ces billards doivent être un symbole).

On cause avec elles, assis sur le drap vert, les jambes pendantes, et l'on s'efforce de ne pas leur donner les *fünf frank* qu'elles vous demandent toutes pour jouer à la baraque… Si encore c'était pour jouer au billard, on pourrait peut-être s'entendre.

Il y a aussi le théâtre Royal avec une très bonne troupe dirigée par M. Fontenelle. L'étoile est la charmante madame Carling ; on joue alternativement l'opérette ou la comédie, et les représentations sont très suivies.

Mais tous ces plaisirs finissent à onze heures. À cette heure absurde, le kursaal éteint ses lumières, ferme ses grilles, et les honnêtes gens qui s'en vont seuls – et dont je suis, Toto – en sont réduits à errer lamentablement dans les brasseries, les bodegas et autres lieux de perdition où l'on boit du genièvre au son de la musique de dames viennoises habillées en chiens savants.

Mais je m'arrête. Je craindrais trop d'avoir ici la crampe de l'écrivain. Il me semble déjà que mes os se tendent… Pardonne-moi, Toto : c'est la musique viennoise qui agit. Je ne le ferai plus.

TUTUR.

OH ! LA PROVINCE !…

TUTUR À TOTO.

Etteville, 15 septembre.

Mon bon Toto,

VOICI PRÈS DE QUINZE JOURS que je chasse honnêtement dans les plaines de cette belle Normandie qui ne m'a pas donné le jour. Il faut être juste : Pour du lièvre, il y a du lièvre ; pour de la perdrix il y a de la perdrix ; mais pour de la femme, il n'y a pas de femme. On marche sous la pluie dans les chaumes, dans les trèfles mouillés, dans les betteraves, dans les joncs-marins qui vous piquent déplorablement les mollets, même à travers les bas de laine ; on mange comme des ogres, et l'on se couche à dix heures tout seul

Seul comme un curé.

ainsi que disait Porto-Riche dans l'*Infidèle.* Parmi nos compagnons de chasse, il y avait le petit Foucart, lieutenant de chasseurs à Rouen, et protecteur intermittent d'une des Manchaballe, de l'Opéra. C'est même ce trait d'union… artistique qui nous avait

rapprochés. Il ne venait jamais en déplacement plus de vingt-quatre heures, pressé de retourner à ses folles amours, et chaque fois il me disait, en écoutant mes doléances :

— Mon cher, vous devriez venir à Rouen. Nous dînerions avec l'*enfant* (l'enfant c'était Manchaballe II), puis après nous irions passer la soirée à l'Exposition ; on s'amuserait ferme. Vous auriez bon souper, bon gîte… et le reste. Tout à fait la grande vie.

— Vous répondez du *reste ?*

— Oh ! ça ne manque pas à Rouen. Il y a d'ailleurs Marcelle, la maîtresse de Raoul, un de mes camarades, en permission de trente jours. Une créature tout à fait « de première ».

Au bout de quelques jours de cette vie campagnarde, je me mis à penser à cette Marcelle « tout à fait de première » avec une ténacité intense, Rouen prenait dans mon imagination des aspects de la Mecque, la ville sainte. J'avais beau abattre kilomètres sur kilomètres, ça ne passait pas. Alors, ma foi, comme il est tout à fait inutile de lutter avec des passions qu'on se sent incapable de réprimer, je pensai qu'il était bien préférable de les assouvir et je télégraphiai :

« Lieutenant Foucart, Rouen.

» Arriverai dîner ce soir. Prévenez Marcelle,

» TUTUR. »

Ah ! Toto, c'est charmant tout ce que peut renfermer de divin et de convoitise une simple dépêche de cinquante centimes ! Enfin, je m'embarque tout joyeux à Yvetot et j'arrive à Rouen à huit heures trente. L'officier était là à la gare, m'attendant sur le quai avec Judith Manchaballe, tous deux gentils au possible. Je suis reçu à bras ouverts, et la soirée commençait bien. Nous voilà partis tous les trois en fiacre, Judith et moi dans le fond, et le petit Foucart en lapin sur le devant. Tous les dix mètres, il se penchait et embrassait Judith.

Ce spectacle suggestif me rappela à la réalité :

— Et Marcelle ? demandai-je.

— Soyez tranquille. J'ai écrit à votre Marcelle, et elle doit envoyer la réponse au café Boïeldieu.

Parfait. Il était près de neuf heures, quand nous arrivâmes à l'hôtel d'Angleterre où un cabinet avait été retenu. Le dîner fut lentement servi, mais très bon, et arrosé de vins généreux ; aussi le petit Foucart embrassait de plus en plus Judith, c'était une fricassée de museaux à frottement continu. Eu toute autre circonstance ce rôle platonique de spectateur m'eût été désagréable, mais je me disais : Patience, Marcelle bénéficiera de tout ça.

Enfin, à dix heures, le chasseur expédié au Boïeldieu, rapporta la réponse de Marcelle :

« Dites à votre ami qu'à mon grand regret je ne puis passer la soirée avec lui, Raoul étant revenu

pour quelques jours ; mais la semaine prochaine, je serai toute à sa disposition. »

» MARCELLE, »

La semaine prochaine ! Je m'en fichais un peu de la semaine prochaine. Je restais donc assez penaud, le nez dans mon assiette, mais Foucart me rassura :

— Bah ! nous irons à l'Exposition. Vous verrez, vous n'aurez que l'embarras du choix.

— Il y a de la femme très bien, à l'Exposition, appuya Judith.

Au fait, pourquoi regretter cette Marcelle que je ne connaissais pas, et qui m'eût peut-être déplu ? Mieux valait tout l'attrait, toute la griserie de l'imprévu. Je redevins donc très gai, tandis que le dîner se poursuivait avec une sage lenteur. À dix heures et demie seulement nous sortions de table, et nous sautions en voiture, Foucart toujours en lapin, et toujours plus caressant que jamais.

Nous descendons les quais au grand trot, et nous arrivons à l'Exposition vers onze heures moins le quart. La façade resplendissait de girandoles électriques, et cela paraissait très animé. Évidemment, je trouverais mon affaire dans ces beaux jardins illuminés. Nous entrons. Partout, l'on tendait les housses, l'on rangeait les chaises, l'on éteignait. Oh la province ! Çà et là, quelques ombres furtives reprenaient vivement le chemin de la porte, dans une obscurité

croissante. Enfin à onze heures, une cloche retentit, et des gardiens zélés nous poussent vers la sortie.

— Eh bien, en voilà une boite ! m'écriai-je. Ah çà ! on se couche donc comme les poules, à Rouen ?

— Je ne croyais pas, me dit le lieutenant, que l'Exposition fermât aussi tôt, mais rassurez-vous, il nous reste les Folies-Bergère. Très amusantes les Folies-Bergère.

— Il y a de la femme très bien, appuya encore Judith.

Va pour les Folies-Bergère ! Le fiacre roule à nouveau. Foucart et Manchaballe II continuaient à ne pas s'ennuyer... mais je m'amusais moins. Nous arrivons au music-hall ; on jouait le dernier acte des *Bibelots du Diable*, une vieille féerie de Coguiard et Clairville. Nous prenons une loge. Oh ! M. Didier (?) du Palais-Royal, et M. Dornais (??) des Nouveautés, et mesdames Rigny, Caïda, Meissonnier ; au milieu de tous ces illustres inconnus, la petite Sarah Duhamel, la sœur de Miss Helyett, dans le rôle de Risette, et le pauvre Scipion, le Scipion du Châtelet, s'agitant avec ses grandes jambes maigres d'échassier, et jouant mélancoliquement le rôle d'ailleurs idiot de Vertuchoux. Tout cela était lugubre. D'ailleurs, je m'occupais peu de la pièce, promenant ma lorgnette des fauteuils au balcon, et du balcon aux loges, dans l'espoir d'apercevoir une figure possible.

Rien ! Rien ! Ce qui était possible était en main, et ce qui était libre était impossible. Dieu sait que cependant j'arrivais à ce moment psychologique où l'on est disposé à ne pas être trop difficile.

La pièce se termina tant bien que mal par un petit ballet dansé par quatre danseuses étiques ; Scipion revint saluer plus mélancoliquement que jamais, et la foule s'écoula. Nous nous retrouvâmes tous les trois dans la rue, tandis que le gazier éteignait les lanternes. Minuit sonna lentement à un clocher lointain. La rue était redevenue toute noire.

— Ah çà ! que vais-je devenir ? demandai-je très inquiet.

— Je ne sais pas. Montez toujours en voiture. Nous allons réfléchir en reconduisant l'enfant.

Et alors tandis que la voiture roulait, Judith se mit à chercher dans sa tête le nom de ses amies : Lucie, en bombe à Paris ; Léa, à Dieppe ; Berthe, à Étretat ; Émilienne, collée avec son vétérinaire. Moi, je ronchonnais : « Avec tout cela, j'ai fait un voyage inutile. C'est absurde. »

La voiture était arrivée dans un des faubourgs de Rouen, au diable, devant le petit hôtel de Foucart.

— Écoutez, me dit tout à coup Judith, il y aurait bien un moyen… J'ai une femme de chambre, Francine, qui n'est pas mal. C'est une ancienne couturière, très soignée…

Mais le lieutenant se récria :

— Francine ! Non, ce ne serait pas convenable. Tutur ne peut pas coucher dans une chambre de domestique.

— Nous lui prêterions le salon à ce pauvre ami. Tenez, continua la petite Manchaballe très égayée, nous allons sonner, Francine viendra ouvrir, vous la regarderez bien, et si elle vous plaît, eh bien, je serai votre ambassadrice.

— Voyons toujours, fis-je résigné. Tu comprends Toto, à cette heure-là, j'étais prêt à toutes les plus lâches concessions.

On sonne. À la lueur de la lampe, je vois une grande fille blonde, insignifiante, fadasse, mais très propre avec son petit col plat et sa robe noire.

— Eh bien ? me demanda Judith à l'oreille.

— Marchez, lui répondis-je avec résolution.

Avoir rêvé la grande fête, avec de belles courtisanes, et en être réduit à la bonne ! Eh bien, Totor, même cette bonne fadasse, je ne l'ai pas eue ! Judith est redescendue très embarrassée, Francine avait répondu qu'à son grand regret ce n'était pas possible, et, pressée de questions, elle avait fini par avouer qu'elle était la maîtresse de Perdriol, l'ordonnance de Foucart, et que celui-ci l'attendait là-haut.

Horreur ! J'avais failli être le rival d'une ordonnance. Le fiacre n'étant plus là, je suis reparti exaspéré à pied, j'ai parcouru je ne sais combien de rues, passé je ne sais combien de ponts, et, au petit jour

seulement, je suis parvenu à retrouver l'hôtel d'Angleterre où j'ai eu toutes les peines du monde à me faire ouvrir.

Oh ! la province !… Bonsoir, Toto.

TUTUR.

LE RUBIS

TUTUR À TOTO.

Aix-les-Bains, 20 septembre.

Il faut te dire, mon bon Toto, qu'il y a ici, à Aix-les-Bains, une jeune femme, Circassienne, paraît-il, qu'on appelle la dame aux rubis, parce qu'elle ne vient jamais le soir, à la Villa des fleurs, sans être parée d'un magnifique collier et de boucles d'oreilles en rubis entourés de diamants. Peut-être est-ce un peu clinquant pour un simple casino, mais les femmes de son pays aiment tout ce qui reluit, tout ce qui brille, aussi bien les étoffes soyeuses que les bijoux étincelants, et ces belles pierres pourpres s'allient merveilleusement avec la pâleur ambrée du teint mat, avec les yeux de gazelle, longs, frangés de cils noirs et profonds… à en avoir le vertige, et surtout avec une démarche féline, souple, onduleuse ; ah ! Toto, cette Circassienne avait tout l'Orient dans les hanches !…

Son succès ici était fou. Riches banquiers, pontes fastueux, ataxiques et rhumatisants, fringants clubmen et généraux en retraite, tous ressentaient la petite secousse lorsqu'elle entrait, nonchalante et su-

perbe, avec son air un peu hautain dans la salle de jeu. J'ai vu les croupiers s'embrouiller dans leurs comptes, en maniant sur le tapis vert une palette éperdue ; j'ai vu, de mes yeux vu, le baron Samuel oublier de retirer sa mise après un « en carte », et le gros Morphinoman (esquire) tirer à six après avoir donné deux bûches, ce qui lui a fait baccara. On n'invente pas de ces choses-là.

Bien entendu, moi aussi j'avais subi le charme capiteux dégagé par cette étrange créature, et je faisais ma partie dans les petits grognements d'admiration que poussait le troupeau suivant Circé. Moi je grognais plus fort que les autres, sans doute parce que ma métamorphose était encore plus complète, mais je n'obtenais pas même un regard de mépris. Rien. – Une indifférence olympienne. – Nous n'existions pas, et nos convoitises bestiales n'arrivaient même pas à hauteur de ses dédains.

J'avais essayé un peu de tout. À la Villa, j'avais retenu une table près de la sienne, et j'oubliais ma casserole *à la Doria* et ma *croûte aux champignons oronge* – une merveille ! – pour dévorer des yeux ma belle voisine avec des yeux en boule de loto qui signifiaient comme dans la sérénade de Paulus : « J'en ai gros et long à vous dire. » Mais elle ne me voyait pas.

Quand elle rentrait le soir, au chalet Cochet, je la suivais sous les grands arbres, dans un sillage

d'odeurs, et là, je lui débitais un tas de déclarations vraiment jolies. Mais elle ne m'entendait pas.

Que te dirais-je, Toto ? Je lui ai écrit ; elle n'a pas répondu. Je l'ai suivie au télégraphe, et tandis qu'elle allait porter une dépêche au guichet, en laissant sur la planchette son éventail et ses gants, j'ai improvisé sur le papier des télégrammes :

À SON ÉVENTAIL

Au-dessus d'un bouquet de roses
Tu te balances dans ses doigts,
Effleurant de bien belles choses
Qui vaudraient la rançon de rois.

Que ton balancement la touche
À chaque fois d'un fer brûlant ;
Et, derrière toi, que ma bouche
Touche sa lèvre en frissonnant.

Va ! grise-la de ma tendresse,
Que ton souffle soit capiteux,
Et, grâce à toi, qu'elle ait l'ivresse
Qui vient directement des cieux.

Et si ce baiser que j'envie
Me brûlait au point d'en mourir,
Par ton parfum rends-moi la vie,
Mais ne m'en fais jamais guérir…

J'aurais pu continuer ainsi très longtemps. J'ai une facilité pour les vers de mirlitons !… Mais l'employé a rendu très vite la monnaie du télégramme, et j'ai dû arrêter là mon dithyrambe. Eh

bien, elle ne l'a pas même lu, mon pauvre dithyrambe ! Elle l'a laissé tranquillement sur le bureau, où un autre monsieur l'a emporté sans doute pour l'offrir comme de lui à la dame de ses pensées.

Avec tout cela, je ne gagnais pas de terrain. Aussi, Toto, juge de ma joie, lorsque me promenant avenue de la Gare, je lus, placardée sur l'écorce d'un des platanes, l'affiche suivante :

AVIS

Il a été perdu, jeudi soir, sur le chemin qui conduit du Casino au chalet Cochet, une boucle d'oreille en rubis entouré de diamants. La personne qui l'a trouvée est instamment priée de la rapporter le plus tôt possible au chalet Cochet.

IL Y AURA BONNE RÉCOMPENSE

Évidemment l'affiche était d'elle. Et il y aurait bonne récompense ! Ces mots n'étaient-ils pas pleins de promesse ? Immédiatement je me mis à chercher le fameux rubis, non pas dans la poussière des rues d'Aix, ce qui eût été naïf, et m'eût sans doute fait perdre pas mal de temps, mais chez les bijoutiers très nombreux de la rue de Chambéry, honnêtes orfèvres chez lesquels les petites dames décavées vont porter leurs bijoux échangés d'abord contre quelques pièces d'or, puis contre des jetons de nacre blanche ou rose, puis contre rien du tout. Je trouvai bien vite

le rubis perdu, du moins un rubis qui lui ressemblait comme un frère, et, après l'avoir payé soixante louis, rubis sur l'ongle, j'espérai enfin pouvoir franchir le Rubicon, si j'ose m'exprimer ainsi. J'écrivis donc :

« Madame,

» J'ai trouvé la boucle d'oreille que vous avez perdue. Je m'empresse de vous la renvoyer, en vous priant de vouloir bien m'indiquer l'heure à laquelle je pourrai me présenter chez vous pour réclamer la récompense promise. »

Sur la boîte j'écrivis une adresse :

« À LA DAME QUI A PERDU UN RUBIS,
» CHALET COCHET. »

Puis je priai le bijoutier d'envoyer immédiatement le bijou, en réclamant une réponse que j'attendrais chez lui, sur une chaise, pantelant. Tu ne m'as jamais vu pantelant, Toto ; je t'assure que je t'aurais fait de la peine ; le plastron de mon gilet ressemblait au lac du Bourget, un jour d'orage. Il y avait des remous et des vagues, comme font au théâtre les actrices avec leur poitrine lorsqu'elles veulent simuler une émotion violente. Enfin, la réponse est arrivée :

« Au monsieur qui a trouvé,

» Monsieur, vous me comblez de joie ; je tenais énormément à ce bijou, non pas tant à cause de sa

valeur, mais parce que c'était la boucle d'oreille de ma mère. Venez ce soir à dix heures. Je vous attendrai. Vous m'avez fait beaucoup de plaisir. Je ne suis pas une ingrate et m'efforcerai de vous en faire un peu. »

Ah ! Toto, quand j'ai lu cette lettre, d'un sens si précis, j'ai entrevu le ciel, et j'ai enfin compris le vrai bonheur qu'il y a à faire le bien. Au dîner, à la Villa des Fleurs, j'ai revu ma Circassienne, parée de ses deux rubis. Elle avait l'air radieux, et ne se doutait guère que l'heureux candidat à la récompense promise était là, tout près d'elle. Enfin, à dix heures, le cœur battant à tout rompre, je me suis rendu au chalet Cochet, et là, le garçon qui avait reçu des ordres, m'a tout de suite indiqué la chambre 12.

J'ai frappé. Une voix harmonieuse m'a répondu ;

— Entrez !…

Et je me suis trouvé face à face avec une grosse actrice de Lyon, celle qui joue les duègnes au Casino du cercle, et qui vêtue d'un simple peignoir, m'a ouvert des bras – des poteaux – en me disant :

— Mon chéri, je suis prête à payer ma dette. Horreur ! C'est elle qui avait reçu mon rubis de soixante louis, et la belle Circassienne n'avait jamais perdu le sien. Je m'enfuis disant à la duègne, avec un effroyable sourire, que j'étais assez payé par la joie de lui avoir été agréable.

Tutur, plains ton Toto.

LA CORRIDA[1]

TOTO À TUTUR.

Nîmes, le 25 septembre.

Mon cher Tutur,

Je t'écris de Nîmes, où j'ai été pour me rendre compte de l'agitation taurine. Les voyages forment la jeunesse, et ton récit sur les courses de Maisons-Laffitte m'avait considérablement excité. Après avoir entendu trois fois Féraudy-Pégomas dans *Cabotins*, j'ai cru que je savais suffisamment la langue d'oc, et je me suis embarqué. Nîmes n'est pas une ville ordinaire : il y a une caserne avec des artilleurs dedans

…/…[2]

sur le mien, pour y exercer la pression la plus tendre, la plus significative ! Ah ! mon ami, il y a des joies méridionales qu'il faut renoncer à décrire. Ce soir, je pars pour la Bastide, et je te jure que Marius aura sa paire de cornes, une paire superbe !

Et digué li que vingué, moun boun !

TOTO,

LE DENTISTE[3]

TUTUR À TOTO,

Paris, le 5 octobre.

Mon bon Toto,

Tu es resté dans ton vieux castel des Hautes-Futayes, et tu as eu tort ; en t'envoyant ma lettre je te condamne à te frapper ton plastron amidonné à Londres en disant : c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute ! Moi aussi, un moment j'avais failli me laisser ébranler par tes raisonnements spécieux. Tu me disais : Vois-tu, Tutur, les fêtes franco-russes ne seront amusantes que pour le monde officiel ou pour le populo ; ce sera un quatorze juillet plus comme il faut, surtout plus motivé ; mais pour nous, ce sera une simple occasion de nous faire bousculer et marcher sur les pieds par de bravos patriotes hurlant la *Marseillaise.*

Je n'aime pas être bousculé, j'ai pour mes petons délicats un véritable culte, quant à la *Marseillaise* je ne l'aime que chantée par Lassalle ou Renaud ; et cependant je suis resté, et je m'en félicite, car vois-tu, j'assiste en ce moment à un spectacle inoubliable.

Oui, Toto, je trouve ton sourire blagueur, je deviens chauvin, mais chauvin comme on ne l'est pas. Je porte à ma cravate l'épingle-myosotis de madame Adam, je sais par cœur le *Boggi tsara krani*, et je viens de commander une redingote au tailleur de Déroulède. Voilà où j'en suis !…

Il ne faut donc pas t'étonner si, dans cet état d'âme, comme dirait le psychologue Bourget, je me suis trouvé, simple badaud, dans les rues le jour de l'arrivée des Russes. Ils devaient, dans l'après-midi, rendre visite à M. Faure, qui a le bon goût de demeurer dans un quartier agréable et central. L'Élysée, le faubourg Saint-Honoré, à deux pas de l'Épatant… c'était tout à fait mon affaire. Donc à trois heures et demie, j'ai descendu la rue Boissy-d'Anglas et me suis dirigé vers la place Beauvau. Ah ! mon ami ! À partir de la rue Duras, impossible d'avancer. J'avais le plumet d'une grosse dame dans l'œil et le coude d'un monsieur très maigre dans le flanc. Le monsieur maigre me coupait la respiration et la dame grasse me donnait des envies folles d'éternuer. Je tenais bon cependant pour Dieu, pour le Tsar, pour la patrie, quand tout à coup un remous épouvantable se produit. C'était le cheval d'un garde municipal qui *tassait* la foule à sa façon. On avait dit à la brave bête de tasser, et elle tassait de son mieux avec des effets de croupe, tant et si bien que le plumet du chapeau fut bientôt remplacé dans mon nez par la queue

du cheval de guerre, une queue frétillante faisant redouter de la piaffe. Je préférai sortir à tout prix de la foule, et décidé à reprendre un peu d'air, je me trouvai bientôt sur la chaussée ; mais à ce moment je fus cueilli par un agent qui me passa à un brigadier qui me repassa à un officier de paix, lequel me demanda ;

— Où allez-vous ?

Où j'allais ? Tout à coup, juste face à la grille monumentale du palais de l'Élysée, j'aperçus à l'entresol d'un bel immeuble, en lettres d'or ;

SILVERSTONE
Dentiste américain.

Une idée géniale jaillit dans mon cerveau d'homme libre mais tarabusté, tarabusté mais libre, et je répondis au policier galonné – un homme charmant :

— Mais je vais chez mon dentiste.

— Chez votre dentiste ! Un jour pareil !

— On ne choisit pas son jour. Mal de dents, mal d'amour ; bref, je voudrais bien aller chez M. Silverstone, tenez, juste en face.

Et je montrais l'enseigne.

— Monsieur, me dit l'officier de paix d'un air goguenard, je vais vous y faire conduire.

Il me confia à l'un de ses subordonnés qui me fraya un passage dans la foule jusqu'à la porte de l'immeuble, monta avec moi jusqu'à l'entresol pour

être bien sûr que je n'avais pas voulu induire en erreur la police de mon pays, sonna, et ne me quitta, en me faisant le salut militaire, qu'une fois que la porte fut ouverte.

Je me trouvai nez à nez avec un beau valet de chambre à favoris mousseux, et sortant un mouchoir de ma poche, je l'appuyai sur ma joue, en disant :

— Je souffre beaucoup ! Je voudrais voir M. Silverstone.

Le *docteur* est occupé, mais si monsieur veut entrer un moment au salon.

Il ouvrit une porte, et m'introduisit dans une grande pièce d'aspect sévère, meublée en velours rouge, et ornée de gens gisant çà et là sur les meubles, et se tordant dans les spasmes de la douleur. Voilà la vie ! Les uns souffrent tandis que les autres sont en joie. Je crus de

.../... [4]

à lettre, de sucre, de plumes, de cigarettes, etc. Jamais on n'avait tant écrit, tant fumé, tant bu d'eau sucrée en vingt-quatre heures que dans cette chambre bleue ! Ce docteur devait avoir la pépie, le cancer des fumeurs et la crampe de l'écrivain.

Joseph, le valet de chambre, était désolé de ces razzias hebdomadaires. Vieilli dans la famille, d'une honnêteté au-dessus du soupçon, il finissait par être atteint d'une espèce de délire de la persécution et était persuadé que ses maîtres finiraient par croire que c'était lui l'auteur de ces petits larcins commis dans une chambre dont il avait, en somme, la garde et la responsabilité. Timidement, il avait essayé d'aborder le sujet avec le comte de Sainte-Babouche qui l'avait carrément envoyé promener en haussant les épaules. Alors il avait essayé, par Annette, d'insinuer la chose en douceur à la comtesse. Mais celle-ci, au premier mot, avait froncé le sourcil, en arrêtant l'imprudente camériste et en lui conseillant de se mêler de ce qui la regardait.

Aussi Joseph continuait à se désoler, et les approvisionnements continuaient à disparaître

Comme fond une cire ou souffle d'un brasier.

Dimanche dernier, le docteur arrive selon son habitude, et voilà Joseph qui, en me rapportant mes habits brossés, commence ses lamentations :

— Croyez-vous, monsieur, que c'est agréable pour de vieux serviteurs ? Tout va encore être emporté dans la chambre bleue, et, en somme, qu'est-ce qui prouve que ce n'est pas pris par nous ?

J'essayai de le calmer.

— Je vous assure, mon brave Joseph, que vous avez tort de vous alarmer. Vos maîtres ont la plus entière confiance en vous.

— Mais, monsieur, je ne veux pas davantage laisser planer les soupçons sur mes autres camarades. Pour sûr, il arrivera quelque chose. On verra !... On verra !...

Il s'en alla, très exalté, en maugréant, et la journée se passa à merveille, grâce à une battue organisée dans le parc. Le docteur Vertuchat était venu sans fusil ; mais on avait mis à sa disposition une arme et des paquets de cartouches de calibres variés. Il y eut une véritable hécatombe de lapins ; puis, le soir, tous les invités prirent part à un dîner succulent arrosé des crus les plus authentiques.

Après le dîner, le mistigris fut très animé, et je m'amusai à repasser tout le temps le valet de trèfle à la petite vicomtesse de Louqsor, qui était ma voisine de table et qui me récompensait de cette attention par une grande tolérance sur la distance qui aurait dû, sous le tapis, séparer réglementairement mon genou du sien.

Que deviendraient les soirées de campagne sans ces effleurements mystérieux qui ne font de mal à personne et éveillent dans l'esprit une agréable idée d'intrigue amoureuse ? Moi, l'on me proposerait la partie la plus amusante en me faisant asseoir entre deux vieux messieurs que je refuserais net.

Mes complaisances au sujet du misti provoquaient, d'ailleurs, des réclamations indignées, et Vertuchat était un de ceux qui criaient le plus fort. Jamais il n'avait vu jouer comme cela ! Moi non plus, du reste. Mais que m'importait ? D'un côté, l'opinion du docteur ; de l'autre côté, un frôlement moelleux, satiné et aphrodisiaque. Ma conscience était pleine d'une sérénité douce, et je continuais à tricher imperturbablement.

Enfin, à minuit, la partie prend fin ; l'on distribue les bougeoirs, on échange des bonsoirs variés emplissant de gazouillement d'oiseau le vestibule : puis, gravissant le long escalier de pierre avec une rampe en fer forgé qui est une pure merveille, chacun regagne sa chambre, tandis que des ombres drôles dansent sur les murailles.

Annette – le Rubens – était en train de faire ma couverture, et je tâchais de prolonger cet agréable moment en tripotant avec elle mon oreiller, tout en faisant des yeux que j'ai la fatuité de croire irrésistibles, lorsque, tout à coup, j'entends dans la chambre bleue, voisine de la mienne, un tintamarre

épouvantable. Un meuble était tombé lourdement à terre, avec un fracas de porcelaine brisée, et l'on entendait, au milieu du bruit, le docteur Vertuchat qui jurait comme un païen, en poussant des clameurs exaspérées.

Immédiatement, les portes du corridor s'entr'ouvrent, Annette – ô désespoir ! – s'esquive avant la lettre, en rajustant son bonnet, et l'on voit apparaître les femmes effarées tendant le cou sur le seuil de leur chambre, tout en croisant sur leur poitrine les peignoirs les plus suggestifs. Jamais – même dans mes rêves les plus fous – je n'aurais supposé que la vicomtesse de Louqsor avait une poitrine aussi marmoréenne ! Et les questions s'entrecroisent :

— Mais qu'est-ce qu'il y a ?

— On se bat quelque part.

— Une attaque nocturne ?

— Ça vient de chez le docteur.

Alors le comte de Sainte-Babouche apparaît en chemise et nous crie : « Ralliez-vous à ma bannière ! » Et tous les hommes le suivent bravement dans le plus simple appareil. Nous faisons irruption chez le docteur.

La porte s'ouvre, et nous apercevons Vertuchat, debout, pieds nus, au milieu de la chambre, regardant avec un ahurissement stupide sa table de nuit gisant sur le parquet au milieu des débris de certain vase brisé.

— Mon cher ami, dit le docteur, très ému, il m'arrive une chose bien extraordinaire. En rentrant dans ma chambre, j'ai voulu, avant de me coucher, faire usage de mon vase de nuit. Or figurez-vous qu'il était attaché par une chaîne au fond du meuble ! N'étant pas prévenu, j'ai tiré brusquement, la table est tombée à terre, et patatras ! Que veut dire cette mauvaise plaisanterie ?

— Je ne sais, répond Sainte-Babouche. Je suis aussi étonné que vous, mais je vais faire une enquête auprès de mes domestiques… Joseph ! Joseph !

Ce dernier arrive à son tour, radieux et goguenard, puis il répond :

— Ma foi, monsieur le marquis, comme tout

…/…[5]

le sourire confiant et bon qui étincelait dans l'ombre de la loge en montrant une double rangée de perles. À la fin, je me décidai à aborder la grave question :

— Tu es libre, ce soir ?

— Mais… oui, me répondit Nelly, après une seconde d'hésitation.

— Alors nous soupons ensemble après le théâtre ?

— Entendu.

On frappait les trois coups pour le second acte. Je saluai Léa Madère, qui me tendit une main très froide, et, ravi de ma rencontre, je m'esquivai pour retourner à ma place. Là, je savourai en dilettante le plaisir de regarder Nelly, de détailler cette femme magique, recréée par elle-même, si loin de la nature que la nature ne peut plus prétendre à aucune part dans sa forme, son aspect ou son âme, un verbe fait couleur, satin, fard et dentelle. Et je me disais : « Ah ! Tutur, tu es un heureux gaillard ; d'ici une heure, tu vas avoir pour toi tout seul celle que tout le monde ici regarde et désire…» Et sur la scène, les mots continuaient à jaillir, égrillards, les artistes me servant à leur insu de porte-voix pour toutes les insinuations scabreuses que j'aurais voulu murmurer dans l'oreille rose de ma Nelly retrouvée. Enfin le rideau tomba sur la grande fête donnée par Vespetros, et moi je me levai pour me précipiter à nouveau vers la baignoire bénie » lorsqu'à l'extrémité du couloir je me heurtai à la petite Léa Madère, qui me barrait résolument le passage.

— Vous allez causer encore avec Nelly ? me dit-elle avec une voix tremblante.

— Mais oui.

— Et, après la pièce… vous allez souper ensemble ?

— Du moins, elle a bien voulu me le promettre.

— Eh bien ! je vous en prie, je vous en supplie, n'y allez pas ! Si vous soupez ensemble je me doute de ce qui se passera. Je sais que vous êtes un ancien ami… Et cela me fera une peine… atroce…

— Mais, sapristi ! m'écriais-je très remué, comment voulez-vous que je fasse ? Tout est convenu. Je paraîtrais très impoli, très mal élevé…

— Je me charge de tout. Ne retournez pas à votre place. Sauvez-vous tout de suite ! Vous reverrez le troisième acte une autre fois et Nelly Darling… jamais !

Je regardai la pauvre enfant et je m'aperçus alors qu'elle avait les yeux pleins de larmes. Ah ! Toto, blague-moi si tu veux, mais je n'ai jamais pu voir pleurer un enfant ou une femme ; à plus forte raison une jolie fille. Elle était si touchante dans sa sincérité, dans son exaltation détraquées ! J'ai cédé ; je n'ai pas demandé mon reste, et je suis parti laissant Léa Madère folle de joie et de reconnaissance passionnée. Mais décidément, mon pauvre Toto, je ne suis pas fait pour le sacrifice. Quelle sacrée nuit j'ai pas-

sée, et quelles images saugrenues j'ai évoquées pendant ma longue insomnie.

TUTUR.

NOCTURNE FRANCO-RUSSE

TUTUR À TOTO.

Paris, 15 octobre.

Mon vieux Toto,

Toi qui, là-bas en ton castel des Haudriettes, t'enorgueillis de tes dix-huit chambres d'amis à donner, tu ne peux te figurer ce qu'était devenu mon petit appartement de la rue du Cirque pendant les fêtes franco-russes ; spectacle ruisselant ou plutôt *Russelant* d'inouïsme.

Il m'est arrivé du Blaisois et de la Vendée deux oncles, trois tantes et huit cousins et cousines germaines. Je les avais casés un peu partout : dans la lingerie, dans le grand salon transformé en dortoir, dans la salle de bain où l'on avait placé un sommier sur la baignoire. J'avais donné ma propre chambre aux Buttancourt, et comme ils étaient mariés depuis seulement quinze mois, j'étais intimement persuadé qu'un seul lit devait suffire. J'avais même risqué quelques fines plaisanteries sur mes gravures Louis XV, sur mes Beaudoin passablement licencieux, et j'avais ajouté, en clignant de l'œil comme

Raymond, du Palais-Royal, quand il veut glisser quelque chose de raide, que ma chambre était inspiratrice. Hé ! Hé !

Et je vois encore Gonzague de Buttancourt ajoutant avec un gros rire : « Inspiratrice… de Russie ». Vois-tu, Toto, il est absolument idiot ce Buttancourt.

Mais ma cousine Yolande, si exquise avec ses yeux rieurs et son sourire faunesque qui creuse deux petites fossettes dans ses joues roses, véritables nids à baisers, ma cousine Yolande avait fait une moue très significative à l'idée de passer plusieurs nuits côte à côte avec son légitime époux.

— Non, voyez-vous, cette affaire-là n'ira pas, me disait-elle très décidée. Nous n'avons pas l'habitude… Mettez un matelas par terre pour Gonzague.

— Mais je ne tiens pas du tout à coucher par terre, protestait Buttancourt.

— D'abord, ma belle cousine, avais-je ajouté, ce que vous me demandez-là est impossible. Je n'ai plus un seul matelas disponible, et chaque lit est réduit au minimum

— Alors un fauteuil.

— Je n'ai plus de fauteuil, plus de chaise, rien. Résignez-vous au lit pour deux.

Yolande m'envoya un regard de reproche, tandis que Gonzague se frottait les mains d'un air hilare. J'ai rarement vu, dans ma vie, un homme aussi dé-

plaisant que ce cousin Gonzague. Ah ! si ça n'avait pas été pour le Tsar, et pour la patrie !… Quant à moi, je m'étais installé tant bien que mal sur le divan turc dans le fumoir qui confine à ma chambre, petit réduit où il y a juste place pour un fumeur et pour une pipe pas trop grosse. Le soir, quand j'ai voulu ôter mon habit, il m'a fallu ouvrir la porte et la fenêtre ; le geste était beau, mais j'étais rudement mal !

Oh ! les parents, les chers parents !…

comme chante Marguerite Deval.

Enfin, vers les minuit, après avoir passé ma ronde major, et avoir vu que tout mon monde avait à peu près ce qu'il lui fallait, je souhaitai le bonsoir aux oncles, aux tantes, aux cousins et aux cousines, et je me retirai dans mon fumoir, tel le capitaine du navire qui s'embarque le dernier. J'arrangeai un grand plaid sur le divan, et je me roulai de mon mieux dans cette couverture improvisée, m'efforçant de dormir, et rêvant un peu, je l'avoue, à ma voisine Yolande, montrant ses dents de jeune loup dans un rictus si singulier, si pervers.

Mais, à ce moment, mon supplice commença. Les Buttancourt se disputaient, et, à travers la mince cloison, leur voix m'arrivait très nette :

— Allons, mettez-vous dans la ruelle, criait Yolande. Tassez-vous. C'est odieux. Vous tenez une place avec votre ventre !

— Je me fais pourtant le plus petit possible, murmurait le pauvre Gonzague, mais il est évident que j'ai une certaine ampleur.

— Et puis, vous avez chaud ! Pourquoi avez-vous si chaud ? Vous êtes moite, mon pauvre ami ; j'ai le regret de le constater, vous êtes moite.

Je croyais que Buttancourt, froissé, allait se renfermer dans un silence plein de dignité – je comprends qu'on reproche à un époux sa tiédeur, mais sa moiteur ! – et, en effet, il y eut une accalmie, mais, tout à coup la conversation reprit :

— As-tu remarqué ma petite Lan-Lande (!!), ce joli tableautin qui nous fait face : la *Surprise.* Deux amoureux, surpris par une visite inattendue, se sont cachés promptement derrière les grands rideaux verts d'un lit à dôme empanaché. Mais ils ont laissé sur un fauteuil une robe de soie et un habit de velours, un tricorne et un chapeau enrubanné.

— Oui, c'est gentil, opina Yolande, le cousin Tutur a beaucoup de goût artistique.

Je souris en entendant cette aimable constatation, mais décidément mon Beaudoin avait allumé le cousin Gonzague, car il continua :

— Dis-donc, as-tu songé à la tenue dans laquelle devaient se trouver les deux amoureux sous le grand lit à dôme ? Ils ne devaient pas s'ennuyer, hein ?

— Oui… mais c'étaient deux amoureux, soupira Yolande.

— En somme, il ne tiendrait qu'à nous de les imiter. Même situation, même costume…

— Gonzague, voulez-vous rester tranquille !

— Voyons, petite femme, pour fêter l'arrivée du Tsar.

Je me bouchai les oreilles de mon mieux en enfonçant ma tête dans mon plaid, et ma situation était atroce ; mais j'entendis quand même ma cousine qui se débattait :

— Non ! non !… mais vous êtes donc une brute ?

— Absolument, ripostait Gonzague très emballé.

— Je vous assure que si vous continuez, je vais me lever et me sauver.

— Pour aller où ? Toutes les chambres sont prises.

— Ça m'est égal. J'irai demander protection au cousin Tutur.

— Oui, mais tu es ma prisonnière et je ne te lâcherai pas.

— Vous êtes odieux, je vous déteste, je vous hais !

Puis je perçus distinctement le bruit d'une gifle sonore.

… À ce moment je crus devoir intervenir, et je frappai vivement contre la cloison en criant :

— Mes enfants, vous êtes bien ennuyeux !

Alors j'entendis un bond par terre, puis des chuchotements de reproches, puis ma porte s'ouvrit vio-

lemment et j'aperçus ma cousine, les cheveux épars, demi-nue, son beau corps à peine recouvert d'un peignoir rose qui bâillait aux bons endroits. Ah ! Toto ! si tu savais comme elle était jolie ainsi avec ses sourcils froncés, et ses yeux qui flambaient de colère, tandis que Gonzague apparaissait derrière elle, très penaud, et en bannière !

— Mon cousin, me dit-elle avec une voix haletante, je viens vous déclarer que je ne veux pas rester avec Gonzague, dans cette chambre une minute de plus ; ça n'est pas possible. Arrangez-vous comme vous voudrez. Tenez, je préférerais plutôt aller coucher sur un banc dans l'avenue Marigny !

— Voyons, Lan-Lande, calme-toi, recouche-toi. Je te jure que je serai bien sage.

— Non ! non ! je vous connais. J'en ai assez. Voyons, cousin, débarrassez-moi de lui, à tout prix, voulez-vous ? Je vous en serai si reconnaissante !…

Elle souligna cette promesse d'un regard fauve. Saperlipopette ! Il y avait de tout dans ce regard-là.

— Écoutez, dis-je, tout est pris, tout est occupé ; je ne vois plus qu'un certain petit *retiro* intime… en mettant des coussins sur le siège.

— C'est ça, s'exclama Yolande, en éclatant de rire, *fourrez Gonzague dans le retiro.* Ce sera sa punition. Allez ! allez ! À cette condition je consentirai à pardonner.

— Conduis-moi au *retiro,* dit Buttancourt, résigné. Une mauvaise nuit est bientôt passée, et j'aime mieux ça que des scènes pénibles.

— Et, de plus, ajouta l'implacable Yolande, j'exige qu'il soit enfermé, prisonnier. Sans cela, je le connais, il viendrait me tracasser.

— Soit, acquiesça Gonzague, très lâche, très petit garçon.

Je l'entraînai, je l'installai de mon mieux avec une petite lampe, des journaux, puis je l'enfermai à double tour en lui recommandant de répondre, le cas échéant : « Il y a quelqu'un. »

— Mon cousin, me dit Yolande quand je revins, vous devez être joliment mal dans votre fumoir, et je suis sûre que vous regrettez votre lit.

— Ah ! certes, surtout maintenant, ma cousine.

Elle jeta un coup d'œil vers la Beaudoin, et me dit simplement :

— Alors… venez.

J'ai délivré Gonzague seulement au matin pour aller voir arriver le Tsar, Ah ! Toto, si tu savais avec quel entrain j'ai crié : « Vive la Russie ! »

TUTUR.

LA SOUPE AU FROMAGE

TOTO À TUTUR.

Niort, 5 novembre.

Mon vieux Tutur, ton Toto commence à être énervé, sinon de femmes, – il ne faut rien exagérer – du moins de cantatrices. Ah ! mon ami, la déplorable espèce ! J'ai essayé, tu le sais, un peu de tout : j'ai eu des duchesses et des paysannes, des bourgeoises et des ballerines, des filles de chambre et des filles de joie. La seule chose qu'on puisse décemment – ou non – faire des femmes, c'est encore de les aimer ; mais la cantatrice ? Ah ! saperlipopette de saperlipopette ! Non seulement elle vous rase avec son art, ses créations, ses camarades, les injustices directoriales, etc., cent fois plus encore que la comédienne, mais encore il faut la mettre sur un autel divin, la vénérer, la respecter la veille et parfois l'avant-veille des soirs où elle chante, et ne la posséder, avec ménagement, qu'éreintée les soirs où elle a chanté.

Malgré tout ça, ou peut-être à cause de tout ça – est-ce qu'on sait jamais ? – tu sais Tutur combien je me suis toqué l'hiver dernier de Lina Barrès de l'Opéra. Elle jouait dans ce temps-là le rôle de Dalila

dans *Samson* – une Dalila idéale avec sa haute taille, ses bras merveilleux, sa gorge opulente et cette voix de mezzo si chaude, si veloutée, si prenante qui murmurait si amoureusement :

Mon cœur s'ouvre à ta voix comme s'ouvrent les fleurs,
Aux baisers de l'aurore ;
Mais, ô mon bien-aimé, je veux t'entendre encore…

À force d'insister et de supplier, elle m'avait permis de venir la voir dans son appartement de la rue Auber ; mais comme par un fait exprès, quand je venais, il y avait toujours là une mère, un oncle, une petite sœur. As-tu remarqué comme les cantatrices ont de la famille ? Parfois, profitant d'un rare moment de quiétude, je prenais une main qu'on ne retenait pas, je la couvrais de baisers fous ; on me laissait faire, en me plongeant jusqu'au cœur ces grands yeux vert de mer si beaux, si inquiétants, si félins et qui parfois s'éclairaient de lueurs fauves faisant présager tout un abîme de voluptés cachées, de rêves paradisiaques… Alors, au moment où je commençais à perdre la tête, arrivait brusquement, à point nommé, la maman, l'oncle ou la petite sœur, ce qui m'obligeait à redevenir convenable.

Et quand je me plaignais, Lina me disait avec un beau sourire : « J'ai peur de vous, » C'était flatteur, mais ennuyeux, comme la plupart des choses flatteuses. Alors, comme je suis avant tout un physique, et comme je n'entends rien à l'amour sans la posses-

sion, j'ai fini par trouver que toutes ces excitations à froid étaient très mauvaises pour mon cervelet, partageant tout à fait l'avis de Valabrègue qui a donné celte spirituelle définition :

Amour platonique. – Plateau sur lequel il n'y a pas de consommations.

J'ai donc cessé d'aller rue Auber, et j'ai reporté mes aspirations – si j'ose m'exprimer ainsi – auprès de déesses moins bien partagées sous le rapport de la voix et de la famille ; puis, je suis parti pour Niort, chez mon oncle de Follambraye, et là j'étais bien tranquillement occupé à tuer le petit lapin, essayant de dompter « la bête » par l'exercice, mais songeant encore à Lina Barrès beaucoup plus souvent que je ne l'aurais voulu – surtout le matin – lorsque je reçus la lettre suivante :

« Mon cher ami,

» Le directeur du Grand-Théâtre de Niort me demande de venir jouer une fois le rôle de Zerline, dans *Don Juan*, afin de donner à cette unique représentation une solennité toute particulière. Le cachet était très tentant ; de plus, n'allez pas être trop fat, j'ai songé que vous étiez précisément à Niort, et que ce serait une occasion de vous revoir. Bref, j'ai demandé la permission à M. Gailhard, et comme pour le moment je ne fais pas grand'chose, il me l'a accordée sans trop de difficulté. J'arriverai samedi

prochain. Retenez moi une bonne chambre à l'hôtel. Je ne dînerai pas, mais vous savez bien que je ne chante jamais sans avoir avalé une soupe au fromage ; veillez à ce qu'elle soit convenablement gratinée et mitonnée. Voyez aussi le directeur pour une loge convenable. Pardonnez-moi de vous ennuyer de ces détails, mais, en récompense, je vous promets de souper avec vous après la représentation.

» Je vous tends les mains,

» LINA ».

N. B. – Je n'amène pas de famille !

Ce dernier post-scriptum me fit entrevoir le ciel. Un souper en tête à tête, et pas de famille ! Je crus toucher au but et recueillir enfin le fruit de mes assiduités. J'étais fou de joie ; je chantai, je dansai ; ce jour-là, au furetage, je manquai tous les lapins et l'oncle Follambray me dit avec reproche :

— Mon cher neveu, vous me sembler aujourd'hui absolument toc-toc.

Mais que m'importaient les petits lapins ! Je dirai plus : que m'importait l'opinion de l'oncle Follambray sur mon piètre état mental ! J'allai voir Brévanne, le directeur du Grand-Théâtre, et, comme je ne trouvais pas de loge digne de l'étoile attendue, il offrit galamment son propre cabinet de travail. Bon. De là, je me rendis à l'hôtel de l'Aigle-d'Or, et je re-

tins la chambre de l'évêque : celle du premier, avec un grand diable de lit, large comme la place de la Brèche vers lequel je ne pus m'empêcher de loucher, en songeant aux joies promises.

Ah ! Toto, l'amour a ceci de divin qu'il fait oublier les tristesses des autres, je parle des amours nobles, élevées, car il faut craindre les amours vulgaires à l'égal des dîners à prix fixe. Les uns gâtent l'estomac, les autres le cœur. Cette idée d'estomac me fit descendre à des sujets plus terre à terre ; je songeai à la fameuse soupe nécessaire à l'émission de voix et je m'enquis auprès du patron. Précisément c'était la spécialité du cuisinier. On venait de vingt lieues à la ronde pour déguster sa soupe au fromage, et les officiers du 11e cuirassiers, quand ils étaient de semaine, venaient dès cinq heures du matin pour avaler ce met exquis. C'était parfait. L'hôtel de l'Aigle-d'Or était à deux pas du Grand-Théâtre ; il fut convenu qu'à neuf heures moins le quart du soir sans faute, Joseph, le garçon de l'hôtel viendrait apporter la soupe toute fumante dans la loge de Lina.

Le samedi soir, celle-ci arrivait, jolie, oh ! jolie, dans sa grande pelisse de loutre, avec une petite toque de fourrure qui faisait songer à celle de la tsarine. Je voulus parler à la diva, lui exprimer mon allégresse, mais elle mit un doigt sur ses lèvres, en m'expliquant par signe qu'elle ne voulait pas parler. C'est vrai. Les jours où elle jouait, elle était muette.

Encore une grâce d'État, Enfin, je lui montrai sa chambre qu'elle approuva d'un hochement de tête ; je lui expliquai ce qui avait été convenu pour la soupe, je lui soumis le menu du souper commandé pour minuit et demi – heure du crime en province – et heureux de la voir satisfaite, et, désireux d'autre part, de m'éviter des excitations intempestives, je la quittai.

À neuf heures, j'arrivai au Grand-Théâtre, où le nom de LINA BARRÈS, *de l'Opéra*, flamboyait en lettres gigantesques. Je trouvai Lina dans ce coquet costume de Zorline, si seyant avec la jupe de satin blanc ornée de pampilles et le boléro de velours cerise. En m'apercevant, elle eut ce cri du cœur ;

— Et ma soupe ?

Enfin elle parlait. Je lui promis que la soupe au fromage allait arriver.

— Mais il est neuf heures, il faut que j'entre eu scène !

J'étais désolé ; le directeur avait envoyé le concierge du théâtre réclamer le plat à l'hôtel de l'Aigle-d'Or, mais comme le public commençait à s'impatienter – à Niort, on n'est pas commode – Lina se décida à jouer à jeun. Elle était dans un grand jardin, occupée à chanter avec Mazetto le fameux duo :

Ah, laissons ces tristes choses,
Faisons la paix, mes amours,
Éloignons les soucis moroses.

Debout, derrière un portant, j'écoutais avec ravissement lorsque tout à coup, à ma grande stupeur, je vois Joseph, le garçon, entrer par le côté cour et avancer devant le trou du souffleur, en tenant la soupe sur un plateau ! On lui avait dit que c'était pressé, et ne trouvant pas la cantatrice dans sa loge, le malheureux avait cru bien faire en la cherchant jusque sur le théâtre.

Le chef d'orchestre, ahuri, reste le bâton en l'air, les musiciens s'arrêtent, et au milieu d'un silence, on entend Joseph s'écrier :

— Quand monsieur et madame auront fini, la soupe est prête.

Là-dessus, il posa son plat sous un lentisque qui occupait le centre du décor et sortit. Ce fut une tempête de rires dans la salle ; les Niortais très égayés crièrent : *bis.* Il fallut baisser la toile ; Lina exaspérée rentra chez elle et je n'ai pas besoin de te dire, Tutur, que je trouvai la chambre de monseigneur l'évêque inexorablement fermée au verrou.

Quant à M. Gailhard, il a juré de refuser à l'avenir toute permission pour la province, ne voulant pas compromettre la dignité de l'Académie nationale de Musique. Tiens, Tutur, veux-tu le fond, le tréfonds de ma pensée :

— Zut pour les cantatrices !

TOTO.

VIE DE CHÂTEAU

TOTO À TUTUR.

6 novembre.

Je te remercie, mon bon Tutur, de ton histoire du « vase brisé ». Ça m'a donné une idée grandiose de ce que pouvait être la vie de château dans le centre. Permets-moi, à mon tour, de t'envoyer quelques détails sur la villégiature dans l'Ouest. Plus tard, nous réunirons nos souvenirs d'automne, et cela formera un ensemble inconvenant, mais très complet.

Donc, à l'occasion de la Saint-Hubert, je me suis décidé à aller passer une semaine chez les Kernalec, au château de Coatserho. Le nom est un peu barbare – oh ! ces druides ! – mais l'habitation est gaie. La comtesse de Kernalec est très jolie et connaît à merveille les lois de l'hospitalité celtique. Quant au comte, c'est surtout un grand chasseur, un grand buveur et un grand coureur de petites bonnes, tu sais, ces Bretonnes naïves qui – s'il faut en croire Renan – font le signe de la croix au moment du suprême abandon.

Il en change souvent et les fait venir de Morlaix, de Plouganou et des ports de la côte. Ce dédain professé par Kernalec pour les femmes du monde en général, et pour la sienne en particulier, est certainement un encouragement délicat – si j'ose m'exprimer ainsi – donné aux invités, et la comtesse, libre de toute entrave, sait s'organiser une petite cour plénière qui lui permet de ne pas trop s'ennuyer la nuit. J'avais gardé l'an dernier très bon souvenir d'une saison semblable, et, sans exiger absolument un monopole que rien ne justifiait, j'espérais cependant repicoter des raisins de la grappe et décrocher, le cas échéant, quelques menus suffrages.

Mais, dès mon arrivée, je compris bien vite par les mines consternées des camarades que la place était prise et qu'il n'y avait rien à faire.

Cbamberlanne, tu sais, ce jouvenceau qui a l'air d'un petit saxe tout blond et tout rose, était aimé. Oui, Tutur, il osait accaparer, garder sa conquête pour lui tout seul ! Que deviendrions-nous, Seigneur, si d'aussi mauvaises mœurs s'implantaient dans les castels de la vieille noblesse française ?

Tous les soirs, après la remise solennelle des bougeoirs et la rentrée des invités dans leur chambre respective, des pas furtifs retentissaient dans le long corridor sur lequel ouvraient toutes les portes. C'étaient d'abord ceux de Kernalec, qui descendait vers les communs afin d'y rejoindre la Jenny qu'on

avait prise en extra comme laveuse de vaisselle. Puis, quelque temps après, le petit Chamberlanne apparaissait, tenant ses bottines à la main, et, sans se douter du nombre incalculable d'yeux des deux sexes collés aux serrures, il se dirigeait simplement vers la chambre de la comtesse. Il y demeurait une grande heure, le veinard, puis il rentrait tranquillement se coucher, d'autant plus sûr d'une impunité absolue que le châtelain, lui, se gênait encore moins et ne lâchait sa Bretonne qu'au petit jour. Ce système ne nous convenait guère. Certes, madame de Kernalec avait parfaitement le droit d'appliquer à l'infidèle la peine du talion, ce que Maurice Donnay appelle « s'employer » et ce que Bisson appelle spirituellement faire « un coup de tête ». Mais ces coups de tête quotidiens avaient le tort d'être trop exclusifs et de réserver au bénéfice d'un seul ce qui aurait dû, en bonne justice, revenir à la masse. De plus, Chamberlanne, avec la fougue inconsidérée du jeune âge, devait certainement abuser, car la châtelaine, jadis si en train, était devenue gnan-gnan au possible. Tout ce qu'on lui proposait : chasse, promenade, excursion, lui semblait fade – la chère âme ! – et elle restait toute la journée paresseusement assise devant le feu et dégustant des œufs pochés dans du thé et des jus de viande reconstituants.

Quant à Kernalec, bien entendu, il ne se doutait de rien et haussait seulement les épaules devant les

lunchs de sa femme, ce qu'il appelait « la lutte contre l'anémie ». Parlez-moi des paysannes ? à la bonne heure ! Ça veille toute la nuit, et, le lendemain matin, descendue à la cuisine, ça travaille comme un cheval, sans lassitude, sans maux de reins, sans vapeurs… et sans jus de viande !

Une telle situation ne pouvait durer. Hier, après la dislocation habituelle – dislocation dans le sens de grandes manœuvres, tu me comprends bien, mon vieux réserviste – nous regagnons nos demeures respectives, et, d'un commun accord, nous nous plaçons tous à nos postes, aux écoutes et l'œil au guet. Les choses se passent suivant le cérémonial accoutumé. Nous voyons d'abord défiler une silhouette massive, barbue, celle du châtelain qui, détail amusant, portait tranquillement sous le bras une chemise de nuit pompadour, à petits bouquets. Puis, cinq bonnes minutes après, voici Chamberlanne, irréprochable, en smoking fleuri, cravate blanche, chemise à plastron de dentelle, et tellement vaporisé au chypre, l'animal, qu'il laissait derrière lui comme un sillage d'odeur !

Il se dirige vers la porte de la comtesse, l'ouvre avec des précautions infinies et disparaît…

Immédiatement, nous sortons tous dans le corridor, et, en chuchotant, nous tenons un conciliabule, je dirais presque un conclave, car certains peignoirs rouges de femmes ressemblaient à des robes de car-

dinal. Nous étions au moins une vingtaine. Tenant notre chandelier à la main, nous nous asseyons sur les banquettes qui garnissaient le couloir et nous examinons froidement cette situation chaude. Tout à coup, le vieux marquis de Palangridaine, qui a lu ses classiques, s'exclame :

— Louis Chamberlanne est dans les bras de la comtesse ! Et vous dé-li-bé-rez !

— Mais que faire ? Nous ne pouvons pas envahir le nid des amoureux. Ce serait peut-être indiscret… Et puis ils ont dû pousser le verrou.

— Coupons d'abord la retraite à Roméo.

— Parfaitement.

Nous nous dirigeons en monôme vers la chambre de Chamberlanne, nous fermons sa porte à double tour et nous emportons la clef, Puis, ceci fait, la petite marquise de Cassa-Noisetta – charmante, mais un peu rosse – observe qu'il faudrait également faire une bonne niche à ce coureur de Kernalec qui, en somme, est cause de tout. On ne peut aller le déranger chez sa laveuse de vaisselle, parce que, s'il quittait la Jenny avant l'heure, son retour inopiné pourrait amener des catastrophes ; mais on peut, du moins, lui faire savoir qu'on connaît ses petites turpitudes et ses débordements ancillaires.

— Allons tous déposer notre carte sur son lit, dit le colonel de Poigne.

— Oui, une carte cornée, ajoute des Esbrouffettes.

Et, étouffant nos rires, nous entrons à pas de loup chez le comte et, sur son lit, qui n'avait pas été défait depuis un mois, nous étalons nos vingt cartes de visite, avec des cornes énormes, des cornes qui pouvaient être, à la rigueur, sur ce couvre-pied intact, un avertissement ou un symbole.

Une heure après – il parait qu'on ne lui accordait jamais que soixante minutes – le petit Chamberlanne reparaissait, un peu décoiffé, un peu fripé, la moustache tombante. Mais, bah ! n'allait-il pas pouvoir regagner un bon lit, où il pourrait faire la grasse matinée et goûter la joie d'un bon sommeil réparateur ? Il arrive à sa porte, essaye de l'ouvrir et la trouve fermée, avec la clef absente de la serrure. Qu'est-ce que cela signifie ? Une mauvaise plaisanterie, sans doute. Mais il n'y a pas à réclamer, sous peine de compromettre la châtelaine. Le mieux, c'est de prendre son mal en patience et de se tenir coi.

Parfait gentleman, le pauvre amoureux un peu transi, toujours en smoking et en cravate blanche, va s'étendre mélancoliquement sur un canapé du couloir, en face de sa porte, et s'y endort.

— Ah çà ! mon cher, qu'est-ce que vous faites donc là ? lui demande, le lendemain matin, Kernalec, revenant de son excursion nocturne.

Chamberlanne n'en tirait pas large en se trouvant ainsi face à face avec le mari. Il se frotte les yeux et balbutie je ne sais quoi : il s'était assis un instant… pour respirer le frais (en novembre !) et admirer l'effet de lune sur le parc… et puis… le sommeil était venu à l'improviste…

Le châtelain prend l'explication pour ce qu'elle vaut, suppose quelque fumisterie et, en rentrant dans sa chambre, il trouve sur son lit les vingt cartes cornées. Heureusement, il n'y avait pas celle de sa femme ! le reste importait peu : il faut bien que les invités s'amusent. Très malin, il n'a pas soufflé mot de sa découverte ; mais, le soir, je l'ai pris à part et, m'autorisant de ma grande intimité, j'ai essayé d'aborder le sujet à voix basse :

— Oui, oui, m'a-t-il dit en souriant, c'est le petit Chamberlanne qui a voulu me faire une farce ; mais il n'est pas fort. Sa carte seule manquait à la collection, et, au contraire, pour me faire croire que les autres étaient venus, il avait cru devoir faire une corne ! Elle est bien bonne !

Et, comme la morale triomphe toujours, la nuit dernière, Kernalec et Chamberlanne sont sagement restés chez eux, tandis que moi, j'allais retrouver la Jenny.

Un Rubens, un vrai Rubens ! et tu sais, Tutur, pour le signe de la croix, eh bien, le vieux Renan avait raison.

TOTO.

VIVEURS !

TUTUR À TOTO.

22 novembre.

Mon bon Toto,

Je viens de voir au Vaudeville une pièce de Lavedan qui m'a fait du bien. Nous a-t-on assez rasés avec les mœurs patriarcales de l'austère bourgeoisie ! Ah ! les voilà bien les grands bourgeois, tous fêtards, tous marcheurs ; mariés et menant quand même à quatre, acceptant un mariage pour leur fille si cette union doit faire tomber dans leurs bras une maîtresse ; égoïstes, débauchés et voyous. Et leurs femelles, ces dignes bourgeoises qu'on nous citait toujours comme modèles, pour embêter nos sœurs et humilier nos petites amies, se déshabillant presque en public, capables de toutes les infamies pour garder un amant, et jupe retroussée, sautant par-dessus les tables dans la salle commune, chez Durand.

Ne m'a-t-on pas conté l'histoire absolument véridique d'une de ces « honnestes dames » qui, l'an dernier après un plantureux déjeuner à Madrid, disparut un moment dans un petit bosquet, et revint

avec un mouchoir légèrement humide qu'elle mit aux enchères, pour les pauvres, et qui monta à des sommes fabuleuses. Oui, Toto. Sauvez-vous par la charité, a dit François… de Sales.

Et ce sont ces bourgeois-là qui ont pris la Bastille pour détruire les droits de jambage et de cuissage, pour protester contre les soupeurs de la Régence, le Parc aux cerfs et les orgies du XVIII^e siècle ! Tandis que nous, mon vieux complice, sommes-nous assez peu oh hé ! oh hé ! Assez peu Grammont-Caderousse ! Est-ce que nous soupons encore ? Est-ce que tout descendants des Croisés que nous sommes, nous envoyons par la fenêtre des cabinets particuliers la vaisselle sur la tête des passants ? Nous trouverions bien trop idiot d'avoir à payer la casse ; c'est à peine si nous nous offrons une tasse de thé au cercle ou un grog américain chez Maxim's, avant de rentrer nous mettre au pieu, entre minuit et demie et une heure moins le quart – limite extrême.

Et le dodo est solitaire. Nous ne découchons plus.

D'abord, les médecins nous ont expliqué les inconvénients qu'il y avait, au point de vue hygiénique, à reposer côte à côte avec une très jolie femme et à respirer l'air exhalé par elle, étant donné que, même avec une haleine de fraise – et elles sont très rares, cette année, les haleines de fraise ! – cet air

exhalé contient toujours une notable proportion d'acide carbonique, gaz éminemment délétère.

Et puis, c'est fini, les rentrées au matin, chantées dans la Vie Parisienne :

… la mine blafarde,
Ivre de champagne et de faux amour,
Et le balayeur s'arrête et regarde
Les heureux du jour.

Aujourd'hui nous sommes frais. Tiens, moi, Toto, tu me croiras si tu veux, il y a bien quatre ans que je n'ai vu lever l'aurore, que je n'ai aperçu, même de loin, un balayeur, une poubelle, ou une voiture à gros numéro de la compagnie odorante que tu connais. Te rappelles-tu quand jadis on avait attrapé au bac la fâcheuse culotte, et qu'on voyait sur ces gros tonneaux porte-veine un chiffre terminé par un neuf, on s'écriait tout joyeux : « Neuf ! C'est un abatage ! » Douce superstition ! Aujourd'hui, après être rentrés chez nous avec une régularité qui fait l'admiration et la joie de notre concierge, nous nous levons dès huit heures du matin pour aller faire à pied ou à bicyclette notre promenade au Bois ; ou encore nous allons causer un peu de mines d'or au Crédit marseillais. Il n'y a pas à lanterner. Il faut que les ordres d'achat ou de vente soient lancés en Bourse avant dix heures. On ne dit pas de bêtises. On s'assied bien sagement en face du monsieur – le directeur de l'agence – et on regarde avec lui les cours de la

veille, et on fait des additions ou des soustractions – beaucoup de soustractions, hélas ! – ce après quoi on signe des petits papiers roses, pour arbitrage.

Les voilà, les matinées de la noblesse française. Est-ce que ça ne vaut pas mieux que d'aller au café ?

Loin d'avoir quatre maîtresses, ce qui doit être déplorable pour les reins, si tant est qu'on veuille seulement être un brin poli, nous nous mettrions plutôt à quatre pour en avoir une, un gentil petit syndicat, un placement de tout repos, et qui prouve une fois de plus la puissance des sociétés coopératives. « L'union fait la force », comme disait dernièrement à mademoiselle Cléo de Mérode certain roi très économe. Voyons, mon vieux camarade, il nous est arrivé comme à tout le monde de perdre une philippine. On a des tas de machins dans la tête, on ne saurait penser à tout. Eh bien, est-ce que nous avons jamais offert d'aller manger une côtelette à Stockholm ? Si encore c'était à Christiania, on pourrait peut-être imiter le nommé Ibsen – très chic en sa qualité de Norwégien – et commander du canard sauvage ; mais la Suède a été absolument déconsidérée par le baron de Gondremark, et par son ami Frascata, de préhistorique mémoire, celui qui, de son « froid pays », écrivait à la cocotte Metella, – la blondine Jersey du temps :

Vous dirai-je, ma mie.
Qu'à présent je m'ennuie
Comme un perdu dans le fief paternel…

Nous offririons, nous, plutôt un objet utile, un petit bracelet, une part de tandem, une salamandre, celle qui brûle pendant quarante-huit heures en consumant un minimum d'anthracite. Je crois que cette année, on aura le sac de mille kilos dans les cinquante à cinquante et un francs – prix de cercle, Ce sont là des philippines pratiques comme nous les comprenons.

As-tu lu par hasard dans les *Misérables* de Victor Hugo, ce portrait de M. Gillenormand, ce bourgeois bourgeoisant, hautain dédaigneux, et odieusement ridicule, portant sa bourgeoisie comme jadis on portait son marquisat. Ce bourgeois a fait souche, et ses petits-fils lancés dans de grandes affaires industrielles – aciéries, fabriques de cuir, ou denrées coloniales, – ont été longtemps donnés en exemple à ces descendants de vieilles familles qui n'admettaient guère comme métier que celui des armes, et reconnaissant leur incapacité absolue à gagner de l'argent. Ils étaient, eux, les travailleurs, tandis que les autres étaient les inutiles, les cocodès ou les gommeux ; ils représentaient la vertu, l'austérité, le devoir ; et la rigidité de leurs principes se dressait comme un reproche devant le relâchement des mœurs et le décousu de certaines existences aristocratiques.

Et voilà que Lavedan, après avoir dit très sévèrement son fait au prince d'Aurec, soulève à son tour le voile qui masquait l'hypocrisie des bourgeois travailleurs ou se disant tels. Ce sont eux aujourd'hui qui sont le vice en voiture, tandis que nous allons à pied. Ce sont eux qui, aussitôt les signatures données, ou le livre de doit-et-avoir arrêté, se plongent dans les orgies fastueuses, payent les notes des courtisanes, les pantalons aériens et les chemises diaphanes, et font, toutes proportions gardées, des soupers Régence à la bière et au consommé froid. Leurs femmes filent toujours, mais ce n'est plus la laine, et ne songent même pas à garder la maison. Elles vont du Palais de Glace à Saint-Lazare, fréquentent des androgynes, pédalent avec frénésie, et donnent à leurs amants, maris de leur meilleure amie, des rendez-vous au Chalet du Cycle. Elles disent « marlou » comme on dirait « mon cœur », et chantent les couplets de Bruant ou de Jules Jouy. Et le tableau n'est pas exagéré. Ces bourgeoises-là sont en chair et en os ; ces bourgeoises-là existent. Ce sont eux qui descendent de la Courtille, et méritent à leur tour la noble épithète d'« arsouilles » autant et plus que lord Seymour. On le savait, mais on ne le disait pas assez ; on connaissait bien vaguement quelques noms, mais on n'avait pas encore aussi clairement désigné les types, assez méprisables en somme, de la joyeuse bande. Maintenant c'est fait. De là un grand soulage-

ment pour la conscience publique. Nous ne les blâmons pas outre mesure, d'être viveurs et fêtards à leur tour ; mais nous demandons qu'on ne déplace plus les responsabilités.

Après la représentation de la pièce du Vaudeville on aura certainement un peu moins de mépris pour les belles filles folles de leur corps qui continuent le rôle de Metella sous la troisième République, mais qui du moins jouent franc jeu, et n'usurpent pas une considération sociale à laquelle elles n'ont aucun droit.

Et peut-être – pardonne-moi, Toto, cette pensée un peu sérieuse – aura-t-on aussi un peu plus de respect pour les mères que nous avons encore connues – espèce qui devient de plus en plus rare –, pour celles qui ignorent le henné, Saint-Lazare, l'argot et la bicyclette, et qui, avec leurs bandeaux blancs à l'impératrice, leur bon, sourire et leur indulgence sereine, savaient garder impeccables le charme du foyer et l'honneur du vieux nom.

TUTUR.

MINES D'OR

TUTUR À TOTO.

12 novembre.

Est-ce que cela ne t'a pas fait de la peine, Toto, lorsqu'on t'a dit qu'Émilienne de Besançon, notre Émilienne, avait été exécutée en place de Bourse et que sa jolie tête était tombée dans la corbeille des agents de change ? Ah ! combien j'aurais préféré voir écarteler l'huissier Machinchot en place de Grève !

Pauvre Émilienne ! Elle a appris que l'on peut avoir longtemps fait des yeux en coulisse sans avoir pour cela l'*œil* en coulisse, une coulisse qui n'a rien à faire avec celles des Folies-Bergère. Comme elle était gauchement gentille quand elle présentait des lapins savants au Cirque, ou quand elle donnait en « tir aux pigeons » la réplique au gros Dailly dans je ne sais plus quelle revue des Menus-Plaisirs ; dernièrement encore, avec quels gestes arrondis et quel maillot bien rempli à craquer – symptôme du krach futur – elle personnifiait le prince Charmant hypnotisé par le galbe de mademoiselle Rivolta ! Comme

c'était senti, vécu, creusé… et en même temps rebondi !

Tous ces souvenirs sont tristes. L'autre soir, au cercle, on ne voyait que des gens dévorant avec anxiété la quatrième page des journaux ou s'arrachant les télégrammes bleus envoyés par le Transvaal. Oh ! ces mines ! Elles sont cause de bien drôles de mines. On a beau être philosophe, c'est toujours ennuyeux de se dire : Aujourd'hui, la *Blaguenfield Deep* a encore baissé de vingt francs. J'en ai cent. Cela fait deux mille francs de fichus, cent louis que j'aurais pu employer à une foule de bonnes choses, que j'aurais pu croquer avec des petites folles de leur corps. Et l'on se retourne ainsi le poignard dans la plaie, en évoquant la vision perverse des voluptés ratées et des paradis perdus – rue Milton.

Et les gens décorés à gros ventre qui pérorent devant la cheminée du club, et ceux qui ont causé avec MM. Gonin et Sterne, et ceux qui ont sondé M. de Verneuil et M. Magnin, et ceux qui ont cueilli le baron Alphonse à sa descente de wagon ; et le *consortium,* le prince *consortium* ! Je me suis sauvé, Toto ; j'ai traversé les Champs-Élysées, dans la nuit noire, en faisant des réflexions automnales :

Quand tous verrez tomber, tomber les feuilles mortes,
Si vous avez joué, vous prierez Barnato…

et je suis arrivé au Palais de Glace. Là, au moins, j'ai retrouvé de la lumière, de la joie, du monde, du bruit. Il y avait des chutes, mais c'étaient des chutes gaies ; il y avait des gens qui glissaient, mais sans aller jusqu'à la culbute finale. De beaux messieurs, au dolman vert soutacbé noir, en petite calotte anglaise maintenue par la jugulaire subnasale, exécutaient, en patinant, de gracieuses arabesques, tandis que, là-haut, un orchestre faisait entendre des valses de Métra, devant les panneaux ensoleillés représentant Monaco, la Corniche, Monte-Carlo et autres paysages bénis où l'on gagne de l'argent.

Tout autour de la piste, une foule grouillante de gigolos, de belles petites, assis à des tables, et buvant, en guise d'apéritif, des boissons américaines à noms mystérieux. Comme disait éloquemment M. de Montesquiou-Fézensac :

> Il faut les voir déguster leur bitter,
> Glacés par-devant, rôtis par-derrière.

C'est en effet au Palais de Glace qu'on a une définition exacte du chaud-froid. Toutes les figures présentent l'aspect d'un sorbet vanille et fraise. La joue qui est côté de la glace est toute pâle, tandis que celle qui est côté des poêles est toute rose. De là des aspects très nouveaux de la physionomie humaine.

Quant à moi, Toto, ma figure n'était pas panachée ; elle était toute vanille, sans la moindre fraise, car je m'étais placé bien de face, afin de savourer,

en artiste, la grâce adorable d'une blondinette que je voyais glisser sur la surface polie avec une légèreté d'hirondelle en chasse. Sa jupe courte de satin gris-fer laissait voir ses jambes fines, nerveuses, serrées dans de hautes guêtres ; sa taille était moulée dans une jaquette de loutre vaguée devant, avec revers en renard argenté qui tranchait sur le ton sombre de la loutre et rappelait les nuances de la robe par un empiècement de cuir velours brodé d'acier. Sur sa tête mignonne se dressait une petite toque en velours Pompadour gris-fer qui lui allait divinement. Tantôt elle s'en allait, les bras croisés, avec une molle ondulation de droite et de gauche qui la portait en avant comme si elle eut exécuté quelque mazurka bien rythmée ; tantôt elle tournait sur elle-même dans une valse folle, puis se penchait en avant, repartait sur une seule jambe en rasant le sol, ou encore arrivait comme un tourbillon pour s'accoter contre la balustrade. Elle souriait, le teint animé par l'exercice : juste le temps de reprendre haleine et d'échanger quelques mots avec ses amis, puis elle repartait.

J'étais absolument sous le charme, et du coup j'oubliai toutes les tristesses de l'heure présente, toutes les *Krakfontein,* les *Westein Estate Gold*, les *Cape Mining* et *Rober-Field Deep*. Comme j'avais vu ma belle patineuse causer un instant avec le grand Pontades, je m'approchai de lui :

— Qui est-ce ? lui demandai-je avec empressement.

— Comment, tu ne la connais pas ! C'est la petite Nelly de Taille ; n'est-ce pas qu'elle patine bien ?

— Oh ! mon ami, c'est une merveille ! Ce patinage révèle une sûreté, un équilibre, une harmonie de formes : une femme qui patine comme cela doit tout bien faire, tout, tout !!

— Elle passe en effet pour valoir la peine d'être aimée.

— Je t'en supplie, présente-moi.

Tu sais, Toto, comme je possède à un haut point ce que Taine appelait l'*imagination reconstructive*. Rien qu'en voyant patiner ma blondinette, j'avais deviné l'articulation du genou ; la rotule n'était pas proéminente ; l'assiette du pied était bonne ; dès le troisième tour sur la pointe, j'avais compris comment la tête du fémur tournait dans l'os des hanches et je connaissais toute son ossature. Ayant beaucoup étudié le corps féminin, j'en sais les connexions ; toutes leurs parties se tiennent, on peut conclure de l'une aux autres, et d'après un morceau – un morceau de roi – reconstituer l'ensemble. Et j'avais admiré dans cette Nelly de Taille une créature exquise faite pour l'amour comme un chien pour marcher nu-pieds. Oui, Toto.

Pontades fit un signe d'appel, et la blondinette avança.

— Voyons, dit-il, lâche ton patinage une minute et viens prendre un *half and half* avec nous. Il y a mon ami Tutur qui brûle de désir de foire ta connaissance.

— Ah ! c'est vous qui me regardiez tout le temps avec vos yeux en boules de loto. Je vous reconnais bien.

Elle me tendit la main en riant, et nous voilà assis tous les trois, genou contre genou, à une petite table. La délicieuse fille ! Encore plus jolie de près que de loin ; des yeux clairs et rieurs, des dents de jeune chien, et un bon parfum de lilas et de jeunesse ! J'en devenais littéralement fou ; je la mangeais avec ces yeux en boules de loto qu'elle avait blagués, et, toute fatuité à part, cela n'avait pas l'air de mal marcher. Déjà j'avais lancé mes propositions incendiaires, avec tout un programme de soirée : elle allait rentrer s'habiller (ou se déshabiller) avec moi ; elle allait dîner en cabinet avec moi ; j'enverrais prendre par le chasseur une baignoire aux Variétés ; après ? Je ne sais pas trop ce qu'on ferait après, mais j'étais bien décidé à ne plus jamais la quitter ni jour ni nuit, jusqu'à la fin de mon existence, et jusque dans l'éternité des siècles. Ainsi soit-il !…

Elle riait de mon emballement avec la petite moue sceptique de celles auxquelles on a fait cent fois des déclarations pareilles ; mais, enfin, elle ne disait pas non, et déjà elle prenait mon bras pour ren-

trer chez elle, afin de réaliser le numéro 1 de mon projet – un tout petit numéro – lorsque, tout à coup, Pontades fut assez bête pour me dire, au moment où nous partions ensemble :

— À propos, mon pauvre vieux, et tes mines d'or ?

— Vous avez des mines d'or ? me demanda sévèrement Nelly.

Je sentis tout de suite, d'instinct, qu'il valait mieux, à tous les points de vue, ne pas avoir de mines d'or ; mais déjà mon ami s'était exclamé avec une satisfaction intense :

— Lui ! il n'a que ça !

Ah ! Toto, si tu avais vu l'effet produit ! Cette malheureuse phrase n'était pas achevée que déjà la blondinette m'avait lâché, et repartait sur la glace, en traçant de nouvelles arabesques dans une fuite vertigineuse.

Une dernière fois, non sans un soupir de regret, je l'ai regardée qui pivotait follement, loin de moi, avec son renard argenté, symbole de finesse et de fortune, et je suis rentré tout triste afin de lire, à mon tour, les journaux du soir. Il parait que le baron Alphonse a bon espoir, et que le *Consortium* se porte bien. Adieu, Toto.

TUTUR.

LE CHAPEAU VENGEUR

TUTUR À TOTO.

27 novembre.

Est-ce que tu crois à la Providence, toi, Toto ? Moi, j'y crois ; d'abord parce que j'ai été élevé par les Bons Pères et, ensuite, parce qu'il m'est arrivé hier une aventure qui mériterait la kyrielle des qualificatifs abracadabrants consacrés au mariage de Lauzun par cette bonne madame de Sévigné.

Donc, avant dîner, j'avais rencontré, aux Mirlitons, le vicomte de Chastelune, qui m'avait dit :

— Qu'est-ce que vous faites ce soir ?

— Rien. Il fait froid : je resterai chez moi à me chauffer les mollets.

— J'ai mieux que cela à vous offrir : un fauteuil à la première de Gandillot. J'avais inscrit deux noms sur le registre : le mien et celui de mon beau-frère en ce moment à la campagne… et les deux noms sont sortis. Toujours ma veine ! Voulez-vous venir avec moi après dîner ?

— Entendu.

Et nous voilà roulant ensemble vers les hauteurs du boulevard du Temple. Un froid de canard. Nous

arrivons à Déjazet, et je m'installe à côté de mon ami, dans un fauteuil cannelé. J'étais en train de lorgner la salle, très bien garnie, ma foi, lorsque je vis entrer dans la travée qui précédait mon rang une femme grande, blonde, mince, qui s'assoit dans le fauteuil placé juste devant le mien. Et alors je m'aperçois avec stupeur qu'elle a sur la tête une espèce de chapeau Lamballe rabattu devant et relevé derrière comme un tricorne de gendarme, avec cette différence que le retroussis était garni de fleurs, de légumes, je crois même de petits arbustes ; tout un véritable verger. Comme elle avait campé le chapeau sur ses yeux il en résultait qu'à l'arrière ce verger se dressait tout en haut du chignon blond, si bien que je ne voyais plus de la scène que le médaillon rappelant cette pauvre Virginie Déjazet et placé tout en haut des frises.

On frappe les trois coups : la toile se lève. J'entends vaguement la voix des « deux associés », Hurteaux et Matrat ; mais, bien entendu impossible de les voir. Au risque d'attraper un torticolis, je me penche tantôt à droite, tantôt à gauche ; mais j'avais compté sans les manches de la blonde : deux véritables ballons de soie gonflée, qui masquaient complètement les deux petits créneaux ma suprême espérance.

— Sapristi, dis-je à mi-voix à Chastelune, voilà un chapeau qui va être bien gênant !

La dame entend, se retourne à demi, et, me toisant avec un suprême dédain, elle hausse les épaules, ce qui remonte encore les deux ballons. En même temps, elle se raidit sur son fauteuil, cambre les reins, redresse le torse et arrive par ses procédés gymnastiques à surélever le maudit verger de quelques centimètres.

Je continue alors d'un ton navré, à mon camarade :

— Hein ? pourtant, comme j'aurais mieux fait de rester chez moi à me chauffer les mollets ! Je ne me serais pas dérangé et j'aurais vu tout autant la pièce !

À nouveau, la dame se retourne et m'envoie le sourire le plus ironique, le plus gouailleur, le plus insolent. C'était de la provocation au premier chef, et cela méritait une leçon. Je prends mon mal en patience. Il me semblait que j'étais installé devant un théâtrophone. J'entendais, mais je ne voyais rien. Des voix de femmes parvenaient maintenant à mon oreille. Madame Marianne Chassaing disait à Matrat : « Non, vous ne m'aimez pas ! » Puis, c'était Hurteaux ; qui s'écriait : « Je partirai pour l'Amérique, mais je veux emmener ma femme. » Tout cela très confus : tu comprends, Toto, quand on ignore la place des personnages en scène, qu'on ne distingue ni leurs gestes ni leurs jeux de physionomie ! Tiens, mène donc un aveugle, un soir, au Cercle funambulesque : tu verras comme il s'amusera ! Au

fait, tu n'as peut-être pas d'aveugle parmi tes relations. Mettons que je n'ai rien dit.

Enfin, le premier acte se termine au milieu des applaudissements. Sarcey s'esclaffait avec un gros rire qui lui secouait les épaules. Tout le monde avait l'air de beaucoup s'amuser – tout le monde excepté moi. Et la dame m'avait à nouveau dévisagé avec son rictus moqueur. D'autant plus qu'elle avait devant elle un tout petit homme avec la tête dans les épaules. Je regarde ce petit homme : jaquette fatiguée, linge douteux, l'aspect modeste de quelque petit employé du quartier. Je l'attire dans un coin :

— Monsieur, lui dis-je à voix basse, j'aurais un intérêt tout spécial à occuper votre fauteuil 48. Voulez-vous me permettre de vous l'acheter vingt francs – un soir de première. Il vaut bien ça – et je vous céderai le mien en échange le 02, qui, je le reconnais, est… un peu moins bon ?

La figure du petit homme s'allume d'une joie céleste : il glisse mon louis dans son gousset et me dit :

— Monsieur, vous être vraiment trop aimable, et j'accepte le troc avec le plus vif plaisir.

Me voilà donc en possession du 48. Ma première idée fut de m'y installer en gardant mon chapeau sur ma tête ; mais je réfléchis que cette manifestation pouvait ne pas être comprise, paraître inconvenante pour les artistes et qu'il me faudrait me découvrir… Tout à coup, il me vient une idée saugrenue mais gé-

niale – géniale mais saugrenue. Je sors du théâtre, et je descends les boulevards jusqu'à ce que j'aie trouvé une modiste. Précisément il y avait une boutique ouverte au coin de la rue Béranger. J'entre et je demande à la marchande de me vendre ce qu'elle a, comme chapeau de plus gigantesque, de plus catapultueux et de plus pyramidal. Elle ouvre une armoire et m'exhibe un monument en feutre noir, avec un énorme nœud de velours genre Alsace, et, sur ce nœud, un pouf de trois fleurs très hautes rappelant vaguement le *crest* du prince de Galles. Je marchande le chapeau ; soixante francs, une véritable occasion d'automne, je paye, je fais placer le chapeau dans un carton et je rentre à Déjazet.

À la stupéfaction de Chastelune, étonné de ce lâchage, je m'assois au 48, devant la dame, un peu inquiète, puis je sors très sérieusement mon feutre empanaché et je me le campe sur la tête. Je ne sais pas quelle figure je devais avoir là-dessous avec mes grandes moustaches ; mais, certainement, une bombe éclatant tout à coup aux fauteuils d'orchestre n'aurait pas produit plus d'effet. On s'exclamait, on trépignait, on montait sur les banquettes pour mieux me voir, avec des explosions d'hilarité. Les hommes – ah ! les braves cœurs – comprenant le sens symbolique de ma protestation, criaient :

« Bravo ! Il a raison ! Bravo ! » tandis que Chastelune, très choqué, le correct Chastelune me criait : « Tutur, vous êtes fou ! »

Et moi, je restais impassible au milieu de la tempête que j'avais déchaînée, me contentant de regarder dédaigneusement la dame par-dessus mon épaule. Malheureusement, comme je te l'ai dit, si mon idée était géniale, elle était certainement saugrenue : impossible de commencer la représentation dans des conditions pareilles. Aussi ce qui était à craindre arriva : deux gardes de Paris firent irruption et, très poliment me prièrent de cesser cette fine plaisanterie.

— Allez dire à madame, répondis-je avec un faux air de Mirabeau, que je retirerai mon chapeau quand elle aura retiré le sien.

Cette réponse provoque l'enthousiasme du côté des hommes, des vociférations suraiguës du côté des femmes, et, au milieu de ce hourvari, je suis enlevé avec mon feutre à panache et porté jusqu'au foyer par les deux gardes, qui me rendent ma liberté sur ma promesse formelle de ne pas recommencer.

La dame au verger triomphait. Lamentation de la désolation ! Tout à coup je vois une petite ouvrière qui montait vers la galerie supérieure coiffée d'une simple petite toque en fausse loutre. Très jolie avec son nez tourné à l'impudence, ses yeux rieurs et sa houpette de clownesse. Je l'appelle dans le foyer :

— Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous offrir un beau chapeau tout neuf et que je viens d'acheter trois louis il y a un quart d'heure ?

Et j'exhibe mon monument, devant lequel la petite tombe en extase.

— Et que faut-il faire pour cela ? me demanda-t-elle en rougissant.

— Moins que rien. D'abord vous le camper sur la tête et ensuite aller vous asseoir au fauteuil 48.

En deux secondes, la toque de fourrure était remplacée par mon feutre, qui allait divinement, et, après avoir retapé ses frisons devant la glace du foyer, la petite redescend prestement à l'orchestre. Ah ! Tutur, si lu avais vu la joie convulsive du public en voyant mon chapeau faire sa réapparition sur une tête féminine ! Cette fois, les gardes n'avaient rien à dire ! Moi, j'étais monté au poulailler pour jouir du coup d'œil, et je te prie de croire que j'étais bien vengé. La dame ne voyait plus rien du tout, et servait de point de mire à toutes les lorgnettes de la salle. Elle a voulu, comme moi, se pencher à droite où à gauche du nœud alsacien, mais elle a fini par renoncer à la lutte, en quittant la place, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

J'étais enfin maître du champ de bataille. Je me suis immédiatement emparé du terrain en m'installant à la place de l'ennemi. J'ai continué à ne pas voir *Associés* mais, en revanche, j'ai admiré une

nuque jeune, rosée, avec des petites mèches qui se tordaient en révolte… ce qui valait tous les spectacles du monde. La nuque s'appelait Ninette…

Bien entendu, ce feutre n'a été qu'un commencement. C'est par le chapeau qu'on commence, c'est par le mobilier en thuya qu'on finit. Désormais, je promènerai Ninette armée en guerre dans les théâtres, comme une catapulte, et, à prix d'or, je la ferai asseoir devant toutes les femmes qui auront des chapeaux trop grands.

Qu'au se le dise !

TUTUR.

PLAISIRS D'AUTOMNE

TUTUR À TOTO.

Aux Haudriettes, 22 novembre.

Mon bon Toto,

N'EST-CE PAS TOI qui prétendait un jour qu'à la campagne tout le monde devenait vieux, sale et bête, et comme je t'objectais qu'au demeurant les campagnards n'étaient pas plus bêtes que les citadins, tu me fis cette réponse profonde :

— Oui, mais ils le sont plus vite.

Depuis huit jours que je suis arrivé aux Haudriettes, chez Bretoncelle, je viens de constater terriblement la vérité de ton observation. Les allées du parc sont encombrées de feuilles mortes, le ciel enveloppe toute la nature d'une espèce de ouate grise uniformément triste, et l'humidité redoutable aux rhumatisants tombe des arbres dépouillés. Le matin, cela va encore ; avec la toilette, le déjeuner et la chasse, on s'en tire ; mais dès que la nuit arrive, c'est-à-dire vers quatre heures et demie au plus tard, ah ! Toto, mon ami, quel marasme, quelle désolation dans cette nature qui agonise et semble annoncer la fin de

tout sans aucun espoir de résurrection printanière ! Et alors la pensée se porte vers Paris, vers le boulevard, vers la rue de la Paix éblouissante de lumière, où l'on rencontre la femme surnaturelle, extraterrestre, séraphin matérialisé, être mystique, avec son teint rayon de lune, ses cheveux vernissés et dorés, ses lèvres rouges comme du sang !…

Pardonne mon lyrisme, j'ai tant souffert ! Après ces huit jours de tranquillité absolue, j'ai comme une nostalgie de fêtes néroniennes. Bretoncelle comprend bien cet état d'âme, et il s'évertue à nous chercher des distractions, incitant ensemble les couples qu'il suppose rapprochés par des affinités crochues, fermant les yeux sur les flirts, et ne voyant pas les promeneurs de l'un ou l'autre sexe qu'il rencontre errant à des heures absurdes dans les couloirs de son château sans avoir même le prétexte du somnambulisme automatique. Mais nous, cela ne nous suffit pas, et, cherchant à réagir, nous devenons véritablement idiots dans le choix des farces à faire.

Donc, il y a trois jours, nous étions réunis au billard vers cinq heures. La pluie n'avait pas cessé de toute la journée et la chasse avait été déplorable. Il y a des gens qui prétendent que le gibier tient mieux par ces temps-là. Je crois que le gibier tient surtout… à ne pas sortir. Bretoncelle, chasseur fanatique, s'était égaré, je ne sais où et n'était pas encore rentré ; quant à nous, livrés à nous-mêmes, nous mé-

ditions quelque facétie de haut goût, lorsque tout à coup la petit des Esbroufettes – cet âge est sans pitié – nous dit ;

— J'ai une idée. Si nous allions mettre de la farine dans le lit de Bretoncelle ?

— Bravo ! Demain matin il se réveillera poudré comme un petit maître, ce sera très drôle.

Et sur ce, voilà Chamarande qui se met à chanter abominablement faux, sur l'air de l'*Abbé Constantin* :

Blancheur de lait, blancheur suprême,
Blancheur de fromage à la crème…

— Pardon, fis-je observer timidement, mais Bretoncelle est notre hôte, et…

Quelle idée, Toto, avais-je de vouloir faire entendre la voix de la saine raison dans cette réunion d'aliénés ! Je fus conspué comme un député qui voudrait s'opposer à une enquête sur Panama, et immédiatement mes camarades s'élancèrent vers la cuisine pour demander un grand sac de farine.

— Ce que vous aurez de meilleur comme froment, insistait des Esbroufettes avec une gravité comique, ce que vous avez de plus pur.

Le chef s'exécuta sans comprendre, se disant sans doute à part lui que les grands de la terre avaient parfois des fantaisies bien bizarres. Ainsi armés, nous montons dans la chambre de Bretoncelle, nous découvrons le lit et nous étendons notre farine

sur le drap blanc avec des précautions infinies. Si un pli de feuille de rose avait pu jadis gêner certain sybarite, il ne fallait pas qu'une inégalité de niveau dans le froment pût causer à notre châtelain une peine, même légère. Ce bel exploit accompli, nous refaisons avec soin la couverture – Chamarande est de première force, en sa qualité d'ancien élève de Saint-Cyr – et nous redescendons au billard afin de nous adonner à une poule dissimulatrice, — tels les enfants qui dansent pour se donner une contenance, lorsqu'ils viennent de commettre une bêtise.

À sept heures, Bretoncelle rentre transpercé, exténué, si exténué que, malgré son désir de flirter avec la baronne de Saint-Cucufa, il ne pouvait, pendant le dîner, dissimuler quelque bâillement. Nous, les conspirateurs, nous regardions la pendule, attendant avec une impatience bien légitime le moment où le seigneur se retirerait dans ses appartements privés, pour se transformer en bloc enfariné, comme le minet chanté par La Fontaine.

Enfin, à onze heures, le maître d'hôtel distribue les bougeoirs, et nous montons à nos chambres respectives, non sans souhaiter ironiquement une excellente nuit à ce brave Bretoncelle. Nos poignées de main étaient si étrangement affectueuses, nos vœux de bon sommeil si réitérés que notre hôte fut un moment surpris, et échangea avec la baronne un regard légèrement inquiet, mais ce ne fut qu'un éclair, et

bientôt l'on rentra chez soi, le ciel continuant à verser des cataractes sur la maison endormie.

*

Le lendemain, chacun de nous se leva très gai ; on se figurait par la pensée la nuit atroce qu'avait dû passer le châtelain, et l'on s'apprêtait à savourer dans toute leur amertume ses protestations indignées. Bretoncelle arrive pour se mettre à table, souriant, pomponné, et dès que nous l'apercevons, nous partons en chœur ;

— Bonjour, cher ami, comment vous portez-vous, ce matin ?

— Mais, parfaitement.

— Avez-vous bien dormi ?… N'avez-vous pas fait de mauvais rêves ?

— Des rêves… *blancs* souligne imprudemment des Esbroufettes.

— Moi, pas du tout. J'ai dormi comme un loir.

Là-dessus, la baronne de Saint-Cucufa descend à son tour, s'excusant d'être un peu en retard, mais c'était son jour de lavage de tête et elle ne pouvait apparaître avant que sa chevelure fût complètement séchée.

— Allons, à table ! cria Bretoncelle, je me sens une faim de loup.

Nous étions très désappointés. À quoi bon faire une farce si la victime ne se plaint pas ?

Tant d'esprit et tant de farine dépensés en pure perte ! Pour nous consoler, nous nous rabattons sur le déjeuner, qui était comme toujours excellent, et nous faisons surtout honneur à une superbe galette, dorée, succulente, qui est avalée jusqu'à la dernière miette. Notre hôte, cependant, n'y toucha pas, alléguant que c'était un mets un peu lourd, et qu'il n'aimait pas à se surcharger l'estomac au repas du matin.

— Vous avez tort, riposta Chamarande, la bouche pleine, vous ne savez pas ce que vous perdez, car cette galette est délicieuse. Elle a un petit goût spécial !…

— À propos de pâtisseries, nous dit tout à coup Bretoncelle, figurez-vous que cette nuit j'ai couché sur un véritable lit de farine.

— Pas possible !

— Oui, c'était très doux à la peau, ça ne m'a pas autrement gêné pour dormir. Seulement, comme je n'aime pas le gaspillage, ce matin je l'ai fait ramasser avec soin dans mes draps, et j'ai donné l'ordre qu'on en fit une galette pour le déjeuner, la suis enchanté que vous l'ayez trouvé bonne.

Ah Toto ! Nous ne la trouvions plus bonne du tout ! Pris d'un écœurement subit, nous sentions tous cette horrible mixture qui nous revenait avec *un petit goût spécial !!!*

Et alors, seulement alors – la haine rend perspicace – j'ai remarqué, avec un redoublement d'horreur, que la baronne de Saint-Cucufa – elle non plus, n'avait pas mangé de la galette, et que dans ses raies, soigneusement lavées du matin, on pouvait percevoir encore comme un léger nuage de poudre blanche.

CE QUE FEMME VEUT !

TUTUR À TOTO.

Paris, le 10 décembre.

Mon cher Toto,

Puisque tu as été assez bête pour te faire nommer conseiller municipal dans ton pays, ce qui t'oblige à quitter Paris en plein décembre, je vais t'envoyer pour te distraire le dernier potin du cercle, potin qui t'inspirera peut-être le mépris salutaire de la femme, à moins qu'il n'augmente au contraire ton amour pour elle… On ne sait jamais, vois-tu Toto, on ne sait jamais !

Tu connais le petit Baladèche, attaché au ministère des Affaires étrangères. Vingt-deux ans. Trois cents francs par mois alloués par la famille, deux cents francs d'appointements fournis par le quai d'Orsay. Total six mille livres de rente avec lesquels Baladèche trouva le moyen d'être bien mis, de faire bonne figure dans le monde et de ne pas avoir un sou de dette. En somme un garçon fort honorable.

Bien entendu, il dîne chez papa et maman, va le mardi dans la loge de sa sœur à la Comédie-Fran-

çaise et se contente, faute de mieux, de la tendresse des femmes du monde un peu mûres.

Ceci ne l'empêchait pas, pauvre ver de terre amoureux d'une étoile, d'être au fond éperdument épris de Sabrette, tu sais la sociétaire exquise et fantasque, celle que les abonnés appellent *Fantaska.*

Il l'aimait, d'ailleurs, sans aucun espoir. Ce n'est pas avec six mille francs par an qu'on peut aspirer aux baisers de ces créatures de luxe ; n'est-ce pas Toto ? lorsqu'un soir en arrivant au club, il entend raconter la mésaventure du comte Zabulon, le gros banquier.

Comme le richissime baron l'importunait de ses offres une fois de plus, Sabrette lui avait dit brusquement, en plein foyer :

— Vous dites que vous m'aimez ? C'est possible. Mais m'aimez-vous autant que cent mille francs ?

Le coup était rude, mats Zabulon avait fait bonne contenance, et le lendemain il se présentait rue de Rivoli, chez la belle avec un domestique portant un gros sac.

Il entra au salon et, sur un signe, le laquais éventra le sac qui, immédiatement, répandit sur le tapis un véritable fleuve d'or.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? avait demandé Sabrette en faisant la moue.

— Ça, c'est cent mille francs en louis ?

Pourquoi pas en billets de banque ?

— J'ai pensé, murmura le banquier, que cela ferait plus d'effet. Danaée… la pluie d'or, Jupiter…

Alors Sabrette on repoussant du pied te trésor, avait répondu en riant :

— Évidemment, la plaisanterie est très spirituelle, mais, décidément ! Jupiter ne devait pas être comme vous. Remportez vos pièces de monnaie ; elles salissent mon tapis.

Baladèche avait écouté cette histoire avec une vive émotion. Ainsi, il y avait donc encore des femmes sachant résister à la puissance de l'or, désireuses de mettre dans une liaison un peu de poésie, de désintéressement et de réelle affection ? Il s'informa et apprit, à sa grande joie, que Sabrette, très fantaisiste, n'avait pas de plus grand plaisir que de faire souffrir ces nababs, ces princes russes qui, à défaut de jeunesse ou d'esprit, n'ont à offrir que de l'argent encore de l'argent et toujours de l'argent ! En somme, avec ses cinq cents francs par mois, il pouvait donner à la divine sociétaire des fleurs et des bonbons, qu'elle accepterait peut-être !…

Le cœur battant à tout rompre, il se présenta à son tour chez Sabrette, avoua son amour avec des paroles émues et sincères, puis, arrivant à l'histoire de Zabulon, il s'écria dans un bel élan :

— Ah ! madame, ce n'est pas moi qui vous offrirais de l'argent ! Je sais trop bien qu'il y a de certains bonheurs qu'on ne saurait acheter. C'est ma vie, mon

existence tout entière que je vous prie d'accepter, prêt à n'importe quel dévouement, à n'importe quel sacrifice, à l'immolation de moi-même.

Il s'ôtait jeté aux pieds de la comédienne, et celle-ci le contemplait, très gentil en somme, avec ses cheveux drus et un peu ondulés sur les tempes, son visage tout neuf, ses dents éblouissantes qui apparaissaient sous la moustache châtain, à peine estompée.

— Vous autres hommes, dit-elle avec ironie, vous offrez toujours ce qu'on ne peut accepter. Voyons, mon pauvre ami, que diable voulez-vous que je fasse de votre vie ? Je ne puis pourtant pas vous demander de vous tuer pour me léguer votre squelette après décès, comme ornement de mon boudoir !

— Vous raillez, madame, mais cependant je suis prêt à n'importe quel sacrifice. Mettez-moi à l'épreuve.

— Prenez garde. Vous vous avancez peut-être beaucoup ?

— Je vous dis que je l'accepte d'avance.

— Eh bien, si je vous demandais de vous enlaidir pour me prouver votre amour ?

— M'enlaidir ! Quoi ? me raser le crâne ? Couper mes moustaches ?

— Pis que cela, répondit Sabrette, dont l'œil fauve s'alluma d'une lueur cruelle. Tenez, je désirerais une de vos dents, une de celles du milieu.

Hein, Toto, si l'on nous avait demandé une chose pareille, une dent du milieu ! Quel formidable éclat de rire, et comme nous eussions été radicalement guéris ! C'est dommage que le petit Baladèche ne se soit pas rappelé l'histoire que contait si drôlement Dupuis dans les *Sonnettes.* Tu sais, la grande dame de la cour de François Ier qui ordonne à un jeune seigneur, comme preuve d'amour, d'aller lui chercher son mouchoir de dentelle qu'elle vient de lancer dam la fosse aux ours. Et le jeune seigneur disant à la grande dame : – Allez le chercher vous-même ! et envoyant rouler la coquette dans la fosse aux ours. Voilà un noble exemple ! Le voilà bien ! Mais peut-être Baladèche n'avait-il jamais vu les *Sonnettes* ? Peut-être était-il à ce moment psychologique où un homme étant prêt à toutes les folies, on dit de lui pour l'excuser : « Il est amoureux comme on dirait : « Il est idiot, ne lui en veuillez pas ». Quoi qu'il en soit, notre diplomate en herbe se lève, et dit avec l'enthousiasme des héros et des martyrs :

— Je vous demande une heure, rien qu'une heure, et je reviens.

Et le voilà qui court chez un de ces merveilleux opérateurs qui n'arrachent pas les dents mais qui les cueillent sans douleur… pour eux. En vain le praticien, pris de quelques scrupules, émet quelques objections sur l'utilité d'enlever cette incisive nacrée et intacte. Mais Baladèche insiste tant et tant que le sa-

crifice s'accomplit. Et le patient, après avoir poussé quelques hurlements do douleur – qu'est-ce que tu veux, Toto, l'esprit est fort, mais la chair est faible – emporte sa dent que l'opérateur a soigneusement placée dans un écrin en velours bleu (il fournissait aussi les écrins en velours bleu). Et il reprend le chemin de la rue de Rivoli, comme un homme allégé d'un grand poids – je ne parle pas du poids de la dent.

Il monte l'escalier quatre à quatre, et se précipitant chez Sabrette, il lui tend l'écrin en disant simplement :

— C'est fait. Voilà.

En même temps, il ouvrait la bouche toute grande pour montrer le vide qui désormais déshonorait sa mâchoire, formant en plein centre un petit trou noir dans la rangée de perles.

Sabrette regarde et s'écrie :

— Allons bon ! il n'y a rien de fait.

— Comment il n'y a rien de fait. Je n'ai pas une dent de moins !

— Si, seulement vous n'avez pas compris. Je vous avais demandé la dent du bas, et vous m'apportez la dent du haut… une dent qui se voit à peine sous les moustaches.

Et criant comme une folle, elle a mis Baladèche à la porte.

J'aime à croire que désormais ce dernier aura au moins une dent – celle du haut qu'il a fait remettre – contre la séduisante et capricieuse sociétaire ; mais vois-tu, mon bon Toto, que ceci nous serve de leçon ; crois-en le conseil de ton vieux Tutur :

— Ce que la femme veut, Dieu le sait… et il est bien le seul !

L'AVANT-SCÈNE

TOTO À TUTUR.

Les Haudriettes, 10 décembre.

Il ne faudrait pas croire, mon bon Tutur, que tu as le monopole des déceptions. La vie est courte et l'existence est amère : *Vita brevis ; vita amara-boum-di-hé,* mais moins, beaucoup moins qu'on ne le croit. Enfin, laisse-moi te raconter ce qui m'est arrivé la semaine dernière pendant les quelques jours que j'ai passés dans cette ville vantée par toi comme le paradis de toutes les voluptés.

J'avais quitté les Haudriettes, un peu humides, et un peu tristes décidément, en dépit de la chasse – une chasse qui finit hallali-courant, à quatre heures et demie, et pour cause. D'abord j'avais besoin de me faire couper les cheveux – les coiffeurs d'Angers sont déplorables – et puis tes lettres avec leurs satanées descriptions de premières, de toilettes et de petites femmes, m'avaient donné comme une fringale d'amour.

Me voilà donc parti ; mais, comme toujours, au bout de vingt-quatre heures, j'étouffais déjà dans ces rues aux maisons si hautes. Habitué aux vastes hori-

zons, il me semblait que j'étais dans une cave entourée de murailles ; aussi, pour me refaire un peu les poumons, je t'avais demandé de venir au Bois – que n'es-tu venu ! – Mais je vois encore ton sourire méprisant tandis que tu me répondais : – « Mon pauvre rural de Toto, j'ai le regret de t'apprendre que, sauf le dimanche, pour se rendre aux courses d'Auteuil, on ne met pas les pieds au Bois en décembre. »

Je suis donc parti tout seul. Eh bien, Tutur, laisse-moi te dire que tu as eu tort de ne pas m'accompagner. L'allée des Acacias était charmante avec sa mélancolie automnale. L'air était très doux ; les arbres dénudés profilaient leurs branches sur un ciel gris-perle coupé par de petits nuages lilas et roses qui s'estompaient dans la direction de Longchamp. Des promeneurs très rares, des voitures plus rares encore, mais celles qui passaient étaient d'une élégance irréprochable, Pas un fiacre, pas un locati, pas un défilé de noces. C'était *select,* et c'était chic. On avait la vague sensation de se promener dans un parc à soi.

J'avais mis pied à terre, et je m'en allais, déambulant à petits pas, humant avec délice la senteur des bois mouillés qui me rappelait le terroir, lorsqu'à une vingtaine de pas devant moi, un petit coupé bleu s'arrêta. J'admirais l'alezan, bien enrêné, bien en main, les harnais très fins à double piqûre, et tout l'ensemble harmonieux et sobre de l'attelage,

lorsque je vis sortir par la portière une grande femme brune d'une suprême élégance, le torse tout enveloppé dans une redingote de loutre garnie de chinchilla qui tombait jusqu'à terre et enveloppait complètement la toilette. Ce manteau qui eût écrasé toute autre, donnait au contraire à mon inconnue une démarche vraiment royale et n'enlevait rien à la sveltesse onduleuse de sa démarche. Sur sa tête une toque de velours noir chiffonné, surmontée d'un pouf de plumes qui oscillait à chaque pas.

Que veux-tu, mon vieux Tutur, je me mis à suivre. À Angers on suit beaucoup les femmes sur le Mail, nous n'avons même pas d'autres distractions ; et puis mon flair, non pas d'artilleur, mais de chien de chasse, m'avait fait percevoir un parfum de Chypre mêlé à l'odeur fauve de la loutre qui m'eût fait marcher jusqu'au bout du monde. Tu ne saurais comprendre, toi Parisien blasé et saturé de plaisirs, l'effet produit par une odeur capiteuse sur le nerf olfactif d'un monsieur qui arrive ainsi de la campagne avec de copieuses réserves de santé et de sagesse.

Bref, je suivais très emballé, diminuant graduellement la distance, m'enivrant du parfum qui devenait de plus en plus âcre, et cherchant dans ma tête quelque phrase d'abordage. J'en avais de très jolies, mais ce qui est suffisant pour les femmes d'Angers n'est peut-être pas assez spirituel pour Paris. D'abord je m'arrangeai pour dépasser un peu ma

promeneuse. Quel profil ! un petit nez, busqué, fin, aristocratique, des yeux immenses, profonds à s'y noyer, et une bouche un peu duvetée dans les coins, une bouche savoureuse comme un beau fruit. Grande dame ou courtisane ? Évidemment l'apparence était des plus comme il faut, mais aujourd'hui les demoiselles s'habillent si correctement, et puis les lèvres étaient bien rouges pour être nature… Bah, sans doute une grande cocotte ; on pourrait y aller carrément.

Et j'y allai carrément, c'est-à-dire que je laissai tomber ma canne, en m'arrêtant brusquement, de manière à effleurer un peu le beau manteau de loutre. Chapeau bas, je me confondis en excuses très humbles. La dame leva les yeux, un peu surprise ; puis, avec un imperceptible sourire de moquerie pour ma maladresse, elle me dit :

— Ce n'est rien, monsieur.

Puis elle voulut continuer sa route, mais j'étais trop lancé pour m'arrêter en si beau chemin et je continuai :

— Croyez bien, madame, que si j'avais voulu volontairement vous heurter, j'y eusse mis beaucoup plus de formes… et aussi beaucoup plus de douceur.

Pour le coup, la dame s'arrêta, me toisant avec hauteur, puis sans doute que mon aspect général la rassura, car le froncement de son sourcil olympien disparut, mais l'expression originale de sa physiono-

mie s'accentua et elle me dit avec une nuance de moquerie :

— Vous n'êtes pas de Paris ?

— Non, je reste la plupart du temps dans mes terres aux Haudriettes.

— Cela se voit, sans cela vous sauriez sans doute que vous vous trompez.

— Mais je désire tant vous connaître !

— Écoutez, monsieur, je ne veux pas me fâcher, mais cette plaisanterie a assez duré. Il n'entre pas dans mes habitudes de causer avec les gens que je ne connais pas.

Ah Tutur, si tu avais vu ce grand air ! mais moi, les grands airs ça ne me produit aucun effet, et je continuai par cette phrase pleine de justesse :

— Voyons, madame il y a un commencement à tout. Vos plus intimes, vous avez commencé par ne pas les connaître ; et, on ne peut pas toujours avoir été amis d'enfance.

— Enfin, monsieur, voulez-vous me laisser tranquille, oui ou non ? Mon cocher regarde…

— Madame, je ne vous quitterai que lorsque vous m'aurez donné un rendez-vous.

— Je ne puis vous recevoir, tant que vous ne m'aurez pas été présenté.

— Alors, venez chez moi.

— Prenez garde, monsieur ; après avoir été mal élevé, vous devenez grossier.

— Eh bien, choisissons un terrain neutre. Laissez-moi vous envoyer une loge pour les Variétés. On dit le *Carnet du Diable* très amusant. J'irai vous saluer pondant un entr'acte.

Pour le coup, la figure de la belle blonde s'éclaira tout à fait ; elle partit d'un éclat de rire et me dit gaiement :

— Dieu ! que vous êtes drôle ! Eh bien, monsieur, c'est ça, envoyez votre loge.

— Vous me jurez que vous viendrez ?

— Il le faut bien, puisque c'est la seule manière de me débarrasser de vous.

— Mais… je n'ai ni votre adresse ni votre nom ?

— Adressez le coupon à madame Bremagne, 47, rue de Lille. Mais n'écrivez rien ! Le coupon tout seul !

— Que vous êtes bonne !

La dame continua sa promenade, et moi, sans insister davantage, ce qui eût risqué de tout perdre, je m'empressai de noter le nom et l'adresse sur mon carnet, puis, sautant en voiture, je me précipitai aux Variétés ; il n'y avait rien au bureau, mais je trouvai, ô bonheur ! un marchand de billets qui me céda une excellente loge, la baignoire d'avant-scène B pour dix louis. Je montai à l'Union. Je mis la loge dans une enveloppe à l'adresse de madame Bremagne et je jetai immédiatement la lettre à la poste.

Le lendemain, frisé, pomponné, le gardénia à la boutonnière, je me rendis au théâtre, et je demandai à l'ouvreuse :

— Y a-t-il une dame arrivée dans l'avant-scène B.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, ouvrez-moi la loge.

Tandis que l'ouvreuse farfouillait avec sa clef dans la serrure, je me passai la main dans les cheveux pour obtenir un léger bombage, et, non sans un gros battement de cœur, j'entrai dans la loge sombre. Je me heurtai à un bonhomme barbu qui avait vaguement l'air d'un Auvergnat endimanché, et qui me dit :

— Que che que vous voulez ?

— Me serais-je trompé ? N'est-ce pas ici la loge de madame Bremagne ?

— Hé, marne Bremagne ! y a monchieur qui te demande.

Je vis arriver une grosse femme, à bandeaux blancs et à bonnet à fleurs qui, se levant de sa chaise face à la sienne, vint à moi avec un sourire mielleux.

— Pardon, m'écriai-je, ahuri, vous êtes madame Bremagne ! Madame Bremagne qui demeure 47, rue de Lille !

— Parfaitement, monsieur, me dit la vieille, j'ai même l'honneur d'y être concierge.

J'avais envoyé une loge de dix louis à une vieille concierge !!! Vois-tu, mon vieux Tutur, il y a certaines douleurs qu'il vaut mieux ne pas essayer même d'exprimer.

TOTO.

LA CANNE

TUTUR À TOTO.

Paris, le 29 décembre,

Vois-tu, mon bon Toto, je ne partage pas du tout l'avis de quelques shopenhaueriens qui trouvent, comme toi, Paris affreux pendant la semaine qui précède le Jour de l'An. La vue de ces petites boutiques, étalant leurs jouets variés, leurs inventions nouvelles franco-russes, ou franco-rosses, la bijouterie clinquante, a toujours eu le don de me causer une béatitude indéfinissable.

Peut-être se mêle-t-il à cette sensation je ne sais quel lointain souvenir d'enfance à l'heure où cette fin d'année, précédée quelques jours auparavant par les mystères de la nuit de Noël, avait pour mon âme naïve des éblouissements d'apothéose. C'était la joie, la splendeur, la richesse, le bonheur qui m'apparaissaient dans une sorte de rayonnement chimérique.

Je regardais ces boutiques de bimbeloteries, toutes reluisantes de tambours, de trompettes, de choses magnifiques en fer-blanc ; les poupées et les polichinelles, à la lumière des lampes, me semblaient

des fées et des génies, et le marchand qui trônait au fond de sa baraque me faisait un peu l'effet d'être le Père Éternel.

En vieillissant, j'ai reporté un peu de mon admiration pour les échoppes, aux grandes boutiques sérieuses. Rue de la Paix surtout, j'éprouve un véritable ravissement à contempler les vitrines illuminées étalant leurs colliers de perles, leurs rivières de diamants, leurs statues de bronze, leurs tableaux de maîtres, toutes ces richesses artistiques qui font de Paris une ville unique. Oui, Toto.

Devant les bijoutiers, les maris passent rapidement avec un regard inquiet. On entend des lambeaux de phrases :

— Pas ici, ma chère amie. Je t'assure que nous trouverons des bracelets bien mieux un peu plus loin.

Et ils entraînent leur épouse fascinée avec la satisfaction d'avoir doublé un cap terrible. Les marchandes de bonbons montrent dans leur vitrine des coupes de Chine, des corbeilles de satin, à nuance tendre, des vases en craquelé d'où émergent toutes sortes de bonnes choses qui envoient dans l'atmosphère des parfums de vanille.

Derrière les comptoirs, les demoiselles de magasins, bien coiffées, avec des yeux de velours et des tailles serpentines, ficellent des sacs tout en maniant avec dextérité des faveurs roses, et servent les

clients extasiés avec de jolis mouvements de mains en avant ; et il me revient à l'esprit la déclaration d'amour à une confiseuse, que j'entendis jadis dans je ne sais quelle revue donnée au club :

Hier, montante créature,
Tu croquais à belles dents,
Le nez à la devanture,
Un quartier de fondants.
Et, debout contre la porte,
Je me disais éperdu :
Si j'avais de cette sorte
Le bonheur d'être mordu,
J'aurais de cette blessure
Un agrément sans pareil,
Si sa bouche, à la blessure,
Voulait servir d'appareil !…

Les auteurs de *Sa Majesté l'Amour* ont peut-être songé à cette citation lorsque, dans leur dernière opérette, ils ont fait sucer la blessure du prince de Styrie par l'ambassadrice, opération sous laquelle le prince se pâme de plaisir.

Ah ! Toto, mon pauvre Toto, avec ton snobisme qui t'oblige à rester à la campagne pour chasser, sais-tu ce que fait ton Tutur pendant que tu reviens mélancoliquement à cheval dans l'ombre, à travers les sentiers boueux, humides et froids ? Les deux mains dans les poches de sa pelisse, la cigarette aux lèvres, il arpente le trottoir de cette rue de la Paix dans des radiations d'apothéose. Il regarde ces belles voitures,

ces chevaux qui piaffent, bien alignés sur la chaussée, tandis que les réverbères piquent d'étincelles leur ornement de cuivre ; il lorgne ces femmes qui passent bien emmitouflées dans leur collet, fourrure et verveine, cette foule élégante, oisive, déambulant avec la joie de vivre : clubmen, demi-mondaines, couples marchant côte à côte avec des frôlements tendres et se dirigeant à petits pas chez Chose pour y déguster les sandwiches au caviar et le sherry réparateur.

Hier, devant la boutique du parfumeur qui fait le coin de la rue Daunou, j'ai vu un somptueux huit-ressorts qui s'arrêtait, et, tout à coup, un gigantesque valet de pied en pardessus mastic sauta à terre, ouvrit la portière ; et, dans l'intérieur de la voiture, véritable nid en satin noir avec boutons de capiton bleu, j'aperçus notre amie la princesse Trajowska, belle comme une apparition des contes de fée. Sur sa robe de satin, garnie de velours miroir dahlia, descendait un collet de vison viatka, avec étole en breitschwantz, et sur sa tête blonde, aux immenses yeux d'acier, au profil aristocratique et fin, était campé un chapeau de velours dahlia, orné de tulle de point d'esprit noir.

Elle descendit du marchepied et, d'un pas triomphal, se mit à arpenter la rue de la Paix, comme a dit le poète :

Indifférente aux mots lâches et doux que sème
L'homme attendri tout bas.

Je me précipitai à sa poursuite, bousculant tout sur mon passage ; on grognait, mais que m'importait ! Toto, ah ! que m'importait ! Bientôt je rejoignis ma princesse qui prit d'abord à cet abordage son grand air hautain et dédaigneux ; mais elle me reconnut bien vite, et aussitôt sa physionomie s'éclaira d'un bon sourire :

— Comment, c'est vous ! Qu'est-ce que vous faites rue de la Paix ? Vous avez pris rendez-vous avec une belle dame ?

— Non, je flâne pour flâner tout simplement, pour emplir ma vue d'adorables silhouettes comme la vôtre.

— Oh ! ne recommencez pas vos banalités, et, puisque vous n'avez rien à faire, rendez-moi plutôt un service.

— Avec joie, avec ivresse, avec enthousiasme !

— Vous exagérez toujours : vous devez être du Midi, sans le savoir. Enfin voici : je veux, comme étrennes, donner une jolie canne au précepteur de mon fils Serge. Or… moi je ne m'y connais pas très bien, en canne. Je voudrais quelque chose de très élégant, ayant une réelle valeur, enfin un joli cadeau. Vous comprenez ?

— Parfaitement, princesse. Nous trouverons cela chez Machin.

— Eh bien, entrons chez Machin.

Nous faisons une dizaine de pas côte à côte, juste le temps de rencontrer une foule de connaissances et de faire sensation, et nous pénétrons dans la boutique du fameux marchand de cannes, chez lequel il y avait précisément deux groupes d'amis.

D'autres, ceux qui nous avaient rencontrés, s'étaient massés devant la vitrine, et regardaient, très intéressés, ce que nous allions faire, la princesse et moi.

Et tandis que celle-là, choisissait des joncs coûteux à pommes d'or, des béquilles finement ciselées, ou des alpen-stocks garnis de trois bagues avec saphirs et rubis, me les mettant sous les yeux, me les tendant pour me les faire soupeser, manier et mesurer à ma taille d'homme, j'eus tout à coup la sensation très nette que tous les bons amis allaient se figurer que c'était à moi que le cadeau était offert et que c'était la canne du déshonneur.

Pour ceux de la boutique, j'avais élevé la voix en disant à plusieurs reprises :

— Évidemment… *pour le précepteur de votre fils*, ce sera très bien…

Mais m'avaient-ils entendu ? Et m'ayant entendu, ne pouvaient-ils pas croire à quelque supercherie pour donner le change ? En tout cas, ceux du dehors ne pouvaient pas savoir, et ils continuaient à regarder, très intéressés, de l'autre côté de la vitrine…

Alors, ma foi, je pris un grand parti ; il fallait au moins sauver la mise et paraître n'accepter qu'une étrenne d'infime importance.

Et, tout à coup, repoussant toutes les cannes de prix, toutes les pommes d'or et toutes les bagues enrichies de pierreries, je déclarai à la princesse, étonnée, que tout cela ne se portait plus, était rastaquouère en diable, qu'un simple précepteur ne pouvait se promener qu'avec une canne sans aucune valeur, sous peine d'être ridicule, et peut-être pis encore.

Et je choisis bravement un affreux rotin de trois francs soixante-quinze, que j'élevai en l'air, bien en vue de tous les camarades, et que je fis envelopper immédiatement d'un beau papier de soie.

Pauvre précepteur ! Il ne saura jamais pourquoi la princesse lui a apporté cette année de si piètres étrennes. Mon Dieu, que la vie est bizarre ! Bonne année, mon vieux Toto.

TUTUR.

FIN

TABLE

LE PARI
NUIT DE MI-CARÊME
PAVOISEMENT
LA CLEF
LE VERNISSAGE
MISS HERCULEA
ANGLAISE ET PARISIENNE
LE CARNET DE DON JUAN
LA CEINTURE
LA VENGEANCE
LES MANŒUVRES DU HAVRE
LE CHALET
CHAÎNE DES DAMES
EN VOYAGE
VENU POUR SE REPOSER
CHEZ LES BELGES
OH LA PROVINCE !
LE RUBIS
LA CORRIDA (incomplet)
LE DENTISTE (incomplet)
LE VASE BRISÉ (incomplet)
SACRIFICE (MANQUANT)
NOCTURNE FRANCO-RUSSE
LA SOUPE AU FROMAGE
VIE DE CHÂTEAU
VIVEURS
MINES D'OR
LE CHAPEAU VENGEUR

PLAISIRS D'AUTOMNE
CE QUE FEMME VEUT
L'AVANT SCÈNE
LA CANNE

1 nouvelle incomplète

2 texte manquant.

3 nouvelle incomplète

4 texte manquant

5 texte manquant